

Vie
Oblate
Life

Tome soixante-huit
Volume sixty-eight
Nº 2-3 – 2009



Ottawa, Canada

Vie Oblate Life

Tome soixante-huit – Volume sixty-eight
No 2-3 – 2009

SOMMAIRE – CONTENTS

Eugène de Mazenod: deux années décisives, 1807-1808 <i>Michel COURVOISIER, o.m.i.</i>	121
Le Chevalier Galembert, ami d'Eugène de Mazenod à Naples et à Palerme en 1798-1802 <i>Yvon BEAUDOIN, o.m.i.</i>	155
Les souffrances du cœur de saint Eugène de Mazenod <i>Yvon BEAUDOIN, o.m.i.</i>	165
Twenty-two Missionary Oblates, Victims of the Religious Persecution in Spain, 1936-1939 <i>Eutimio GONZÁLEZ, O.M.I.</i>	191
International Formators at the Oblate Scholasticates in Poland (1926-1934) <i>Pawel ZAJĄC, O.M.I.</i>	217
Richard Hanley's Election by the 1972 Chapter as the Ninth Superior General <i>Harry E. WINTER, O.M.I.</i>	235

Discipleship and Mission as Missionary Oblates
of Mary Immaculate in Latin America

Roberto MAYER, O.M.I. 245

Directoire pour les causes de candidats oblats à la canonisation	253
Directory for Causes of Oblate Candidates for Canonization	259
Notes de lecture – Reading Notes	265

Eugène de Mazenod: deux années décisives, 1807-1808

MICHEL COURVOISIER, O.M.I.

SUMMARY – The author's goal in this study of Saint Eugene's correspondence and spiritual writings is to grasp how, after his return to France from exile in 1802, he was led to enter Saint-Sulpice Seminary in Paris in view of becoming priest. For four years, he considered ways open to him for a successful future – marriage, wealth, an important position in the government – but none attracted him. The young man is telling us that it is from Christmas 1806, and specially from Good Friday 1807, that he gradually took an orientation for the full service of Christ and the Church. He wrote that he owes his “conversion” partly to his family's support, but even more to the influence of his confessors, the example of priests of his entourage and his personal involvement with committed lay persons and in good works. In November 1808, when he finally enters Saint-Sulpice, his spiritual director wrote to him: “After much struggle, you won victory and followed your call”. Eugene attributes this victory to God's mercy and a call to the service of the Church.

Dans la vie de saint Eugène de Mazenod, les années 1807-1808 sont deux années décisives. À l'automne 1806, le jeune gentilhomme aixois ne sait toujours pas quoi faire de sa vie; aucune perspective précise d'avenir ne se révèle, rien ne s'est présenté à lui. Dix-huit mois plus tard, il annonce aux siens son prochain départ au séminaire, en fidélité à l'appel qu'il a entendu. Ces deux années sont le tournant majeur de sa vie.

L'intention de cette étude est de rassembler les informations que nous avons sur cette période et de les rendre disponibles à tous. Elles sont malheureusement peu nombreuses, ne satisfaisant pas nos curiosités, et donc risquant d'être interprétées un peu rapidement. Après une relecture de rares confidences personnelles d'Eugène de Mazenod, on regardera son entourage familial et ecclésial et les engagements nouveaux qu'il prend jusqu'à son entrée à Saint-Sulpice au début

d'octobre 1808. Ainsi, chacun pourra se laisser personnellement éclairer.

I. Recherche de soi et tiraillements: 1802-1806

La correspondance d'Eugène laisse nettement entendre que c'est à contrecoeur qu'il a quitté Palerme pour Aix en octobre 1802. Certes, aucun regret n'est exprimé de la vie princière qu'il connaissait dans la famille Cannizzaro. Par contre, depuis 1794 et Venise, il a vécu en fils unique très proche de son père, rendu témoin des espoirs et surtout des inquiétudes quotidiennes. Ses oncles Mazenod – le chanoine Fortuné et l'officier de marine Louis-Eugène – partageaient eux aussi cette triste vie d'émigrés. De retour à Aix, c'est un tout autre foyer familial qu'il trouve, quasi totalement féminin, mais jamais l'affection maternelle et grand-maternelle ne suppléera l'éloignement de son père et de ses oncles.

Il lui faut des années pour prendre acte de la douloureuse situation familiale. Tous les biens familiaux sont passés du côté de la maman, et il ne reste au papa que les dettes et les créanciers. Bien plus, Eugène se trouve confronté à un clan Joannis fermé sur lui-même, ne voulant absolument pas voir revenir les frères Mazenod. On comprend qu'Eugène en soit tiraillé.

Son avenir personnel était bien la raison de son retour en France. Une fois écartée, non sans peine, la menace de la conscription, le problème du *que devenir* reste entier. C'est sa sœur Ninette qu'il cherche à marier, et non «Mr son frère, qui ne se soucie point encore de se donner du fil à retordre...¹», malgré les rappels fréquents et assez terre à terre du papa. Il ne se voit pas passer sa vie «à planter à son aise des raves et des choux²». Lors de son voyage de 1805 à Paris, il écarte résolument les propositions qui lui sont faites par le ministre Portalis d'entrer dans l'Administration impériale – les fils du baron Talleyrand, ses amis de Naples et de Palerme, ainsi que Charles de Forbin-Janson, ont fait ce choix –. Il espérait repartir en Sicile, mais il n'obtient pas l'indispensable passeport. L'horizon est donc bouché. «Je n'ai pas grand espoir d'améliorer mon sort,» écrit-il à son père le

¹ Lettre à son père, 18 janvier 1805. Aix, Méjanes, B 69.

² Lettre à son père, 21 décembre 1804. Aix, Méjanes, B 69.

22 septembre 1805³. Son expression du 1^{er} novembre 1805 est encore plus nette: «Pour le moment, il ne peut être question de rien⁴.» Et pourtant les rêves de fortune, en passant s'il le faut par le mariage, sont toujours présents.

L'état de guerre entre le Royaume de Naples et l'Empire français va désormais rendre très difficile la correspondance. Le papa confirme cependant à son fils que le retour des Mazenod en France est totalement exclu. Les démarches d'Eugène pour «faire Fortuné évêque» se heurtent au refus catégorique de l'intéressé. Une phrase du 4 juillet 1806 résume dramatiquement la situation: «Tous mes projets sont évanouis⁵.» Si bien que l'année 1806 s'achève sans que rien ne semble avoir avancé. Et cependant...

Les confidences d'Eugène sur cette nouvelle période

Eugène de Mazenod se laisse connaître surtout par ses lettres à son père. La confiance est totale, il ne semble exercer aucune censure. Il proclame très nettement ses impressions assez changeantes, ses sentiments éclatent au grand jour. Or, pour cette période décisive, la correspondance se réduit au minimum, quatre lettres en 1806, cinq en 1807, puis une longue interruption, au lieu des quinze ou vingt chacune des années précédentes. Et, sans que cela soit expliqué, le ton et les contenus changent nettement eux aussi. Au point qu'il n'avertira pas son père et ses oncles de son choix d'entrer au séminaire...

Les textes sont donc très rares, dans lesquels il fasse des allusions précises au tournant que sa vie connaît alors. Prenons le temps de les relire.

Première date repérable: Noël 1806

Le 6 avril 1809, du séminaire de Saint-Sulpice, Eugène écrit à sa maman, laquelle maintient toujours ses graves objections au choix qu'il a fait de «l'état ecclésiastique»⁶. Une fois de plus, il sent le besoin de s'expliquer. Ayant rappelé «une vocation qui date d'aussi loin que l'âge de ma raison», il ajoute: «Jamais résolution n'a été plus

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ *Écrits oblats* (EO), 14, p. 27.

⁶ EO 14, p. 137.

mûrement et plus longuement discutée que celle que je prends. À Noël prochain, époque où vraisemblablement je prendrai le sous-diaconat, il y aura trois ans que j'examine cette affaire...» Le compte à rebours est simple. Trois ans avant Noël 1809, c'est Noël 1806. Le discernement avant la décision d'entrer au séminaire a demandé une année et demie (de Noël 1806 à juin 1808). Coïncidence voulue ou fortuite, c'est le 30 décembre 1806 qu'à la demande du maire d'Aix, «Demazenot fils» est installé avec d'autres comme «recteur» de l'Œuvre des Prisons⁷.

Vendredi saint 1807?

Ce qu'Eugène écrit dans ses notes de retraite de décembre 1814 est beaucoup plus connu:

Je l'ai cherché, le bonheur, hors de Dieu et trop longtemps pour mon malheur. Combien de fois dans ma vie passée mon cœur déchiré, tourmenté, s'élançait-il vers son Dieu dont il s'était détourné! Puis-je oublier ces larmes amères que la vue de la Croix fit couler de mes yeux un Vendredi Saint. Ah! elles partaient du cœur, rien ne put en arrêter le cours, elles étaient trop abondantes pour qu'il me fût possible de les cacher à ceux qui comme moi assistaient à cette touchante cérémonie. J'étais en état de péché mortel et c'était précisément ce qui occasionnait ma douleur. Je pus faire alors, et dans quelque autre circonstance encore, la différence. Jamais mon âme ne fut plus satisfaite, jamais elle n'éprouva plus de bonheur; c'est qu'au milieu de ce torrent de larmes, malgré ma douleur, ou plutôt par le moyen de ma douleur, mon âme s'élançait vers sa fin dernière, vers Dieu son unique bien dont elle sentait vivement la perte. À quoi bon en dire davantage? Pourrai-je jamais rendre ce que j'éprouvai alors? Le souvenir seul me remplit le cœur d'une douce satisfaction⁸.

Tout laisse penser qu'il s'agit du Vendredi saint 1807.

C'est donc plus de sept ans après l'événement, trois ans après son ordination, que dans des notes strictement personnelles, Eugène fait allusion à cette rencontre de la Croix de Jésus. L'année 1814 est une année-clé. La chute de Napoléon et le retour des Bourbons viennent d'ouvrir de nouveaux espaces à l'apostolat de l'Église. À la même période, à la suite de son ministère auprès des prisonniers de guerre

⁷ J. LEFLON, *Eugène de Mazenod ... I*, Paris, Plon, 1957, pp. 299-300.

⁸ EO 15, p. 99.

autrichiens, Eugène connaît une longue maladie qu'on a crain t mortelle. Sa retraite trouve place sept ou huit mois plus tard. Dans une autre méditation de la même retraite, il rappelle qu'il a été «saisi» par le Christ. Ici, il présente sa réaction à la vue de la Croix comme une expérience majeure. On comprend que pour s'en souvenir personnellement, il n'ait pas besoin d'*en dire davantage*.

Il est remarquable que dans les écrits que nous gardons de saint Eugène, on ne trouve aucune autre allusion à cet événement. Il garde pour lui l'expérience du Vendredi saint et le retentissement qu'elle a eu sur l'orientation de sa vie. C'est son secret.

Même silence chez les premiers biographes. Ils n'en parlent pas dans le chapitre qu'ils consacrent à la vie d'Eugène à Aix avant son entrée à Saint-Sulpice, alors qu'ils donnent toute sa place à son service à la prison. Pour 1814, Rambert, à son habitude, recopie les notes de la retraite; elles occupent 17 pages⁹. Il copie le texte du Vendredi saint, sans le souligner en aucune façon. Puis, là où Eugène écrit: «J'étais en état de péché mortel», Rambert omet «mortel» (p. 142s) : «J'étais en état de péché». Rey¹⁰, habituellement, connaît mieux les écrits d'Eugène. À la p. 171, il résume en moins d'une page la retraite de 1814, sans faire aucune allusion au Vendredi saint. Serait-ce un indice de la discréption d'Eugène sur cet événement. «À quoi bon en dire davantage?», alors que sur d'autres il a fait de nombreuses confidences à ses proches, dont Rey fait part? Nous ne savons pas.

Dans la même retraite, Eugène note: «Le Seigneur, ce Prince généreux, m'épiait pour me sauver, il me saisit dans un défilé au moment où je pensais le moins à lui...»¹¹. C'est ce qu'il appelle sa «conversion»¹². Autre allusion, au cours de la conférence spirituelle faite à ses confrères de Saint-Sulpice et qu'on peut dater du 19 mars 1809: «Il n'est aucun (bienfait) sans doute plus digne de fixer mon attention que celui où, par une miséricorde à jamais mémorable pour moi, ce

⁹ T. RAMBERT, o.m.i., *Vie de M^{sr} Charles-Joseph-Eugène de Mazenod* [...] Tours, 1883, I, pp. 140-156.

¹⁰ A. REY, o.m.i., *Histoire de M^{sr} Charles-Joseph-Eugène de Mazenod* [...] Rome-Marseille, 1928. 2 v.

¹¹ EO 15, p. 118.

¹² Voir *ibid.*, p. 98, ainsi que EO 14, p. 251.

Dieu puissant m'arracha par la plus douce des violences du milieu d'un monde corrupteur...¹³»

Le texte de cette conférence reste d'interprétation délicate. Eugène s'y livre certainement, mais à mots couverts. Il semble distinguer deux moments: celui où Dieu *l'arracha au monde corrupteur*, et celui où Dieu *lui fit entendre sa voix*, l'aida à *surmonter de multiples obstacles* et lui permit de *fixer des yeux le sanctuaire de son Fils comme devant être un jour son partage*. D'abord conversion, puis confirmation de la vocation sacerdotale malgré son indignité.

Le temps du discernement

Dans des lettres à sa mère, écrites de Saint-Sulpice, Eugène insiste sur le sérieux avec lequel a été opéré le discernement de sa vocation, ainsi que le temps qui a été nécessaire. «Je prie pour ceux qui n'ont pas assez de foi pour juger sainement de ma démarche, qui a paru à plusieurs peu réfléchie, parce qu'ils ignoraient depuis combien de temps le Seigneur m'inspirait de la faire; d'ailleurs, même la plupart savent-ils seulement ce que c'est que le Seigneur¹⁴!» Dans sa lettre du 21 juin 1808 à sa sœur, il insistait déjà: «Cette détermination» n'est «ni précoce, ni précipitée¹⁵.»

La très longue lettre du 24 mars 1809 à sa mère apporte une bonne part de lumière; nous aurons à y revenir:

Vos conjectures sont fausses et l'esprit vif de bonne maman [la grand-mère Joannis] n'a pas deviné quand vous avez cru que le Père Charles entrat pour quelque chose dans la résolution que le Seigneur et le Seigneur tout seul m'a fait la grâce de m'inspirer. Rendez donc à ce saint homme vos bonnes grâces, vous n'aurez jamais de meilleur intercesseur auprès de Dieu. Toute la part qu'il a dans le parti que j'ai pris, c'est d'avoir beaucoup prié le bon Dieu pour moi; c'est en effet M. Beylot qui était dans ces derniers temps mon confesseur. ... Je vais maintenant vous donner l'explication de l'éénigme. Quand je fus pressé plus vivement que jamais par la grâce pour me vouer entièrement au service de Dieu, je ne voulus rien déterminer à la légère et vous dûtes vous apercevoir que je commençais à quitter cet état de tiédeur dans lequel j'étais tombé et qui m'eût infailliblement conduit à la

¹³ EO 14, pp. 124-125.

¹⁴ EO 14, p.121.

¹⁵ EO 14, p. 61.

mort, je tâchai par une plus grande ferveur de mériter de nouvelles grâces du Seigneur et comme ce bon Maître est généreux, il ne manqua pas de me les accorder. Je priai, fis prier, consultai, je ruminai ainsi pendant un an les desseins que la Providence m'inspirait; enfin le moment approchant où il convenait que je me décidasse avant de me fixer résolument et pour n'être jamais dans le cas de me reprocher de n'avoir pas employé tous les moyens possibles de connaître la volonté de Dieu, non content d'avoir fait consulter à Paris un des meilleurs directeurs qui existent dans le monde, entre les mains duquel je suis en ce moment [M. Duclaux, sulpicien], je fus expès à Marseille pour découvrir tout mon intérieur à un saint et expérimenté personnage [le p. Magy], j'eus plusieurs conférences de plusieurs heures avec cet ange de paix, après lesquelles il ne me fut plus possible de douter que Dieu me voulait dans l'état ecclésiastique pour lequel, malgré les circonstances et peut-être à cause des circonstances, il me donnait un attrait déterminé¹⁶.

Retenons le «Je priai, fis prier, consultai, je ruminai ainsi pendant un an». Tout ce temps a précédé la consultation de M. Duclaux, et même, dit-il, celle à Marseille du p. Magy.

Les documents en notre possession ne permettent pas de préciser davantage. Eugène, finalement, est resté très discret sur ce moment majeur de sa vie. À nous peut-être de savoir respecter son secret personnel et de nous réjouir des fruits qu'il a portés pour lui-même et pour l'Église.

Une lettre de décembre 1807

La première allusion à un nouveau projet de vie apparaît dans une lettre de décembre 1807. Revenant de son voyage à Paris en 1805, Eugène a rencontré un jeune chirurgien militaire, Emmanuel Gaultier de Claubry, qui rejoignait l'armée d'Italie. Étant donné la durée du voyage, ils ont eu presque une semaine pour faire connaissance et échanger sur ce qui faisait leur vie. La lettre d'Eugène à Emmanuel, quelques semaines plus tard, en novembre 1805, est la première de toutes ses lettres où Eugène exprime personnellement et explicitement sa foi en Jésus Christ¹⁷. La lettre suivante, du 23 décembre 1807¹⁸, est pour nous d'un très grand intérêt. Après des paroles de soutien à ce

¹⁶ EO 14, pp. 129-131.

¹⁷ Voir EO 14, p. 29.

¹⁸ EO 14, pp. 47-50.

militaire qui doit lutter pour défendre sa foi dans un milieu hostile et moqueur, Eugène poursuit:

Maintenant, vous parlerai-je de moi? Oui, mais ce sera pour me recommander à vos prières, pour vous charger expressément de demander à Dieu avec persévérance qu'Il accomplisse sur moi ses adorables desseins dont je retarde l'effet par mes infidélités, qu'Il frappe, qu'Il coupe, qu'Il me réduise à ne vouloir que ce qu'Il veut, qu'Il renverse les nombreux obstacles qui s'opposent à ce que j'arrive à un état plus parfait auquel je crois fortement être appelé. Qu'Il me fasse la grâce de connaître de plus en plus les vanités de cette misérable terre, pour que je ne vise plus qu'à ces biens célestes que la teigne ne saurait entamer. En un mot qu'Il me rende digne de la Communion des Saints et me fasse occuper parmi eux la place qu'Il paraît m'avoir destinée, mais qu'il me semble être bien loin encore de mériter. Que ne suis-je à portée de vous parler plus clairement! Vous m'aideriez non seulement de vos prières, mais aussi de vos exemples, et auprès de vous je me trouverais plus fort pour combattre et plus assuré de la victoire... Donnons-nous un rendez-vous spirituel dans le Sacré-Cœur de Jésus-Christ tous les dimanches à dix heures et demie du matin, heure du Sacrifice célébré solennellement dans toutes les églises. Là nous prierons en même temps pour nos besoins mutuels; et par notre union, nous forcerons en quelque sorte le tendre Cœur de notre Rédempteur à nous appliquer d'une manière spéciale les mérites de sa Passion et de sa Mort.

C'est la première fois, à notre connaissance, qu'Eugène exprime qu'il *croit* «être appelé à un état plus parfait»; il est significatif qu'il l'écrive à un ami laïc.

Faut-il en rapprocher les termes dans lesquels il justifie sa démission de l'Œuvre des prisons? «Des circonstances particulières et imprévues viennent de me surcharger de nouvelles occupations dont je ne prévois pas la fin et m'imposent ainsi l'obligation indispensable de me démettre d'un emploi qu'il ne m'est plus possible d'exercer.» Et il parle des «affaires domestiques qui depuis près de six mois absorbent entièrement son temps». Cette lettre de démission, citée par Rey, est du 6 octobre 1807¹⁹. Or on n'a aucune trace de quelque affaire familiale, sauf peut-être la recherche d'un mari pour Eugénie, ou concernant la propriété de Saint-Laurent, qui expliquerait cette surcharge d'occupations. Pouvons-nous penser que le discernement de cet appel à «un état plus parfait» en serait la vraie raison?

¹⁹ A. REY, *op. cit.*, I, p. 80.

II. L'entourage familial d'Eugène

Après avoir écouté les confidences d'Eugène sur son évolution personnelle, il est bon de nous attarder sur son entourage familial et ecclésial en 1807 et 1808.

La famille d'Eugène

On ne peut que le constater, le père d'Eugène et ses oncles sont désormais pratiquement absents de son évolution personnelle. On l'a déjà souligné. Jusqu'à la fin de 1805, les lettres sont fréquentes et se répondent. Eugène y exprime librement ce qui fait sa vie. Les échanges entre Eugène et son père sont permanents. Puis à partir de 1806 les communications deviennent très difficiles. En même temps, les lettres qui nous restent perdent leur caractère intime. Non seulement, son père et son oncle Fortuné ne seront pas informés de son entrée au séminaire²⁰, mais on garde l'impression que maintenant, sa famille de Sicile est assez sinon totalement absente de son regard. Morabito note: cette lettre de juin «nous apprend aussi qu'il ne songeait guère à profiter d'occasions favorables pour correspondre avec son père²¹». Il est en effet extrêmement rare que dans les lettres à sa maman, une référence soit faite à l'existence du papa, même quand il est question de mettre en vente l'hôtel Mazenod du Cours à Aix. Ce qui ne peut qu'étonner.

L'entourage d'Eugène, c'est donc essentiellement sa famille aixoise. Il y a évidemment sa mère et sa grand-mère Joannis, mariées toutes deux très jeunes, et donc encore très actives. Eugène éprouve pour l'une et l'autre une très grande affection. En témoignent de nombreuses lettres écrites de Saint-Sulpice, tout particulièrement la première année. Il appelle sa grand-mère «ma bonne maman grande», et parfois «maman» tout simplement. C'est à elle qu'il écrira sa première lettre dès ses premiers jours de séminaire. «Si vous étiez à Paris avec la partie choisie de la famille, je serais le plus heureux des hommes.» Et encore: «Je serais beaucoup trop heureux, si le souvenir fréquent de la distance qui me sépare des personnes si tendrement

²⁰ Voir lettre à sa mère, juin 1808, dans EO 14, pp. 147-148.

²¹ J. MORABITO, *Je serai prêtre. Eugène de Mazenod, de Venise à Saint-Sulpice (1794-1811)*. Ottawa, 1954, p. 116.

chères à mon cœur ne venait mêler quelque amertume à cette sainte et continuelle joie que j'éprouve²².»

Eugène s'exprime moins directement sur ses relations avec sa maman. Trente ans plus tard, alors qu'il est évêque depuis plus de six ans, il en parle encore dans son *Journal*: «Je renonçai aux douceurs de la vie privée et m'arrachai violemment aux embrassements de la tendresse maternelle, personnifiée surtout dans la personne de mon aïeule dont j'étais l'idole...²³» Déjà dans la conférence du 19 mars 1809 à ses confrères séminaristes, il laissait entendre que cette prise de distance avec sa famille a été pour lui le choix et le renoncement le plus douloureux²⁴. Aucune des deux n'est cependant confidente de ses projets. Il ne leur en fera part qu'en juin 1808, quand tout sera décidé.

Même si Eugène s'entend bien avec sa sœur Ninette, de trois ans plus jeune que lui, il semble avoir gardé une grande discrétion aussi à son égard. Cependant, une lettre de juin 1808 à sa sœur fait allusion à «une conversation que j'eus avec toi il y a presque six mois²⁵» et qui semble avoir déjà ouvert des perspectives. En l'absence du papa, le grand frère se sent et se veut chef de famille, n'hésitant pas à rappeler qu'il est le seul homme de la maison. Le souci principal que manifestent les lettres de l'époque, c'est de lui trouver un mari; Eugène écrit «un parti assorti». Le choix se portera sur le marquis Armand de Boisgelin. Le mariage aura lieu le 21 novembre 1808, six semaines après le départ d'Eugène pour le séminaire. À propos de ce mariage, la maman pouvait écrire à son fils: «C'est toi qui en as eu l'idée le premier.» Et Eugène à sa sœur: «Tu me dois peut-être de nous être fixés à le vouloir d'une classe et d'un nom qui assortît le nôtre²⁶.»

La tante Babette, Mme Dedons de Pierrefeu, est depuis longtemps séparée de son mari, à qui elle verse une pension. Elle semble habiter aussi la maison Joannis de la rue Papassaudi, en y ayant son propre appartement. Émile, le fils, avait été mis en pension à Paris, ce qui avait donné l'occasion du voyage d'Eugène dans la capitale (juillet-septembre 1805). En novembre 1806, Émile était tombé très grave-

²² Lettre du 18 octobre 1808, dans EO 14, p. 72.

²³ *Journal*, 31 mars 1839, dans EO 20, p. 84.

²⁴ Voir EO 14, pp. 123-128.

²⁵ EO 14, p. 62.

²⁶ EO 14, p. 88.

ment malade, «à toute extrémité», si bien qu'on avait dû le ramener à Aix. Mais en juin 1807, c'est la tante Babette qui meurt subitement, à 41 ans. Émile a alors 18 ans et se trouve à la tête d'une fortune qui dépasse de loin celle de Mme de Mazenod. Il semble que désormais, il va vivre dans le même appartement qu'Eugène, Ninette, la maman et la grand-maman.

L'«oncle» Roze-Joannis

Dans l'entourage proche de la famille, il faut mentionner François Roze-Joannis, qu'Eugène appelle «mon oncle», et qui est de fait le cousin germain de Mme de Mazenod. Il est vrai que les Provençaux, dit-on, appellent facilement oncle ou tante un parent que l'on aime. Le rôle qu'il joue dans la famille est mystérieux, sinon trouble. Dans une lettre à sa sœur, alors en vacances au château de la grand-mère à St-Julien-lès-Martigues, Eugène évoque en confidence «l'exaspérateur» et «le fol de 50 ans». Il semble bien qu'il s'agit de Roze-Joannis, lequel paraît aussi avoir habité la propriété familiale de l'Enclos, donc pas loin de la rue Papassaudi. L'histoire retient surtout qu'il est, aux dires d'Eugène, un «janséniste des plus zélés...».

Déjà en 1806, Eugène écrivait dans ses notes personnelles:

Attaché par les liens du sang et de l'amitié avec un des plus éclairés jansénistes et en même temps des plus obstinés, je me trouve très souvent dans le cas de parler avec lui sur ces matières (théologiques), car on peut bien penser qu'il n'a rien oublié pour me présenter la doctrine de sa secte dans le plus beau jour dont elle soit susceptible pour tâcher de m'y attirer... Il me disait un jour que j'étais fait pour être des siens et qu'avec mon caractère ferme et décidé et des principes aussi sévères que les miens, il s'étonnait que je ne fusse pas un des plus zélés jansénistes²⁷.

Eugène consacre onze pages d'un cahier de notes à l'étude de la question²⁸. «La vérité est le seul but de toutes mes recherches et cette vérité ne se trouve que dans l'Église catholique... Simple laïque, je m'occupe il est vrai de ma religion parce que je regarde cette étude comme le premier et le plus essentiel de mes devoirs.» Et plus loin: «Le seul intérêt de la vérité, le seul désir de me rendre compte à moi-même de ma foi, et des jugements que je porte, fondés sur cette immuable foi catholique, apostolique et romaine, a pu me déterminer

²⁷ EO 14, p. 35.

²⁸ Voir EO 14, pp. 33-35.

à mettre par écrit ces choses, lesquelles vraisemblablement ne serviront qu'à moi seul.» Ces notes témoignent de son intérêt pour la théologie dès cette époque et du temps qu'il y consacre.

D'autres notes, intitulées «Conversation avec un janséniste sur les convulsions» sont datées d'Aix le 17 février 1808.

Hier, mardi 16 février 1808, j'allais comme il m'arrive souvent chez M. Roze-Joannis, janséniste des plus zélés, titre dont il s'honneure et qu'il s'attribue publiquement. Il est d'ailleurs mon parent, oncle à la mode de Bretagne, peut-être est-il mon ami, du moins il me le laisse penser ainsi, et de mon côté je lui suis réellement attaché pour plusieurs raisons. Il n'est jamais arrivé que dans nos entretiens nous n'ayons parlé de quelque point de dogme et de morale, et souvent, j'ose presque dire toujours, il fait tomber la conversation sur le jansénisme, car il met autant de soin pour arriver à ce point que j'ai envie de m'en écarter, et cela pour une raison toute simple, puisque j'ai reconnu l'impossibilité de pouvoir ramener jamais un homme de 50 ans, d'une imagination vive et ardente, élevé à l'Oratoire, entré dans cette Congrégation où il a demeuré longtemps²⁹, ayant par conséquent humé tout le venin que ces Messieurs tâchaient d'inculquer à ceux qui leur paraissaient propres à avancer l'œuvre, un homme qui ne peut pas compter parmi ses qualités l'humilité chrétienne et qui, ayant affiché publiquement ces opinions qui l'ont rendu recommandable à toute la secte, ne reviendra jamais de ses erreurs à moins d'un miracle.

Le conflit d'opinions religieuses ne semble pas, bien au contraire, détruire l'estime mutuelle. C'est à son «oncle» qu'en juin 1808, Eugène demandera d'intervenir auprès de sa mère pour lui annoncer sa décision d'entrer au séminaire. Et dans une lettre à cette dernière le 6 mars 1809, il précise: «Malgré la différence d'opinion sur certains articles et d'anciennes altercations bien oubliées, du moins de mon côté, je suis réellement attaché à mon oncle³⁰.»

²⁹ Comme une sorte de collaborateur laïc associé.

³⁰ EO 14, p. 123.

III. L'entourage ecclésial d'Eugène

Les «confesseurs» d'Eugène

Quand il parle de «ses confesseurs», Eugène en mentionne deux, sans que l'on sache bien quand et pourquoi il est passé de l'un à l'autre, et sans qu'il nous fasse de confidences sur ses relations avec eux. Dépassaient-elles le confessionnal vers un genre de direction spirituelle? On ne sait pas. Il y a d'abord le chanoine Jean-Joseph Beylot, que l'archevêque, M^{gr} de Cicé, avait amené avec lui de Bordeaux en 1802 et avait fait membre du chapitre³¹. L'autre confesseur est l'abbé Denis Lapeyre, «un saint prêtre», selon Eugène. Quelques années plus tard, celui qu'on appelle l'abbé Denys sera aussi le confesseur du jeune Joseph-Hippolyte Guibert³². Eugène le reprit comme confesseur à son retour à Aix à l'automne 1812, avant de s'en remettre au p. Tempier.

On peut penser que c'est à l'un de ces deux prêtres qu'il s'est adressé pour la confession générale à laquelle ses notes d'octobre 1808 font allusion: «Je veux bien espérer (et c'est là ce qui me soutient) que N.S.J.C. m'a remis dans ses bonnes grâces en ratifiant la sentence d'absolution qui me fut donnée lorsque contrit et humilié je confessai les égarements de ma vie entière³³.»

³¹ EO 14, p. 129. Voir L. LÉVY-SCHNEIDER, *M^{gr} Champion de Cicé. L'application du Concordat par un prélat d'Ancien Régime*. Paris, 1921. En 1814, Beylot sera, avec Guigou, un des deux vicaires capitulaires d'Aix. Il ne semble pas, en 1816 et ensuite, avoir apporté à la petite société des Missionnaires de Provence un soutien aussi ferme que son collègue Guigou.

³² Il est mentionné dans la biographie du p. de Clorivière, que l'histoire retient comme un des restaurateurs des Jésuites en France et qui séjourna à Aix en 1804. Voir F. MORLOT, *Pierre de Clorivière, 1735-1820*. Paris, 1990, p. 160. Voici aussi ce qu'en dit le biographe du futur cardinal: «La ville d'Aix le vénérerait comme un saint. Il était vicaire à la paroisse du Saint-Esprit. Cet ecclésiastique au cœur vaillant n'avait pas émigré pendant la Révolution. On l'avait vu, aux jours les plus périlleux, aller de maison en maison, déguisé en colporteur, chargé d'une balle d'articles de Paris, offrir aux pauvres âmes terrorisées les consolations et les secours du ministère sacerdotal.» J. PAGUELLE DE FOLLENAY, *Vie du cardinal Guibert*. Paris, 1896, I, p. 28.

³³ EO 14, p. 68.

Le p. Rey nous a conservé la lettre de l'abbé Denis à son pénitent pour sa prise de soutane quelques semaines après son arrivée à Saint-Sulpice. En voici des extraits:

Vous voilà donc revêtu du saint habit ecclésiastique et par conséquent pour toujours dépouillé du vieil homme et consacré au nouveau. Vous voilà pour toujours à Dieu et sous la protection spéciale non seulement de votre saint Patron, mais encore de tous les Anges et de tous les Saints du ciel, car si les anges et les saints se réjouissent dans le ciel lorsqu'un pécheur fait pénitence, quelle ne doit pas être leur joie lorsqu'un chrétien quitte entièrement le monde pour Jésus-Christ!... Quel bonheur pour vous, mon très cher ami, de vous être débarrassé de tous les liens qui attachent la multitude même des chrétiens à cette misérable vie! Quelle joie ne devez-vous pas ressentir de ce qu'après bien des combats, vous avez remporté la victoire et suivi votre vocation! Mlle votre sœur a sans doute pris un très bon parti en entrant dans le saint état du mariage, mais certainement vous avez choisi la meilleure part; vous, vous avez pris le doux fardeau, le joug léger du Seigneur qui n'est jamais suivi de regrets, mais toujours accompagné d'une infinité de consolations³⁴.

Durant son séminaire, Eugène maintiendra des relations tant avec l'abbé Denis qu'avec l'abbé Beylot.

La «Retraite chrétienne»

La lettre déjà citée d'Eugène à sa mère, datée du 23 mars 1809³⁵, soit quelques mois après son entrée au séminaire, se réfère à une influence supposée du p. Charles Bretenière. Sa maman et surtout sa grand-mère avaient cru comprendre que «le Père Charles entrait pour quelque chose dans (sa) résolution...». Eugène s'empresse de les détromper :

Vos conjectures sont fausses... Le Seigneur tout seul m'a fait la grâce de m'inspirer. Rendez donc à ce saint homme vos bonnes grâces, vous n'aurez jamais de meilleur intercesseur auprès de Dieu. Toute la part qu'il a dans le parti que j'ai pris, c'est d'avoir beaucoup prié le bon Dieu pour moi... Quoique assurément le P. Charles mérite la confiance de toute personne qui voudrait aller à Dieu de bon cœur, cependant je n'ai jamais été inspiré de m'adresser à lui... Je n'ai jamais pensé une seule minute à prendre un parti si fort au-dessus de mes forces et si peu conforme à mon goût. Il faut avoir bien autre vertu que je n'ai pour

³⁴ A. REY, *op. cit.*, I, p. 97 ss.

³⁵ EO 14, pp. 129-131.

embrasser le plus haut point de la perfection évangélique et Dieu ne m'a jamais inspiré le moindre attrait pour la Retraite et une trop grande dépendance.

Qu'est donc cette *Retraite*, pour laquelle, écrit-il, Dieu ne lui a jamais inspiré le moindre attrait?

Il y a à Aix depuis six ans deux communautés religieuses de la Retraite chrétienne, l'une féminine, l'autre masculine, le père Charles Bretenière (1770-1854) étant le supérieur de cette dernière et même supérieur général. Un prêtre franc-comtois, le p. Receveur (1750-1804) en est le fondateur³⁶. Curé d'une petite paroisse du Haut-Doubs, préoccupé de la tiédeur de ses paroissiens et de leur inconscience face à leur péché et à leur impénitence, il se met à prêcher des retraites, inspirant un sens particulièrement aigu du salut éternel à assurer... De ces retraites naît une communauté de vie et de travail, école et atelier; curieusement ils se désignent du nom de Solitaires, regroupant des laïcs, hommes et femmes, surtout des jeunes filles, parfois des adolescentes. On est à la veille de la Révolution française. Aujourd'hui, on n'hésiterait guère à qualifier de secte cette communauté nouvelle: obéissance absolue au «Père», séparation du monde considéré comme perverti et diabolique, règle très stricte de vie marquée par la pénitence, la vie de communauté et de longues prières, costume religieux original, bien que personne ne fasse de vœux... Toute hostilité et même tout questionnement à l'égard du groupe sont perçus comme venant du démon. «Je médite le projet d'une chrétienté nouvelle sur le plan de vie des premiers fidèles, dans une terre éloignée des folles cervelles de ces pays maudits de Dieu (il est vrai qu'on est en pleine Révolution) pour l'abus qu'on y a fait de ses grâces», écrit le p. Receveur.

Durant plus de dix ans, la communauté (entre 50 et 100 membres, dont quelques prêtres) vit une douloureuse errance dans toute l'Europe centrale: on se déplace en procession, précédés par la croix... Certaines autorités ecclésiastiques donnent leur approbation, d'autres sont réservées. L'ascèse, les privations, causent beaucoup de décès prématrés, surtout de jeunes. «Le désir de mourir pour voir Jésus Christ deviendra en quelque sorte contagieux à la Retraite,» écrit le bio-

³⁶ Voir F. BONNARD, *Le Vénérable Père Antoine-Sylvestre Receveur*. Lyon-Paris, 1936.

graphe de Receveur. On a choisi de tout quitter et on ne vit que pour se préparer à une bonne mort...

En 1803, après un assez long séjour à Rome, il est décidé que la communauté revienne en France et s'y cherche un asile. Elle le trouve pour une part à Aix, où elle est accueillie par M^{er} de Cicé en avril. On lui trouve un toit dans un ancien couvent près de l'église du Saint-Esprit. Le fondateur l'y rejoint en août. «Il fallut substituer à l'habit blanc de pénitence des robes grises moins voyantes et moins offusquantes pour les jacobins survivants.» D'où le nom de Frères gris et de Sœurs grises. On fonde une école pour les petites filles. Eugène en parle en termes ironiques surprenants, «les Sœurs de la Serviette», dans une lettre de juin 1804. Receveur prêche des retraites, avec un certain succès...

Le p. Charles Bretenière, jeune prêtre originaire de Dôle, ordonné en exil, a rejoint la communauté après de longues hésitations et partagé ses errances. Il est rapidement devenu le bras droit du fondateur. Son arrivée à Aix à la fin d'octobre 1803 permet au p. Receveur d'aller visiter d'autres fondations. Il est à noter que ces visites ont été rendues possibles grâce au louis d'or dont son confesseur d'alors lui fait l'aumône, lequel n'est autre que l'abbé Denis, qui aura ensuite parmi ses pénitents Eugène de Mazenod et Hippolyte Guibert. Le p. Receveur ne revint pas à Aix, il prêche plusieurs missions dans le diocèse d'Autun, où il meurt d'épuisement en 1804. Le p. Charles est alors élu supérieur général... À noter que M^{er} de Cicé confie à ce dernier la direction du service diocésain des missions qu'il reconstitue dans le diocèse d'Aix. «Il a de l'esprit, de la facilité à parler, il a une belle figure, un air pénitent, beaucoup d'imagination, mène une vie très austère.» On sait qu'il est en correspondance avec Madame Mère, la mère de l'Empereur, laquelle l'honore de sa protection. Les missions étaient d'ailleurs la tâche que lui avait indiquée le p. Receveur. «Vous, père Charles, demandez des lettres de missionnaire pour tout un diocèse, moyennant quoi vous irez *apostoliser* en un endroit manquant de prêtres..., en vous faisant accompagner de compagnons choisis parmi les membres de la communauté.»

La personnalité du p. Receveur, qui ne séjourna que quatre mois à Aix, semble avoir marqué le clergé. On connaît l'allusion qu'y fait

l'abbé Tempier dans sa lettre en date du 27 octobre 1815³⁷, soit douze ans plus tard, à l'abbé de Mazenod: «Je vois d'ailleurs ce que vous recherchez le plus dans le choix de vos collaborateurs: vous voulez des prêtres qui ne suivent pas la routine et le *tran-tran*, comme disait le prédécesseur du p. Charles, qui soient disposés à marcher sur les traces des apôtres».

Mme de Mazenod connaissait bien le p. Charles. De Saint-Sulpice, Eugène lui écrit que sa soutane est «aussi grossière que celle du p. Charles»; il se servit plusieurs fois de ses services pour faire parvenir du courrier à sa mère. Par contre, ce que l'on sait de la Retraite permet de comprendre ce qu'en dit Eugène:

Je n'ai jamais pensé une seule minute à prendre un parti si fort au-dessus de mes forces et si peu conforme à mon goût. Il faut avoir bien autre vertu que je n'ai pour embrasser le plus haut point de la perfection évangélique et Dieu ne m'a jamais inspiré le moindre attrait pour la Retraite et une trop grande dépendance. Si je suis un jour dans le cas de favoriser cet établissement, je le ferai de toute mon âme, puisque je suis convaincu qu'ils font le plus grand bien, mais tout se borne là³⁸.

«Pas le moindre attrait», le mot est à retenir. Par contre, à diverses reprises le séminariste de Saint-Sulpice se recommandera à leurs prières.

Trente ans plus tard, Eugène expliquera cette absence d'attrait pour *la Retraite*. En effet, il retrouvera ces religieuses à Marseille comme évêque. Voici ce qu'il en écrit dans son *Journal*, en date du 19 mars 1838:

Messe aux Sœurs de la Retraite pour les consoler un peu des inquiétudes que leur donnent les enquêtes de M^{gr} l'Archevêque d'Aix qui ne s'est pas sitôt rassuré que moi sur le compte de ces bonnes filles. Je crois foncièrement qu'elles travaillent à faire leur salut avec un peu trop de crainte et de tremblement à la vérité, mais sans que leur doctrine soit positivement erronée. Le caractère dur et sévère de leur fondateur, monsieur Receveur, s'est perpétué par le respect qu'inspire sa mémoire au père Charles Bretenière qui ne serait pas porté naturellement à ce travers; parmi les prêtres médiocres qui se sont succédé ou remplacés dans cette société mixte, il s'en est trouvé qui ont fait vraiment des extravagances, j'aurais personnellement quelques

³⁷ J. LEFLON, *op. cit.*, II, p. 41.

³⁸ Lettre à sa mère, le 23 mars 1809, EO 14, p. 131.

reproches à faire soit au p. Charles, soit à quelques autres, mais après mûre réflexion je ne pense pas qu'il faille les troubler dans la possession de l'existence qu'ils se sont faite dans mon diocèse. Les surveiller me paraît pourtant non seulement une chose sage, mais un devoir³⁹.

L'essentiel est dit.

M^{gr} Champion de Cicé, archevêque d'Aix

Que dire enfin des relations d'Eugène avec l'archevêque d'Aix, M^{gr} Champion de Cicé? Le p. Rey y consacre un paragraphe, que nous citons, tout en sachant les réserves qu'il convient de garder à l'égard du récit de Rey sur cette période de jeunesse.

Les relations avec M^{gr} de Cicé (en 1808 il a 73 ans) prenaient le caractère des relations d'un fils des plus dévoués avec un père vraiment digne de toute confiance. Sa charge d'administrateur (de l'Œuvre des prisons) les avait rendues fréquentes et plus suivies. M^{gr} l'avait pris en singulière affection, l'invitait souvent à sa table et l'appelait son fils. Il invitait aussi quelquefois à dîner Mme de Mazenod, il la traitait avec beaucoup de distinction et la plaçait toujours à côté de lui afin, disait-il, de pouvoir parler entre nous de *notre fils*... Nous ignorons l'époque où Eugène s'ouvrit avec le Prélat de sa résolution définitive, mais nous savons qu'il reçut une pleine approbation et les encouragements les plus propres à lui faire accepter les sacrifices que sa vocation lui imposait⁴⁰.

Eugène, évêque de Marseille, y fait une brève allusion, dans une lettre de 1842. Il y est question de la manière très paternelle dont il était traité par M. Émery à Saint-Sulpice: «Il eut toujours pour moi une affection toute particulière, que je devais sans doute à la recommandation de feu M. de Cicé, archevêque d'Aix, qui m'honorait de son amitié et qui fit de moi à notre bon supérieur un portrait dessiné par une prévention outrée⁴¹.»

³⁹ EO 19, pp. 62 ss.

⁴⁰ A. REY, *op. cit.*, I, p. 82.

⁴¹ Lettre à M. Faillon, séculier, 29 août 1842, dans J. LEFLON, *op. cit.*, I, p. 327-328.

IV. De nouveaux réseaux de relations

L'Œuvre des prisons

Rey et Leflon nous donnent des informations sur la collaboration d'Eugène à l'Œuvre des prisons d'Aix. Selon Rey, Eugène reçut le 23 décembre 1806 une lettre lui indiquant que le maire d'Aix, «bien convaincu de votre zèle et de votre amour pour tout ce qui est relatif au soulagement des malheureux et des infortunés» le nommait avec d'autres administrateurs de l'Œuvre des prisons⁴². On aimerait savoir ce qui fondait cette conviction du maire; la formule ne semble pas être seulement de politesse. Toujours est-il que «Demazenot fils» est installé dans ses fonctions le 30 décembre.

Dans cette activité, Eugène se montre entreprenant et efficace, n'hésitant pas à bousculer les routines, à contrôler, à veiller au bon usage des produits des quêtes en espèces ou en nature (vêtements...). Dans une lettre à son père le 19 janvier 1807⁴³, il dit que cette semaine-là, il n'a pas eu une minute à lui. Il se dit frappé par la misère des prisonniers et par leur indifférence religieuse. Pour y remédier, il met la présence à la messe dominicale comme condition à la distribution des compléments de nourriture fournis par l'Œuvre.

Notre devoir à nous c'est d'adoucir leurs peines par tous les moyens qui sont en notre pouvoir, mais surtout par les consolations que la religion nous présente... Je ne vous dirai pas combien il en coûte à un cœur comme le mien de vivre pour ainsi dire au milieu de toutes les misères et les souffrances de tout genre et surtout, quand je considère l'endurcissement, la persévérance dans le mal de gens livrés à toute la sévérité de la justice et qui n'ont pour la plupart de grâces à attendre que de celui qui efface le crime en le pardonnant.

Toutefois, en octobre 1807, Eugène donna sa démission par une lettre que cite le p. Rey: «Des circonstances particulières et imprévues viennent de me surcharger de nouvelles occupations dont je ne prévois pas la fin et m'imposent ainsi l'obligation indispensable de me dé-

⁴² A. REY, *op. cit.*, I, p. 78.

⁴³ EO 14, pp. 42-43.

mettre d'un emploi qu'il ne m'est plus possible d'exercer⁴⁴.» Et il parle des «affaires domestiques qui depuis près de six mois absorbent entièrement son temps». Leflon note que «personne n'essaya de le retenir⁴⁵». Rey explique cette démission par les difficultés rencontrées: «Eugène avait pu constater combien l'entente est difficile dans les administrations laïques livrées à elles-mêmes... De cette époque date l'éloignement qu'il a toujours manifesté contre le laïcisme⁴⁶.» Les démarches pour marier Eugénie avaient leurs exigences, mais aussi la nécessité de libérer son esprit et du temps pour le discernement de sa vocation.

L'Œuvre des catéchismes

Rambert consacre une page entière à la participation d'Eugène à l'Œuvre des catéchismes d'Aix⁴⁷. Si Rey reprend ce thème, Leflon n'a pas cru bon d'y faire la moindre allusion. Mettait-il en doute cette participation? L'Œuvre des catéchismes d'Aix était née au XVIIIe siècle à l'initiative de pieux laïcs, frappés de l'ignorance religieuse des petits bergers de la campagne aixoise. Pour les rejoindre, il fallait évidemment parler provençal. À son retour d'exil, l'abbé Miollis, futur évêque de Digne, avait relancé cette Œuvre, qui fut ensuite sous la responsabilité de l'abbé Guigou, celui qui soutiendra la naissance des Missionnaires de Provence.

Voici ce qu'en dit Rambert:

Dès que la liberté eut été rendue au culte, cette institution se réorganisa sur ses bases anciennes; la Révolution ne l'avait rendue que plus nécessaire. Ses membres se recrutaient parmi de pieux laïques appartenant pour la plupart à la classe ouvrière. Ces braves gens se rendaient tous les dimanches dans les chapelles rurales du territoire d'Aix, ou dans les maisons de campagne, pour faire le catéchisme aux petits villageois. M. de Mazenod sollicita la faveur de se joindre à ces dignes catéchistes; il allait avec eux dans les hameaux les plus éloignés... Mais combien dans les villes, sous ce rapport, sont plus à plaindre! Aussi notre jeune apôtre entreprit-il d'instruire ceux qui lui paraissaient plus particulièrement abandonnés, tels que les petits ramoneurs, décrotteurs, mendiants, etc.

⁴⁴ A. REY, *op. cit.*, I, p. 81.

⁴⁵ J. LEFLON, *op. cit.*, I, p. 303.

⁴⁶ A. REY, *op. cit.*, p. 81.

⁴⁷ T. RAMBERT, *op. cit.*, I, p. 37.

Et Rambert décrit la préparation à la première communion, les soins apportés aux malades, les aides en nourriture et en vêtements.

Eugène ne semble pas avoir fait mention de cette activité dans ses écrits. Seule allusion, un document aixois, postérieur et extérieur aux Oblats, en rappelle le souvenir. Cependant, quand en juin 1808, il séjourne au château de sa grand-mère à St-Julien-lès-Martigues, il enseigne le catéchisme aux enfants des fermiers; sa correspondance en garde le témoignage.

À Marseille, le p. Magy et son groupe de laïcs⁴⁸

À quel moment Eugène prit-il contact à Marseille avec le p. Magy? C'est très difficile de le préciser, une fois reconnu qu'Eugène n'a pas pu faire la retraite que Rey situe en 1805, à un moment où Eugène était à Paris avec des préoccupations tout autres. Citons la lettre du 24 mars 1809 à sa mère:

Le moment approchant où il convenait que je me décidasse avant de me fixer résolument et pour n'être jamais dans le cas de me reprocher de n'avoir pas employé tous les moyens possibles de connaître la volonté de Dieu, non content d'avoir fait consulter à Paris un des meilleurs directeurs qui existent dans le monde, entre les mains duquel je suis en ce moment (M. Duclaux, sulpicien), je fus exprès à Marseille pour découvrir tout mon intérieur à un saint et expérimenté personnage (le p. Magy), j'eus plusieurs conférences de plusieurs heures avec cet ange de paix, après lesquelles il ne me fut plus possible de douter que Dieu me voulait dans l'état ecclésiastique pour lequel, malgré les circonstances et peut-être à cause des circonstances, il me donnait un attrait déterminé⁴⁹.

Eugène dit que la décision se faisait proche; on peut donc penser au printemps 1808.

Il faut ici nous référer au p. Rey. Après avoir mentionné le soutien qu'apportait M^{gr} de Cicé à son diocésain, il écrit:

⁴⁸ Sur le contexte marseillais, voir J. GADUEL, *Jean-Joseph Allemand*. Paris-Lyon, 1867; BRASSEVIN et LA PAQUERIE, *Histoire des Prêtres du Sacré-Coeur de Marseille*. Marseille, 1876; H. ARNAUD, *La vie étonnante de J.-Joseph Allemand*. Marseille, 1966; H. ARNAUD, 1789. *L'Église de Marseille dans la tourmente*. Paris, 1988.

⁴⁹ EO 14, p. 130.

Eugène trouve un autre appui, un soutien non moins dévoué dans le bon père Magy avec lequel il conservait des rapports fréquents. Il allait le voir à Marseille et quand il ne pouvait faire le voyage il lui confiait par lettre ses doutes et ses besoins. Le père Magy lui répondait exactement. M. de Mazenod avait fait un recueil des lettres de ce saint religieux vraiment rempli de l'Esprit de Dieu et très versé dans la conduite des âmes; elles étaient pleines de lumières et de sage direction.

Malheureusement, celui à qui il les avait confiées les a brûlées par mégarde. Les quelques extraits que nous en possédons nous font vivement regretter la perte des précieux autographes. Cette correspondance se rattache toute à la grande question de la vocation. «Après tant de circonstances réunies, disait le père Magy, les raisonnements et les nouvelles recherches deviennent inutiles, votre vocation est aussi lumineuse que le plein midi dans le plus beau jour.»

On sait peu de choses du p. Magy. Les biographies d'Anne-Madeleine Rémuzat, la visitandine de Marseille émule de sainte Marguerite-Marie et inspiratrice de M^{er} de Belsunce dans sa dévotion au Sacré-Cœur, parlent de relations étroites entre les familles Rémuzat et Magy, toutes deux marseillaises mais très actives au Levant (Égypte et Constantinople). Ricard, dans ses «Souvenirs du clergé marseillais», indique seulement que Barthélémy-Augustin Magy était né lui-même à Constantinople en 1726 et qu'il avait été jésuite. Il faut rappeler que la Compagnie avait été interdite en France par le roi Louis XV en 1764, puis dissoute par le pape Clément XIV neuf ans plus tard. Durant la Révolution, le p. Magy exerça un ministère clandestin à Marseille. Une maison isolée le cachait, lui, une «ancienne supérieure capucine» et le jeune abbé Jean-Joseph Allemand. Toujours est-il qu'au sortir de la Révolution, le p. Magy habitait un pauvre appartement au-dessus de la sacristie de l'église des Augustins, aujourd'hui St-Ferréol, sur le Vieux-Port de Marseille. Il avait 81 ans quand Eugène s'adressa à lui.

Les demoiselles de Glandevès de Niozelles

Par le p. Magy Eugène entra en relations avec les demoiselles de Glandevès de Niozelles, dont il était le directeur spirituel. Leur père «ci-devant noble, révolutionnaire royaliste, ayant fourni des fonds aux ennemis de la Révolution», avait été guillotiné en 1794 et elles avaient été dépouillées de tous leurs biens. Avec ses filles, il avait fait partie de la petite communauté chrétienne clandestine qui se réunissait autour de l'abbé Reimonet, un des rares prêtres, sinon le seul, à avoir

maintenu à Marseille des communautés de fidèles durant la Terreur, et à avoir célébré l'eucharistie dans les maisons particulières ou parfois dans les grottes des environs. Avec d'autres jeunes filles (la plus âgée du groupe avait alors 25 ans), les demoiselles de Niozelles s'occupaient des malades à l'hôpital et des prisonniers. Plusieurs fois, elles se chargèrent de porter la communion en cachette à ces derniers. Parmi eux, l'abbé Donadieu, alors détenu au Fort St-Jean et âgé de 74 ans, qui était revenu clandestinement pour faire du ministère et avait été arrêté; il sera fusillé le 29 mars 1798 avec un autre prêtre. Jean-Joseph Allemand, futur apôtre de la jeunesse à Marseille, alors séminariste sans séminaire, faisait partie lui aussi de cette *communauté* ainsi que le futur cardinal d'Astros. L'abbé Reimonet étant décédé en 1803 à l'âge de 37 ans – il avait pris froid en visitant les prisonniers du Château d'If –, le p. Magy accompagna le petit groupe très militant. Ainsi Eugène se trouva en liens très proches avec ces «résistants». Il put même, raconte Rey, leur procurer un recueil de lettres manuscrites retracant toute cette histoire clandestine. Le biographe de Jean-Joseph Allemand cite un rapport du préfet Thibaudeau de 1811: le réseau Allemand, Glandevès, Carle, etc. était de nouveau sous surveillance policière.

Rey nous a conservé une lettre de Julie de Glandevès datée du 19 mars 1808⁵⁰:

Je bénis le Seigneur et je me félicite d'avoir fait votre connaissance, trouvant en vous un de ses fidèles serviteurs et c'est vraiment une grande satisfaction dans un siècle où notre Dieu est si peu connu et si peu servi. Non seulement nous vous ferons participer aux prières et au mérite des personnes qui fréquentent le second étage, mais encore nous vous unirons, si vous le désirez, aux pratiques de piété établies dans le petit oratoire qui n'ont rien d'extraordinaire, mais qui pourraient bien paraître puériles à ceux qui prétendent ne voir la religion qu'en grand... Jeudi 24 est le jour anniversaire de la mort du zélé missionnaire qui vous a édifié (l'abbé Reimonet): veuillez unir vos prières à celles que nous offrirons pour lui.

Nouvelle lettre en date du 19 juin:

Votre lettre, Monsieur, m'est parvenue le jour du Sacré-Cœur, et samedi à 8 heures du matin je suis allée chez votre Ananie (le p. Magy) pour remplir votre commission... Combien j'ai été heureuse de recevoir de vos nouvelles! Voilà donc commencée cette

⁵⁰ A. REY, *op. cit.*, I, pp. 84-85.

correspondance que je voulais ne vous demander qu'à l'époque où vous réalisiez le projet que vous nous avez confié. Mais puisque la Providence le permet dès maintenant, je la sais avec empressement espérant y trouver de grands avantages. Oui, Monsieur, je ne puis voir sans attendrissement l'emploi que le Seigneur fait de vous auprès de vos paysans et le zèle que vous y mettez. Oh! que vous devez vous estimer heureux si vous gagnez une âme à Jésus-Christ et voilà que vous en comptez deux, n'êtes-vous pas amplement récompensé?... Dans votre château vous manquez des secours les plus ordinaires et les plus essentiels. Dieu fasse que tout soit pour la sanctification des uns et des autres. Je prie le Seigneur pour vous, mais bien plus particulièrement depuis la connaissance que j'ai de ses desseins sur vous.

Et après avoir donné des nouvelles de la fête du Sacré-Cœur à Marseille, elle ajoute:

Nous avons bien ri en trio du gain que vous avez fait en instruisant vos laboureurs: l'aveugle superstition fait de ces petites bêtes un pronostic de trésor... mais la Religion, dans les travaux qui vous procurent de pareils bénéfices, les transforme en de vraies pierres précieuses. Aussi je suis persuadée qu'au lieu de vous refroidir, ces aventures vous enflamment davantage. Dieu bouleverse souvent un empire pour sauver une âme, quelle consolation pour vous d'en sauver à un si bas prix.

Quelles sont ces petites bêtes porte-bonheur? On peut imaginer beaucoup de choses. En mai et juin 1808, Eugène était en effet avec sa grand-mère Joannis dans son château de St-Julien-lès-Martigues, à une quarantaine de kilomètres d'Aix. Il prenait du temps pour catéchiser les paysans... et il avait déjà confié au petit groupe du p. Magy le projet qui maintenant lui tenait à cœur.

V. Avertir les siens

C'est de St-Julien qu'Eugène avertit les siens de sa décision d'entrer au séminaire. Le premier membre de sa famille à être mis au courant est l'oncle Roze-Joannis, qu'il charge d'informer la maman. Cette lettre, de peu antérieure au 14 juin 1808, n'a pas été retrouvée. Nous avons ensuite une lettre d'Eugène à sa sœur, datée du 21 juin, dont voici un extrait:

Je n'ose pas encore écrire à maman sur ce dont j'ai prié mon oncle de lui faire part, jusqu'à ce que je sache qu'il en a parlé. Supposé, comme je le présume, qu'elle en soit informée quand tu recevras ma lettre, je te charge d'adoucir tout ce qu'elle peut

avoir de trop rigoureux dans cette détermination qui n'est ni précoce, ni précipitée; d'abord en lui rappelant que nous sommes tous obligés à nous soumettre à la volonté du Maître et d'obéir à sa voix, puis en lui faisant envisager que ce n'est point ici une séparation, mais seulement une absence de huit ou neuf mois; appuyez beaucoup sur cette réflexion qui est exactement vraie, et qui dissipe tout d'un coup le monstre que l'on se forme quand l'on embrasse tout dans un seul point de vue. J'avais recommandé à mon oncle de ne parler de cette affaire qu'à maman et à toi. Je te fais la même recommandation; je t'en prie, que dans la maison on ne se doute de rien. Quand toutes les dimensions seront prises, et que le moment sera arrivé, alors il sera temps de parler. En attendant n'en causons qu'entre nous et avec le bon Dieu. Je ne t'en dis pas davantage sur cet article, nous en parlerons plus longtemps et mieux de vive voix⁵¹.

Puis, en fin de lettre: «Tu ne te fais pas idée du plaisir que j'éprouve en pensant que, faisant pour ce qui me regarde la volonté de Dieu, je change de beaucoup ta position.» L'entrée d'Eugène dans l'état ecclésiastique permettra, en effet, à Mme de Mazenod d'augmenter substantiellement la dot de sa fille.

Le 29 juin, il écrit directement à sa mère⁵². On notera tout particulièrement les formules dans lesquelles il exprime sa vocation, en n'oubliant pas qu'il n'est alors qu'un jeune laïc:

J'ai voulu, ma bonne maman, avant de vous faire part des vues que la miséricorde du Seigneur a sur moi, prier mon oncle de vous en parler, afin de vous faire envisager la chose sous son véritable point de vue et pour que votre tendresse qui m'est connue ne s'alarmât pas mal à propos. Quelque soin que l'on mette pour bien expliquer son idée par écrit, il est difficile que l'on puisse prévoir toutes les objections ou même les différentes manières de saisir un objet. C'est pourquoi j'avais chargé mon oncle, qui est digne d'apprécier les voies de Dieu, de vous faire connaître les desseins du Maître auquel nous sommes tous tenus d'obéir sous peine de damnation, de répondre aux objections que vous pourriez lui faire, vous faire en un mot, en vous exposant mes raisons, approuver un projet qui vient certainement de Dieu, puisqu'il a passé par les épreuves qu'il exige de toute inspiration qui paraît extraordinaire, et qu'il est sanctionné par toutes les personnes tenant sa place à mon égard. Il me reste à présent, ma chère et bonne maman, à vous rassurer sur ce qui peut paraître le plus dur à la nature. Dieu n'exige point ici de sacrifices au-

⁵¹ EO 14, pp. 61s.

⁵² EO 14, pp. 63 s.

dessus de nos forces. Il ne s'agit point de séparations déchirantes, d'éloignements sans retour. Non, j'en atteste le Seigneur, ce qu'il veut de moi, c'est que je renonce à un monde dans lequel il est presque impossible de se sauver, tellement l'apostasie y règne; c'est que je me dévoue plus spécialement à son service pour tâcher de ranimer la foi qui s'éteint parmi les pauvres; c'est en un mot que je me dispose à exécuter tous les ordres qu'il peut vouloir me donner pour sa gloire et le salut des âmes qu'il a rachetées de son précieux sang. Vous voyez par ce que je vous dis, ma chère maman, que toutes ces choses peuvent s'opérer dans notre propre pays, et que, bien loin de renoncer à ma famille, je compte lui demeurer attaché beaucoup plus que si, en restant dans le monde, je m'y établissais, que j'y prisse femme, que j'y eusse un ménage, des enfants, toutes choses qui, loin de resserrer les liens qui nous attachent, pourraient les relâcher; du moins est-il sûr que toutes ces nouvelles affections, qui seraient du même ordre que celle que je vous porte, c'est-à-dire également commandées par la nature, ne pourraient que *préjudicier* à l'amour unique que je veux vous conserver.

Je ne crois pas que vous attachiez grand prix à voir mon nom se perpétuer dans cette vallée de larmes. Cette vanité s'était un temps glissée dans mon cœur et avait failli me faire perdre toutes les grâces que le Seigneur me réservait. Je ne vois à cette heure, et vous ne voyez sans doute avec moi, d'autre nécessité que de les voir inscrits, nos noms, dans le livre de vie.

De quoi s'agit-il donc, et que nous reste-t-il à offrir au Seigneur? Une absence de quelques mois. C'est-à-dire que nous souffrirons, pour le bon Dieu et pour nous conformer à sa sainte volonté, la même peine que mille circonstances toujours renaissantes nous font endurer tous les ans sans le moindre fruit pour nos âmes.

Dans une lettre à sa fille, en juillet, la grand-mère apporte son soutien à Eugène. «Vous ayant fait part de ses projets, vous deviez désirer de le voir pour lui faire faire les réflexions qu'exige une si grande entreprise. Il faut une grande vocation pour un état aussi saint. Sans vouloir s'opposer à la volonté de Dieu, une mère peut demander une épreuve à la vocation de ses enfants.»

Quant à son père et à ses oncles en Sicile, ils ne seront informés que l'année suivante, et encore indirectement, ce qui ne plaît guère à Eugène. Nous le savons par une lettre d'Eugène à sa mère en juin 1809⁵³:

⁵³ EO 14, p. 147 s.

Je comprends encore moins comment Alexandre⁵⁴ a pris sous son bonnet de faire savoir à mon père l'état que je me suis déterminé de prendre, sans en avoir été prié par moi. Je n'avais pas besoin de ce nouveau trait pour être convaincu de son indiscretion et de son ignorance des convenances les plus simples. Mon père devait-il savoir par d'autres que par moi la grâce que le Seigneur m'avait faite, et n'aurait-il pas été nécessaire de prendre quelques précautions pour lui annoncer une nouvelle qui humainement ne peut pas lui être fort agréable? Ne semble-t-il pas que j'ai volontairement éludé de lui faire connaître mes sentiments? Car, dirait-il, si on a pu mettre Alexandre dans la confidence, comment se fait-il que je suis le seul à l'ignorer? Par la même voie qu'on a pu écrire à un indifférent, ne pouvait-on pas écrire à un père? Tout cela est fort désagréable. Mais aussi qu'était-il nécessaire que la bonne tante bavardât si mal à propos?

Eugène souhaitait-il qu'un séjour d'une année à Paris, au séminaire, reste un secret?

VI. Juillet-septembre 1808

On n'a conservé aucun écrit d'Eugène sur ses occupations de l'été 1808 à son retour de St-Julien, ni sur la manière dont il s'est préparé pour le séminaire. Rey nous donne quatre pages d'extraits des lettres de ses correspondants⁵⁵. C'est dans ce miroir que l'on peut deviner ce qu'Eugène a pu écrire.

Du p. Magy, au début d'août, ces paroles à la fois prophétiques et d'une grande sagesse:

Vous avez dévotion en saint Ignace. Ce grand saint a formé tant d'apôtres. Il vous obtiendra la grâce de l'être. Oui, vous le serez, j'en ai le pressentiment... Vous sentez le désir du martyre; c'est le désir des apôtres. Vos vœux seront remplis: l'immolation de vos sens, de vos penchants vous rendra martyr. Allons, courrons, le champ est ouvert, la moisson est abondante et les ouvriers sont rares. Allons tout embraser... Ce qui doit faire votre confiance, c'est ce que Dieu a déjà fait pour vous, ce qui doit vous être un heureux garant de ce qu'il veut faire encore, si vous n'y mettez obstacle. Votre vocation est certaine autant qu'elle peut l'être; c'est tout ce qu'il vous importe de savoir. Pour le reste, rapportez-vous-en aveuglément à Dieu. Ne comptez pas non plus

⁵⁴ Alexandre Amyot, cousin du côté maternel, résidant alors à Amsterdam.

⁵⁵ A. REY, *op. cit.*, I, pp. 86-90.

sur les douceurs qu'il a plu à sa bonté paternelle de vous faire goûter pour vous soutenir et vous encourager. C'est surtout dans les délaissements, les obscurités, les tentations que paraît la fidélité. Nos humeurs varient; Dieu est toujours le même et mérite d'être servi avec le même zèle. Dans les jours de brouillard, rappelez-vous les jours de lumière. La vérité qui vous a saisi, ce ne sont pas les sens qu'elle contrarie qui vous l'ont révélée; c'est un rayon du ciel. Ce rayon ne luit plus, mais la vérité subsiste.

Soyez persuadé, écrivait-il encore, que je m'estimerais heureux au bout de ma carrière de me voir remplacé dans le saint ministère par un sujet comme vous... J'aurais regardé comme une témérité à moi si de mon chef j'avais entrepris de vous faire entrer dans le saint ministère, et de vous enlever à une famille respectable dont vous êtes l'unique espérance et l'unique consolation. Mais le Maître souverain à qui sont dus de préférence tous les premiers-nés s'est chargé lui-même de vous l'inspirer et de vous prescrire comme à Abraham un si pénible sacrifice.

Par ailleurs, Rey cite des extraits de sept lettres de Julie de Glandevès entre juillet et septembre. Y est mentionné l'abbé Carle, un prêtre de Marseille, ordonné durant la Révolution et alors vicaire à Notre-Dame-du-Mont, qui «a soupçonné votre secret». «M. l'abbé Carle, qui est très sensible à votre souvenir vous a fait inscrire, selon vos intentions, sur le catalogue des Associés du Sacré-Cœur. Je vous envoie un petit imprimé avec un tableau des indulgences. J'y joins un scapulaire, présumant que le tout vous fera plaisir».

Rey insiste:

Poussé par le zèle que lui inspirait la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, (Eugène) fit toutes les démarches nécessaires auprès de Mgr de Cicé pour obtenir l'établissement en l'honneur de ce divin Coeur, de l'exposition du Saint-Sacrement le premier vendredi de chaque mois. M^{me} de Cicé se rendit au désir du pieux laïque qui voulait ainsi attirer sur son entrée au séminaire toutes les bénédictions d'en-haut.

Informée de ces démarches par Eugène, Julie de Glandevès lui écrit le 25 juillet:

J'ai vu avec le plus grand intérêt l'établissement de cette fête et n'ai pas moins admiré les desseins de la divine Providence qui étend et perpétue les moyens de sanctification en faisant connaître et aimer la dévotion au Coeur sacré de notre divin Maître. Je me transporte d'avance dans l'église de la Miséricorde et me prosterne avec vous tous devant l'autel du cœur adorable de l'aimable Jésus. Je pense comme vous que les hommes ne seront pas nombreux les premiers mois, mais je sais que le Coeur de Jésus plein de tendresse pour les hommes même pécheurs fait

des miracles et déjà vous devez en constater un dans l'établissement de cette dévotion que vous avez tant à cœur. J'espère que vous aurez la consolation de la voir demain le refuge des coupables humains et des coeurs des gens d'Aix, jusqu'à présent, hélas! trop insensibles. Il faut avouer que les pratiques de cette dévotion bien dirigée peuvent changer la face de cette ancienne capitale que vous aimez avec raison puisque non seulement c'est le lieu où vous avez été régénérés dans les eaux salutaires du baptême mais encore vous vous y intéressez parce que c'est dans cette ville que règne encore beaucoup trop d'indifférence pour les exercices de la Religion.

Ces mots font certainement écho aux confidences qu'a pu faire Eugène. Lettre du 23 août:

«Je m'intéresse surtout beaucoup au projet que vous avez bien voulu nous confier; il me tarde de savoir où vous en êtes. Autant que je m'en souviens, il me semble que nous tombons bientôt à l'époque où vous devez prendre votre décision...» Le 10 septembre: «Vous devez être bien occupé à vos préparatifs de départ...» Le 27 septembre:

Dites-moi je vous prie si l'ami qui vous attend à Avignon appartient à la famille de Forbin: dans ce cas nous nous félicitons de lui être alliées et en cette qualité nous nous recommandons plus particulièrement à ses prières... Nous avons vu hier encore un capucin qui sort du Lazaret. Il vient de Tunis où il avait été envoyé en mission. Il est resté trois ans dans ce pays où il a fait du bien. Il n'avait qu'un an de prêtrise lorsqu'il est parti; il est âgé de 29 ans. Vraiment c'est bien édifiant. Ne voilà-t-il pas de quoi exciter votre zèle? car je sais que vous avez du goût pour ce genre de ministère.

La dernière lettre citée est du lendemain, 28 septembre:

Je sens combien les sentiments de la nature doivent vous faire souffrir dans une séparation aussi pénible. La voix de Dieu qui vous appelle est votre soutien; sans doute il réserve de grandes récompenses à votre fidélité à le suivre. Ah! que toutes les créatures seraient heureuses si elles accomplissaient aussi bien sa volonté. Vous faites, je n'en doute pas, la douce expérience qu'on trouve bien des consolations au milieu des plus grands sacrifices. Je vous souhaite un bon et heureux voyage accompagné de toutes les bénédictions de notre bon Père!

Il s'agit évidemment du p. Magy.

On ne sait pas avec précision la date du départ d'Eugène pour Paris, ni quelle fut la durée du voyage. Rey note seulement qu'il s'arrêta une journée à Avignon «pour y embrasser son ami Charles de

Forbin-Janson (et) lui donner rendez-vous au séminaire de Saint-Sulpice», où il arriva le mercredi 12 octobre. Des lettres postérieures nous renseignent sur ses bagages. Le 10 novembre, il écrit à sa maman:

J'ai déjà fait (il veut dire rangé) une malle; et tout s'est trouvé parfaitement en ordre. Du reste rien ne s'est perdu en route, si ce n'est un serre-tête à Avignon. En défaisant la malle je me disais à chaque chose que je prenais en mains: oh! quand je retournerai à Aix, elle ne sera pas si bien faite; que de peine Bonne Maman s'est donnée pour faire et mettre en ordre tous ces paquets.

La grand-maman Joannis ne s'était pas limitée à ce service, elle prenait en charge financièrement les frais de pension d'Eugène. Puis, dans une lettre du 7 décembre 1814 à son père: «En partant pour le séminaire de Paris, je mis dans ma malle des habillements laïcs complets dans l'idée que je serais obligé de m'en servir étant prêtre... persuadé que nous ne tarderions pas d'éprouver une cruelle persécution⁵⁶.»

VII. Des relectures postérieures

Ces deux années, 1807 et 1808, sont donc pour Eugène de Mazenod les années de décision. Quand il entre au séminaire, que sont devenus ses rêves de 1805-1806? On se souvient, par exemple, de sa lettre à son père à son retour de Paris en novembre 1805: «J'avoue que je désire d'être riche.» Et encore, rappelant l'accueil reçu chez le baron de Talleyrand au château de La Ferté: «Si jamais je deviens maître d'un château comme celui-là et possesseur de bons revenus pour y vivre comme il faut...» À l'automne 1808, les horizons sont nouveaux, son projet de vie tout autre: servir Dieu et son Église.

Eugène reviendra plusieurs fois sur ce renversement de perspectives. Il utilisera parfois le mot de *conversion*. Nous avons à l'écouter se formuler, pour lui-même ou pour d'autres, son cheminement. Il lui faudra du temps pour revenir sur le «Qu'est-ce qui m'est arrivé?» Ce n'est qu'après quelques mois de séminaire qu'il commencera à en parler, dans des contextes variés. En voici quelques expressions significa-

⁵⁶ EO 15, p. 94.

tives; à nous de savoir en reconnaître avec intelligence les limites et les richesses.

Il y a d'abord la conférence spirituelle déjà mentionnée, faite au séminaire devant ses collègues, qu'on peut dater du 19 mars 1809:

Il n'est aucun (moment) sans doute plus digne de fixer mon attention que celui où, par une miséricorde à jamais mémorable pour moi, ce Dieu puissant m'arracha par la plus douce des violences du milieu d'un monde corrupteur où tristement assis avec les méchants... Vous relevâtes mon courage abattu et vous m'aidâtes à surmonter des obstacles qui se multipliaient tous les jours davantage. Secouru par votre puissante grâce, je franchis sans peine, je foulai aux pieds avec joie les barrières que la vanité, les faux préjugés du monde, et plus encore une tendresse mal entendue pour des objets que vous commandez d'honorer et d'aimer, mais auxquels vous voulez être préféré, semblaient mettre à jamais entre l'autel et moi⁵⁷.

Puis ce sont les lettres à sa mère, dont plusieurs ont déjà été citées. Ainsi le 24 mars 1809⁵⁸:

Quand je fus pressé plus vivement que jamais par la grâce pour me vouer entièrement au service de Dieu, je ne voulus rien déterminer à la légère et vous dites vous apercevoir que je commençais à quitter cet état de tiédeur dans lequel j'étais tombé... J'eus plusieurs conférences de plusieurs heures avec cet ange de paix (le p. Magy), après lesquelles il ne me fut plus possible de douter que Dieu me voulait dans l'état ecclésiastique pour lequel, malgré les circonstances et à cause d'elles, il me donnait un attrait déterminé.

Voici les très fortes formules de sa lettre du 6 avril 1809⁵⁹. On est le jeudi de Pâques, et la maman maintient ses objections:

Croyez-vous qu'un homme qui serait fortement poussé par l'esprit de Dieu à imiter la vie active de Jésus-Christ, enseignant sa divine doctrine à des peuples qui n'étaient pas plus disposés à la recevoir, et peut-être encore moins que ceux de nos jours..., croyez-vous que cet homme qui verrait de sang-froid les besoins de l'Église et qui malgré l'attrait que Dieu lui donne pour travailler à la secourir, et les autres marques de sa volonté, voudrait rester les bras en croix à gémir tout doucement et en secret sur tous ces maux, sans se donner le moindre mouvement pour se-

⁵⁷ EO 14, pp. 124-125.

⁵⁸ EO 14, pp. 129-130.

⁵⁹ EO 14, p. 136.

couer un peu les coeurs endurcis des hommes, serait en grande sûreté de conscience?...Une vocation qui me fait foulter aux pieds tout ce que la vanité a de plus séduisant, renoncer à tous les avantages que j'aurais pu trouver ailleurs, passer par-dessus des considérations qui eussent ébranlé les plus fermes.

Le mot *attrait* vient dans les deux lettres pour éclairer le thème de la volonté de Dieu et de la vocation.

Les notes de retraite rappellent la grâce de Dieu, mais dans un autre langage. Ainsi en 1809⁶⁰:

Si je jette un coup d'œil sur ma vie passée, je ne vois que désordre, iniquité de ma part, profusion de grâces de la part de Dieu. La plus signalée de toutes, c'est de m'avoir tiré du gouffre pour me placer auprès de son trône dans son sanctuaire.

Sa retraite de préparation au sacerdoce en 1811 reprend les mêmes idées⁶¹:

Dieu, ayant continué son dessein, m'ayant pour ainsi dire poursuivi jusqu'à ce qu'il m'ait rattrapé... il faut donc que je conclue que Dieu a des vues particulières sur moi, qu'il a quelque dessein sur moi pour sa gloire, etc.; sa conduite me l'a assez manifesté.

Puis, dans une méditation sur l'enfant prodigue:

Pensais-je seulement à revenir à mon père, à ce bon père dont j'avais éprouvé si souvent l'excessive tendresse? Non, il fallut que lui-même, mettant le comble à ses bienfaits, vînt m'enlever, m'arracher à mon insouciance, ou plutôt vînt me sortir du bourbier où j'étais enfoncé et dont il m'était impossible de me tirer moi-même. À peine formais-je parfois le désir de quitter mes haillons pour être de nouveau revêtu de la robe nuptiale. O aveuglement! Soit à jamais bénie ô mon Dieu la douce violence que vous finîtes par me faire! Sans ce coup de maître, je crouerais encore dans mon cloaque.

C'est sa retraite de décembre 1814⁶², déjà citée elle aussi, qui est le plus explicite. Les sept ou huit années qu'il vient de passer depuis ce qu'il appelle pour la seule fois (?) sa *conversion*, ont été riches de grâces et d'épreuves. Des questions nouvelles lui sont posées. Son regard renouvelé sur le passé va éclairer le chemin qui va s'ouvrir.

⁶⁰ EO 14, pp. 165-166.

⁶¹ EO 14, pp. 250-265, surtout pp. 256 et 263.

⁶² EO 15, pp. 95-131.

Moi, jusqu'à l'époque de ma *conversion*, mon unique occupation a été de détruire son ouvrage... Depuis ma *conversion*, il y a eu, il est vrai, un certain changement, mais je n'ai point lieu d'être assuré sur mes actions. (p.98)

Et un peu plus loin:

Combien de fois dans ma vie passée, mon cœur déchiré, tourmenté, s'élançait-il vers son Dieu dont il s'était détourné! Puis-je oublier ces larmes amères que la vue de la Croix fit couler de mes yeux un vendredi saint. Ah! elles partaient du cœur... J'ai donc cherché le bonheur hors de Dieu, et je n'ai trouvé hors de lui qu'affliction et chagrin. Heureux, mille fois heureux qu'il ait, ce bon Père, malgré mon indignité, déployé sur moi toutes les richesses de sa miséricorde (pp. 99-100).

Et dans une autre méditation:

Ce Prince généreux m'épiait pour me sauver, il me saisit dans un défilé, au moment où je pensais le moins à lui, et me liant plus encore par les liens de son amour que par ceux de sa justice, il me ramena dans son camp... Cette fois ce fut pour toujours, oui pour toujours, pour toujours... (p. 118).

Son confesseur, l'abbé Denis, lui écrivait en novembre 1808 au lendemain de sa prise de soutane: «Après bien des combats, vous avez remporté la victoire et suivi votre vocation...» Ce qu'Eugène en a écrit lève un peu du voile sur ces combats, et il attribue la victoire à une grâce toute spéciale, à la fois miséricorde et appel au service de l'Église.

Il nous est difficile de juger et même de dater – leur formulation dernière serait de 1840, selon le P. Pielorz – ce que Rambert appelle les *Mémoires d'Eugène*, dont il cite quelques passages. Voici celui où il parle de son entrée au séminaire⁶³:

Je voyais l'Église menacée de la plus cruelle persécution; on prêtait à l'empereur la pensée de vouloir créer un schisme; or je me sentais le courage de surmonter tous les obstacles, d'affronter tous les périls. La pensée que peut-être un grand nombre prévariqueraient si l'empereur établissait son patriarche indépendant du Saint-Siège, m'affligeait à un point que je ne saurais exprimer, et me faisait souhaiter vivement de me dévouer à leur place aux persécutions du tyran. Mon courage s'exaltait à la pensée de la faiblesse que je craignais dans quelques-uns. La pensée aussi que l'Église ne trouvait plus de ministres que dans les classes infé-

⁶³ RAMBERT, *op. cit.*, I, p. 47.

rieures, parce qu'elle n'avait pas de riches prébendes à offrir à l'avarice des classes élevées, donnait une nouvelle énergie à une certaine grandeur d'instinct de mon âme. J'entrai donc au séminaire de Saint-Sulpice avec le désir, mieux, avec la volonté bien déterminée de me dévouer de la manière la plus absolue au service de l'Église, dans l'exercice du ministère le plus utile aux âmes, au salut desquelles je brûlais de me consacrer.

C'est la grâce de Dieu, nous rappelle Eugène, qui l'a saisi et qui a fait de lui un serviteur de l'Église. En entrant au séminaire, il ratifie l'appel qu'il a reçu et se tourne résolument vers un avenir qu'il n'envisageait guère deux ans plus tôt. «Après bien des combats, vous avez emporté la victoire», lui écrivait l'abbé Denis. Dans cette victoire se dessinait la victoire de ceux qui se laisseront inspirer par son exemple.

Marseille, août 2009

Le Chevalier Galembert, ami d'Eugène de Mazenod à Naples et à Palerme en 1798-1802

YVON BEAUDOIN, O.M.I.

SUMMARY – François Galembert became a friend of the young Eugene de Mazenod during their common exile in Italy. They happened to meet in Naples in 1798, where they visited together some of the historical sites, and later in Palermo, between 1799 and 1802. They spent much of their time in the family circle of the Cannizzaros where François, who had become tutor to their young sons, taught Eugene how to ride a horse and use a rifle! After the latter's return to France in 1802, the two friends corresponded for a while but never saw each other again. Their friendship had helped the young men to pull through the painful years of their exile from their homeland, but once the Revolution was over, they each followed their calling. Eugene eventually entered the priesthood, while François who came back to his home country in 1805 became administrator of family properties, got married in 1812 and died in 1825.

Dans son Journal de l'exil et sa correspondance avec son père de 1799 à 1805, Eugène de Mazenod nomme Joseph-François Galembert quarante-cinq fois. Dans les lettres du Président de Mazenod, on trouve également ce nom plus de quarante fois. À Naples, Eugène le désigne comme «le chevalier Galembert avec lequel je me suis lié d'une amitié d'estime et de reconnaissance»¹. À Palerme et après son retour en France, il l'appelle habituellement «Galembert», ou encore, «notre ami», «cet excellent homme», «ce brave et digne homme»².

¹ *Journal*, dans *Écrits oblats* (EO) 16, p. 70.

² Eugène à son père, 4 décembre 1803, 9 et 23 mars 1804, 7 juin 1804. Orig., Aix, Méjanes, B 69.

Dans la bibliothèque oblate de la Maison générale, parmi les livres achetés, semble-t-il, lors de la préparation de la biographie de M^{gr} de Mazenod par le chanoine Jean Leflon, nous avons un ouvrage intitulé: *Vie de mon père, 1766-1825*, par le baron Charles de Galembert³. Il s'agit souvent d'extraits de lettres de Galembert à sa sœur. Les Mazenod ne sont pas nommés. Voyons qui était ce Galembert et quelles relations il eut avec les Mazenod.

1. Un émigrant vers l'Italie

Joseph-François-Henri de Bodin de Galembert est né à Lavaur (Tarn) le 2 juin 1766. Il avait 15 ans de plus qu'Eugène. Dès l'âge de neuf ans, il fut placé au collège de Sorèze, tenu par les Bénédictins. Pendant qu'il était au collège, sa mère, Marie-Marguerite de Richome, mourut à 30 ans le 25 avril 1776. À 15 ans, à la sortie du collège, Joseph-François choisit la carrière militaire comme son père, et fut envoyé à l'École militaire du régiment de Guyenne à Nîmes. Le 1^{er} juillet 1790, aux premiers signes de la Révolution et suite à des désordres parmi les soldats, il quitta l'armée. Le 23 décembre 1791, il prit le chemin de l'exil, laissant en France son père et sa soeur⁴.

Le jeune homme voyagea en Suisse et en Allemagne, puis entra en Italie par le Saint-Gothard en avril 1793. Il visita Milan et Gênes où il apprit que son père était décédé au mois de février. En France, le meurtre de Louis XVI avait renforcé le règne de la Terreur. Les têtes d'émigrés étant mises à prix, Joseph-François voulut, pour sa sécurité, augmenter la distance qui se trouvait entre lui et la France. Il fit donc un bref séjour à Pise, à Florence et en Toscane, puis demeura trois ans chez les Bénédictins au monastère de Coltibuono. En 1796-1797, le général Bonaparte s'étant emparé du nord de l'Italie et ayant envahi les États de l'Église, Galembert reçut une invitation d'un de ses amis, le chevalier de Gaillard, de le rejoindre à Naples. Après une visite à Rome, le fugitif arriva à destination en février 1798.

De leur côté, le président Charles-Antoine de Mazenod, son frère le chevalier Charles-Louis-Eugène, et le jeune Eugène, avaient quitté Venise le 11 novembre 1797. Par économie, ils avaient voyagé par

³ Autun, Imp. N.-D. des Anges, [sans date], 299 p.

⁴ Deux de ses frères cadets étaient morts jeunes. Il écrivit toujours à sa sœur. Plus tard il a réuni cette correspondance en trois volumes. C'est en puisant dans cette correspondance que le fils a réussi à faire le récit de la vie du père.

mer jusqu'à Manfredonia, puis par voie de terre jusqu'à Naples où ils étaient arrivés le premier janvier 1798. Ils logèrent d'abord dans une modeste pension, mais ils étaient en bonnes relations avec d'importants personnages parmi les émigrés, en particulier les Talleyrand et d'Antraigues⁵, ami de Marie-Caroline, reine de Naples. Grâce à ce dernier, la reine accorda une pension aux exilés de Mazenod.

Moins chanceux, Galembert vécut pendant trois mois chez la famille Gaillard. Il trouva ensuite un emploi comme précepteur d'un enfant de onze ans, fils du marquis de Frignano, une des premières familles de la noblesse napolitaine. De nombreux émigrés français se rencontraient chez le baron de Talleyrand⁶. Parmi ceux-ci figure un certain Montgaillard⁷, peut-être l'ami de Galembert. C'est probablement là, de toute façon, que Eugène rencontra celui-ci avec qui il a fait quelques visites hors de Naples.

2. Visites au Vésuve et aux environs de Naples (1798)

J'étais trop jeune pour être abandonné seul dans une ville comme Naples, écrit Eugène dans son *Journal* d'exil. Grâce à l'humeur sédentaire de mes parents et à la trop grande sollicitude qu'ils avaient pour ma santé, je serais parti de Naples comme eux, sans avoir rien vu ni dans la ville, ni dans les environs, si un émigré de notre connaissance, M. le chevalier de Galembert, avec lequel je me suis lié d'une amitié d'estime et de reconnaissance, n'eût obtenu de mon père que je lui servisse de compagnon pour quelques excursions qu'il se proposait de faire aux alentours. Mais quand il annonça que nous commencerions par visiter le Vésuve, on faillit retirer la permission⁸.

Les deux amis firent cette ascension le 7 mars 1798. Ils en ont une relation à peu près semblable; celle d'Eugène est plus étendue, plus animée et racontée en soulignant davantage les difficultés:

Nous nous mêmes aussitôt en route, et, dirigés par notre guide, nous grimpâmes avec courage jusqu'au sommet de la montagne;

⁵ Louis de Launay, comte d'Antraigues (1753-1812), d'abord militaire, puis homme de lettres très opposé à la Révolution et à Napoléon. Le président de Mazenod s'est lié d'amitié avec lui à Venise.

⁶ Voir J. LEFLON, *Eugène de Mazenod* ..., T. I, Paris, Plon, 1957, p. 188.

⁷ En 1845, M^{gr} de Mazenod rencontra le baron de Gaillard qu'il dit avoir connu à Naples et à Palerme. Voir M^{gr} de Mazenod à Mme de Damas, 18 octobre 1845. AGR, copie.

⁸ *Journal*, dans EO 16, p. 70.

mais qu'il en coûte pour arriver là! Il faut d'abord franchir un long espace tout hérisssé de laves inégales et pointues, sur lesquelles on ne peut marcher que d'un pas bien incertain. Quand on a dépassé ces ondes poignantes, on se trouve au pied d'un cône très à pic, qu'il faut en quelque sorte prendre d'assaut en faisant un pas en avant et deux en arrière, tant est glissante cette cendre dont il est revêtu du haut en bas. Quelle que fut notre ardeur, il nous fallut céder à la fatigue, et à moitié du cône, ruissements de sueur et exténués, nous nous couchâmes sur la cendre pour prendre un peu de repos. Nous étions dévorés par la soif [...] Avec quelques efforts, nous parvînmes enfin au sommet de la montagne, c'est-à-dire au grand cratère qui la couronne entièrement. Cette énorme cavité, qui peut avoir à vue d'œil un mille de circonférence, est d'une profondeur incalculable⁹.

Quelques jours plus tard, les deux amis allèrent à pied, en une journée, à Pozzuoli; plus tard, avec des compatriotes, ils visitèrent Portici, Herculaneum, Pompei et Caserta¹⁰.

De Naples, Eugène n'a pas gardé un bon souvenir. Il a écrit dans son *Journal*: «Quelle triste existence, pour un jeune homme de seize ans, de n'avoir rien à faire, de ne savoir à quoi s'occuper, de ne connaître personne, de ne pouvoir rien voir.» En effet, il ne semble pas l'avoir beaucoup visitée; il écrit simplement: «Que dirais-je de Naples qu'on ne lise dans tous les voyages imprimés? Inutile de rappeler et la beauté de son site, et la grandeur de la ville, et le nombre des habitants, et les mœurs et le caractère de ce peuple très connu¹¹.» Au contraire, Galembert semble l'avoir visitée et aimée. Il écrit lui aussi dans son *Journal*

qu'il n'existe rien d'aussi enchanteur et que de l'avis de tous les voyageurs, il n'y a que le coup d'œil offert par Constantinople qui soit au-dessus. La grande largeur du golfe, lequel est terminé à chaque extrémité par deux promontoires s'abaissant graduellement dans la mer; la ville en amphithéâtre se découvrant presque entièrement à la fois, se prolongeant par ses faubourgs sur les rives du golfe, les teintes changeantes de l'eau, l'incomparable lumière qui éclaire le tableau, forment un admirable ensemble. Malgré le long séjour que j'ai fait à Naples, ce spectacle enchanteur m'a toujours paru nouveau¹².

⁹ EO 16, pp. 70-72; *Vie de mon père*, pp. 236-237.

¹⁰ Voir le récit qu'ils font: EO 16, pp. 72-75; *Vie de mon père*, pp. 237-241.

¹¹ EO 16, pp. 66 et 69.

¹² *Vie de mon père*, p. 237.

3. Palerme (1799-1802)

Vers la fin de 1798, les armées françaises avançaient rapidement vers Naples. La famille royale décida d'aller à Palerme. La reine fit avertir le président de Mazenod, en lui assurant qu'il aurait une place sur les bâtiments anglais. Il préféra partir sur le vaisseau amiral portugais, commandé par le comte de Puységur, ami du chevalier, oncle d'Eugène. Dans son *Journal*, celui-ci raconte les dangers qu'il a encourus. Partis de Naples le 3 janvier 1799, ils arrivèrent à Palerme le 6 janvier et trouvèrent un logement dans le quartier des «honnêtes tanneurs¹³».

Galembert, pour sa part, avait quitté Naples quelques jours plus tôt sur «une grosse tartane marchande». La traversée fut pénible et dangereuse à cause d'une violente tempête. Le 27 décembre, le navire entraît dans le port de Palerme. Ce navire battait pavillon ottoman et les voyageurs furent soumis à onze jours de quarantaine. La police leur fit savoir qu'ils n'étaient pas autorisés à se fixer dans l'île. On leur donnait à choisir entre l'Afrique ou l'Autriche. Après quelque temps, on leur permit de rester à Palerme où Galembert trouva un logement à prix modique dans un monastère. En peu de temps, au début d'avril, grâce à «l'obligeance de quelques amis», il trouva un emploi comme précepteur des fils du duc de Cannizzaro, «maison, écrit Galembert, d'ordre, de décence, de vertus...» Le duc avait environ 50 ans, son épouse, de la famille des princes de Larderia, en avait environ 40, «femme de tête et de sens, d'un caractère égal et modéré; elle était gaie sans affectation, modeste sans pruderie; sa conduite fut toujours exemplaire...¹⁴» Galembert fut chargé de l'éducation des deux fils: Michel, 15 ans, et François, 13 ans. Ils venaient de quitter un collège où «ils avaient été tenus dans un sorte d'apathie physique et morale.» «À Naples, écrit encore Galembert, j'avais trouvé un enfant charmant et un père bizarre; ici les bonnes qualités sont du côté des parents, tandis que le naturel des enfants et leur éducation antérieure ne permettaient pas d'en espérer de grands succès.»

¹³ *Journal*, dans EO 16, pp. 75-82.

¹⁴ *Vie de mon père*, p. 251-253.

Quand les Mazenod connurent-ils Galembert et les Cannizzaro¹⁵? D'après Leflon, au début de leur séjour à Palerme, ils ne fréquentaient d'abord que trois familles: les Chastellux, les Talleyrand et les Cannizzaro. Dans son Journal, Eugène, avant de parler des Cannizzaro, dit qu'il se lia d'amitié avec le fils aîné du comte de Chastellux, César, son aîné de quelques années, avec qui il fit un voyage de quelques jours pour visiter les ruines de Ségeste. Après le récit de ce voyage¹⁶, il ajoute:

La Providence, qui a toujours veillé sur moi depuis ma plus tendre enfance, m'ouvrit les portes d'une famille sicilienne, où je fus admis dès le début comme l'enfant de la maison. C'est la famille du duc de Cannizzaro. Sa femme, princesse de Larderia, était une sainte. Ils me prirent l'un et l'autre en grande affection, et il paraît qu'ils s'estimèrent heureux de donner à leurs deux fils, qui étaient à peu près de mon âge, quoique un peu plus jeunes, un compagnon qui put devenir leur ami et qui leur donnât l'exemple d'une bonne conduite, chose si rare, sorte de phénomène dans un pays comme le leur. À partir de cette époque jusqu'à mon retour en France, je fis partie de la famille: mon couvert était toujours mis à sa table; je la suivais à la campagne dans la belle saison, et tout était à mon service dans la maison, comme au service de ses propres enfants, qui se considéraient comme mes frères. Je l'étais devenu, en effet, par l'affection, et leur mère, qui disait qu'un troisième fils lui était arrivé, m'avait inspiré un tel attachement par ses bontés, que ses enfants ne l'aimaient certainement pas plus que moi...

Galembert vivait avec les Cannizzaro à Palerme et à leur maison d'été aux Colli. Eugène fréquenta leur maison à Palerme et passa quelques mois avec eux aux Colli. Celui-ci connut donc très bien Galembert, mais dans ses lettres à son père, il le nomme seulement pour dire que c'est lui qui porte ses lettres au président. Le 18 octobre 1799, il dit cependant que Galembert lui apprend, ainsi qu'à Michel et François, à se servir d'un fusil et à monter à cheval¹⁷. Le 21 novembre, il demande à son père de lui envoyer du papier. «Galembert m'en fournit, ajoute-t-il, mais comme je veux faire des cahiers, il ne me conviendrait pas de lui en tant demander.» Dans ses réponses, le

¹⁵ Sur les Cannizzaro, voir l'article du p. J. PIELORZ, *Cannizzaro, famille*, dans *Dictionnaire historique des Missionnaires Oblats de M.I.*, vol. I, p. 159-162.

¹⁶ EO 16, pp. 82-86.

¹⁷ Les originaux des lettres de cette période entre Eugène et son père se trouvent à la bibliothèque Méjanes d'Aix, B 69.

président salut toujours la famille Cannizzaro «dans laquelle, écrit-il le 22 octobre, je comprends M. de Galembert.»

La correspondance entre le père et le fils n'a pas été retrouvée pour les années 1800 et 1801, mais on l'a pour 1799 et à partir de 1802. On sait que Galembert donnait à ses deux élèves des cours d'histoire, de géographie, de littérature et de science; «la duchesse et sa fille Concetta prirent aussi goûts et assistèrent souvent à ses cours¹⁸.» Eugène n'est pas nommé parmi ses élèves. Dans sa correspondance, Eugène dit qu'il étudiait la littérature française avec la duchesse¹⁹. Celle-ci mourut le 1^{er} mai 1802. Eugène en fut bouleversé. À sa mort, écrira-t-il plus tard dans son *Journal*:

Tout le monde put juger que ma douleur fut incomparablement plus sensible et plus profonde que celle de ses fils. La princesse, que j'appelais à si juste titre ma mère, nous fut enlevée subitement. Le coup fut cruel et la blessure profonde; je m'en ressentis longtemps; j'en fus même malade²⁰.

À cette occasion le président écrivit plusieurs lettres à son fils pour le consoler; à chaque fois il salut la famille et ajoute «dis aussi mille amitiés au cher Galembert»; «on m'a remis ta lettre et celle du cher Galembert»; donne-moi des nouvelles de la famille «ainsi que du bon Galembert²¹.»

La douleur d'Eugène fut d'autant plus forte qu'il se préparait à quitter les siens, et tous ceux qu'il avait connus depuis trois ans, pour retourner à Aix où sa mère l'appelait impérativement. Elle fit valoir tant de bonnes raisons que le président s'était décidé à le laisser partir. Ce fut le 11 octobre 1802, écrit Eugène dans son *Journal*:

qu'il s'embarqua sur le bâtiment qui devait le ramener en France. Inutile de rapporter ce qu'eut de déchirant cette séparation; le père, les oncles d'Eugène, ses deux fidèles amis, les fils du duc de Cannizzaro, leur instituteur, M. de Galembert, et la bonne Nanon, qu'il ne devait plus revoir, mêlèrent leurs larmes aux siennes qui coulaient avec amertume²².

¹⁸ *Vie de mon père* p. 257.

¹⁹ Eugène à son père, 7 novembre 1799. Voir J. LEFLON, *op. cit.*, I, pp. 226-227.

²⁰ EO 16, p. 87.

²¹ Le Président à son fils, 2 et 4 mai 1802.

²² EO 16, p. 101.

4. Après 1802

À la fin de 1802, surtout en 1803 et 1804, et jusqu'en 1806, la correspondance entre le père et le fils est abondante et a été conservée. Les Cannizzaro et Galembert sont souvent nommés. Déjà sur le bateau, Eugène écrit les 12-13 octobre: «Quoique j'écris deux mots à mes jeunes amis et que je leur explique mes sentiments ainsi qu'à Galembert, faites-leur part d'une partie de ma lettre et dites-leur bien de vive voix que je les aimeraï toujours autant qu'on peut aimer». Le 24 octobre, de Marseille, il écrit encore: «Je n'ai pas le temps d'écrire aux chers enfants ni à Galembert. Dites-leur que je les aime toujours beaucoup et que je pense sans cesse à eux.»

Peu après le départ de son fils, le président annonce que «Galembert n'est pas content [de ses élèves] sous plusieurs rapports» «Ils se sont fort gâtés et dissipés. Galembert [...] a résolu de les quitter et de s'en retourner après le mariage de Michel en octobre²³.» Eugène ne tarde pas à se plaindre de leur négligence; ils n'écrivent pas. «Je comptais un peu plus sur leur amitié», confie-t-il à son père le 9 janvier 1803. Le 8 avril 1803, le président parle de la mauvaise conduite, surtout de Michel, et ajoute: «Galembert est désespéré, mais il ne peut rien [...] Il patiente jusqu'au mariage... après quoi, il prendra congé d'eux.» Le président ajoute le 15 avril: «La princesse Granmonte, en me faisant l'autre jour de grandes plaintes sur [Michel], son futur gendre, m'a dit que tu avais bien manqué à ces deux enfants, et que tu n'aurais pas souffert leur dissipation.» Eugène répond les 5-7 mai: «Ce que vous me dites de François, m'afflige beaucoup. Je suis persuadé que si j'étais resté à Palerme, il ne ferait pas parler de lui et que sa santé ne dépérirait pas. Ne manquez pas, je vous prie, de me tenir au courant de toutes les fredaines de mes petits amis²⁴.»

Eugène a conservé trois lettres de Galembert, écrites en 1802, 1803 et 1804. Celle du 27 avril 1803 est adressée «au citoyen Charles Eugène Mazenod à Aix». Il fait le récit d'un voyage des Cannizzaro autour de la Sicile et ajoute: «La dissipation [des deux frères] emporte

²³ Lettres du 17 décembre 1802, 1^{er} et 18 mars 1803.

²⁴ Plus que l'absence d'Eugène, c'est sans doute la mort de la mère qui a contribué à changer la conduite des fils.

tout et surtout en voyage. Ce sont deux branches gourmandes qui ne peuvent de longtemps se convertir en fruits²⁵.»

Après le mariage de Michel au début d'octobre 1803, Galembert décida de rester chez les Cannizzaro jusqu'au mariage de Concetta en avril 1804. Il hésitait s'il devait rentrer en France après avoir appris alors que tous ses biens avaient été vendus au profit de la nation²⁶. Il alla à Naples au cours de l'été 1804. On lui avait proposé de devenir précepteur des fils de la famille Monteleone, mais à la fin on ne voulut pas d'un français²⁷. Il retourna à Palerme d'où il partit définitivement en décembre. Il s'arrêta à Naples et arriva à Marseille en juillet 1805. Eugène se trouvait alors à Paris, du 14 juin au 23 septembre, avec sa tante et son cousin Émile Dedons. Galembert alla voir Madame de Mazenod à Aix, mais il ne revit plus Eugène²⁸. Le 23 mars 1804, celui-ci avait écrit à son père: «Quand Galembert viendra, je me rendrai à Marseille et je serai enchanté d'embrasser ce brave et digne homme.» Le 12 mai 1804, Galembert annonça à Eugène qu'il se proposait de passer par Marseille. «Je vous assure, mon cher Mazenod, ajoutait-il, que j'éprouverai une vraie privation si mon destin ne me porte pas à Marseille.»

Galembert alla d'abord à Lavaur, son pays d'origine, où il ne possédait plus rien. Sa tante de Meaussé l'accueillit à Vendôme (Loir-et-Cher) et le nomma administrateur de ses biens. Il se maria le 26 mai 1812, à l'âge de 46 ans, avec Paschalita de Vanssay, âgée de 24 ans. Ils eurent trois enfants. Galembert resta en relations avec François Cannizzaro, comte de San Antonio, marié à la fille de Lord Johnston et fixé en Angleterre. Il alla le voir en 1817 et, en passant par Paris, visita la ville, où le père de Mazenod était lui aussi de juillet à novembre. Ils ne semblent pas s'être rencontrés. Le nom de Galembert n'apparaît plus dans les lettres d'Eugène ou de son père qui écrit pour la dernière fois, le 23 janvier 1806: «Galembert, étant à Vendôme, se trouve près de nos amis que sans doute il ira visiter.»

Galembert mourut le 7 avril 1825²⁹.

²⁵ Orig. AGR FB II-3 (Fonds Boisgelin).

²⁶ *Vie de mon père*, p. 258.

²⁷ Lettres du président, 23 février et 25 octobre 1804.

²⁸ Eugène à son père, 11 octobre 1805.

²⁹ *Vie de mon père*, p. 269, 271, 278-279.

Les souffrances du cœur de saint Eugène de Mazenod

YVON BEAUDOIN, O.M.I.

Summary – This article brings together a number of extracts from Saint Eugene's writings which help the reader grasp how intense was his love for those who surrounded him: the house staff, the Marseille clergy, the Oblates, his family and friends. "My life is to follow my heart". Because of that, he suffered much at being separated from them, when they were sick or died, or when they did not reciprocate by showing as much love for him or were unfaithful to their commitments.

Pour bien comprendre le cœur de saint Eugène de Mazenod et la profondeur de ses souffrances, il faut l'entendre s'exprimer lui-même dans un langage de méridional qui sait amplifier ses sentiments. C'est ce qu'on trouvera dans cet article : surtout des extraits de son *Journal* et de ses lettres.

Charles de Forbin-Janson (1785-1844), ami d'Eugène depuis sa jeunesse, est venu mourir à Marseille le 11 juillet 1844. Il a alors laissé sa croix pectorale à Monseigneur de Mazenod. Celui-ci écrit dans son *Journal*:

Je l'ai acceptée comme un souvenir et comme une relique, car les croix ne me manquent pas, celles d'évêque comme les autres. J'en avais déjà cinq des premières. Il ne me serait pas si facile de compter les autres, elles sont aussi nombreuses que lourdes, mais Dieu tout bon sait bien alléger le fardeau. Il n'y a que celles du cœur dont les blessures restent toujours saignantes. Bien cruels sont ceux qui me les font porter¹.

Il avoue ici que chez lui les blessures du cœur restent toujours saignantes. Le 9 novembre 1853, en se confiant au père Vincens, il

¹ Écrits oblats (*EO*) XXI, 187.

écrit: «Je ne vis que par le cœur².» Cette affirmation est sans doute exagérée; on doit cependant reconnaître que le cœur chez lui l'emportait quelquefois sur son intelligence perspicace et sur sa forte volonté.

Dans son «Portrait» fait à M. Duclaux au séminaire Saint-Sulpice en octobre 1808, il dit:

Il est à peine croyable [...] combien mon cœur est sensible, il l'est à un point excessif. Il serait trop long de citer tous les traits de mon enfance que l'on m'a racontés et qui sont vraiment surprenants. Il m'était ordinaire de donner mon déjeuner même quand j'avais bien faim pour assouvir celle des pauvres, je portais du bois à ceux qui prétendaient avoir froid et n'avoir pas de moyens pour s'en procurer, je fus un jour jusqu'à me dépouiller de mes habits pour en revêtir un pauvre, et mille autres choses pareilles. [...] Mon cœur n'a pas changé avec l'âge³.

Le 10 janvier 1852, saint Eugène affirme même :

Je ne sais pas comment mon cœur suffit à l'affection qu'il nourrit pour vous tous [les Oblats]. C'est un prodige qui tient d'un attribut de Dieu. J'aime au-delà de toute expression mes nouveaux enfants sans que l'amour que j'ai pour les anciens s'affaiblisse le moins du monde. Et non! Il n'y a pas sur la terre une créature à qui Dieu ait accordé la faveur d'aimer si tendrement, si fort, si constamment un si grand nombre de personnes... Chacun de vous ne peut pas être aimé davantage que je ne l'aime. J'aime chacun pleinement comme s'il était le seul aimé, et ce sentiment si exquis je l'éprouve pour chacun. C'est merveilleux. Je m'estime si heureux de jouir de ce privilège que je me suis demandé quelquefois si le bon Dieu ne me payait pas en ce monde le peu que j'ai fait pour sa gloire⁴.

Son cœur affectueux lui a procuré beaucoup de joie, mais également beaucoup de peines et de «blessures saignantes».

² EO XI, 175.

³ EO XIV, 77.

⁴ Lettre au père Dassy, dans EO XI, 69-70.

I. Qui a-t-il aimé et à quel prix?

Eugène de Mazenod a aimé tous ceux avec qui il a vécu et tous ont fait souffrir son cœur. Il a aimé les domestiques de sa famille et de l'évêché, il a aimé les jeunes de la Congrégation de la Jeunesse d'Aix, les prêtres de Marseille, il a surtout aimé les Oblats et encore davantage sa famille. Je donnerai quelques exemples au sujet des domestiques et des prêtres de Marseille, je parlerai surtout des Oblats et de la famille d'Eugène.

1. Il a aimé les domestiques

Il écrit lui-même, à la troisième personne, dans son *Journal d'émigration*:

Sa sensibilité sur les maux d'autrui, jointe à une affection tendre pour tous ceux dont il était aimé a été un des caractères distinctifs de son âme dans tout le cours de sa vie. À l'âge de dix ans, se trouvant au collège de Turin, il apprit la mort de la fille de la femme de chambre de sa mère. La pensée de la douleur que devait éprouver la mère de cette jeune personne et le chagrin de la perte d'une personne qui lui était dévouée, lui causèrent une si forte impression qu'on fut obligé de le faire étendre sur son lit, où il pleura à chaudes larmes, en poussant des sanglots, et cependant ces personnes n'étaient pas présentes à sa vue⁵.

En 1837, lors d'une épidémie de choléra, il déplore le décès de Lamberte, femme dévouée aux intérêts de la maison oblate du Calvaire à Marseille, et de Dauphin, valet de chambre de M^{gr} Fortuné. Il écrit à ce propos, le 2 décembre:

Nous faisons une grande perte. Je ne crains pas d'exprimer ce que je sens! Pourquoi ne saurait-on pas que nous ne sommes pas des ingratis? Notre divin Sauveur ne pleura-t-il pas sur Lazare, son cœur ne doit-il pas être le prototype des nôtres? Oh! Oui, j'aime d'une véritable, d'une sincère, d'une tendre affection tous ceux qui m'aiment. Je regrette, je pleure la perte de tous ceux qui me sont dévoués, ou qui le sont aux nôtres et à notre sainte œuvre ! J'ai en horreur les égoïstes, les coeurs insensibles⁶.

⁵ EO XVI, 20.

⁶ EO XVIII, 253 et 256-257.

2. Il a aimé le clergé de Marseille

M^{gr} de Mazenod note souvent dans son *Journal* qu'il va visiter les prêtres malades⁷. Lors du synode du diocèse de Marseille, le 1^{er} octobre 1856, il a exprimé toute son affection pour son clergé. C'est ce qu'il affirme encore dans son testament du 1^{er} août 1854: «Dieu m'est témoin que je vous ai toujours aimés d'un amour paternel. Ceux d'entre vous qui me connaissent le mieux savent jusqu'à quel point ce sentiment domine dans mon âme⁸.» Mais le clergé d'Aix, au début de son ministère, et celui de Marseille, alors surtout qu'il était vicaire général, l'ont fait beaucoup souffrir. Il parle des «jalousies» des curés d'Aix dont il était dédommagé par l'enthousiasme des foules pendant les missions populaires, et surtout des «amertumes» comme vicaire général. À Marseille, avoue-t-il, «n'ai-je pas été méconnu, méprisé, bafoué, calomnié, haï par ceux qui me connaissaient bien ou qui du moins auraient pu me connaître⁹».

3. Il a aimé les Oblats

Des dizaines de fois dans ses lettres aux Oblats, saint Eugène parle de son affection pour chacun de ses fils; il le dit quelquefois avec des paroles très tendres et expressives. Je cite quelques exemples:

- au père Suzanne, le 2 février 1820: «Mon cœur est si sensible, si aimant, que j'ai besoin d'être sur mes gardes¹⁰.»
- au père Sumien, de Paris, le 18 mars 1823: Vos «tendres sentiments ont produit sur mon cœur l'effet que vous deviez bien attendre¹¹.»
- au père Guibert qui hésitait dans sa vocation, de Paris, le 26 juin 1823: «Le père vous aime en proportion de ce que vous coûtez à son cœur¹².»

⁷ Par exemple : M. Flayol (*EO* XX, 119), Bonnafoux (*EO* XX, 264), Coulobert, Payan, Maurel, etc.

⁸ Discours au synode diocésain, le 1^{er} octobre 1856, *EO* XV, 292-293; testament, *EO*, XV, 289.

⁹ *Journal*, 31 mars 1839, *EO* XX, 13, 90.

¹⁰ *EO* VI, 67.

¹¹ *EO* VI, 111.

¹² *EO*, VI, 127.

- au père Casimir Aubert, le 16 mai 1836: «Tu sais que tu ne fais qu'un avec moi par le cœur et par l'esprit¹³.»
- au père Faraud, à la Rivière-Rouge, le 1er mai 1852: «Vous avez beau être loin, à l'extrémité du globe, vous êtes toujours présent à mon cœur qui se nourrit de l'amour que je vous porte¹⁴.»
- au père Dassy, le 23 janvier 1854: Le supérieur général «est toujours le vrai et seul père de toute la famille et son cœur n'en aime que plus ses enfants à mesure que leur nombre augmente¹⁵.»
- à M^{gr} Taché, le 29 novembre 1854: « Je reçois, mon bon, mon cher Seigneur, fils, frère et ami, votre lettre. Comment vous exprimer l'émotion que me font éprouver vos admirables lettres. [...] Je ne sais quel est le sentiment qui domine en ce moment en mon cœur¹⁶.»
- au père Faraud, le 6 mars 1857: «Avec quel bonheur je vous presserais contre mon cœur. Vous le sentiriez palpiter tout vieux que je suis¹⁷.»
- au père Gaudet à Brownsville, le 20 avril 1858: regret de ne pas recevoir de lettres: «Mais pour ces sortes de fautes, c'est le cœur seulement qui souffre¹⁸.»

C'est avec le père Mouchette, directeur spirituel des scolastiques à Montolivet, que le Fondateur s'exprime avec le plus de force, dans une lettre du 24 avril 1855:

Je vous écris pour dissiper promptement tout souci de votre part. En somme, mon cher fils, comptez un peu plus sur la tendre affection de votre père pour ne pas croire qu'il soit possible qu'elle puisse jamais être altérée. Ce qui m'afflige c'est que vous ne connaissiez pas jusqu'à quel point mon cœur vous aime. [...] J'aime mes fils incomparablement plus qu'aucune créature

¹³ EO VIII, 206.

¹⁴ EO II, 41.

¹⁵ EO XI, 180.

¹⁶ EO II, 87-88.

¹⁷ EO II, 147.

¹⁸ EO II, 190.

humaine ne pourrait les aimer. C'est un don que je tiens de Dieu, et dont je ne cesse de le remercier parce qu'il découle d'un de ses plus beaux attributs et que je suis fondé à croire qu'il ne l'a peut-être accordé à personne dans les mêmes proportions qu'à moi. C'est sans doute à raison de la position qu'il a daigné me placer dans son Église. Je suis certain que d'autres pères de nombreuses familles plus saintes que moi incontestablement, n'ont pourtant pas reçu ce don au même degré¹⁹.

II. Souffrances causées par le comportement de quelques Oblats

Précisément parce qu'il aimait beaucoup ses fils Oblats, ceux-ci de diverses façons ont fait souffrir son cœur, en particulier par des désobéissances, des contestations, le manque d'esprit religieux et surtout par les sorties de la congrégation, par les maladies et les décès. Je cite quelques extraits de la correspondance:

- au père Casimir Aubert, le 13 juin 1836. Certains, écrit-il, le font souffrir: «C'est qu'ils n'ont pas ton cœur²⁰.»
- au père Guigues, 14 et 16 mai 1844: Telmon n'écrit pas et manifeste ainsi «peu d'attention pour moi dont il connaît assez la sensibilité pour mesurer la profondeur de la plaie qu'il fait à mon cœur²¹».
- au père Telmon, 18 décembre 1848: merci d'une lettre, «mais il n'est pas une de vos lettres qui ne renferment quelques traits poignants, directement à mon adresse, qui blessent mon cœur dans la partie la plus sensible, celle qui touche à la tendre affection que j'ai pour vous²²».
- au père Telmon, août 1849: «Je vois par vos lettres qu'on a perdu au Canada la trace des premières notions de l'état religieux. Ce n'est pas seulement à en gémir, mais à s'en dépitier. [...] Vous êtes bien coupables, vous les premiers missionnaires de cette colonie, d'y avoir implanté cet esprit

¹⁹ EO XI, 265-266.

²⁰ EO VIII, 214.

²¹ EO I, 135.

²² EO I, 216.

d'insubordination, cette habitude de murmure, ce défaut de charité qui se sont perpétués et dont j'ai eu constamment à savourer les fruits amers. Il serait temps que cela finît, car le désordre est à son comble...^{23»}

- à M^{gr} Guigues, 28 février 1850: «Avec la sensibilité de mon cœur je devrais succomber à mes chagrins. Il s'est rencontré un misérable qui en se perdant a compromis la congrégation en Algérie... Le missionnaire que j'avais envoyé pour remplacer ce misérable est tombé de voiture et mourant...^{24»}

- au père Rouge à Montréal, qui demande la dispense des vœux, le 8 juillet 1858 : «Il y a trop d'amour pour vous dans mon cœur, quoique vous me fassiez l'outrage d'en douter, pour que je veuille vous assassiner [vous accorder la dispense des vœux]^{25»}

III. Décès d'Oblats

M^{gr} de Mazenod a toujours pleuré le décès de ses fils, surtout des supérieurs, des proches collaborateurs et d'hommes plus importants. Soixante-neuf sont morts avant lui (il en restait 414 à sa mort)²⁶. Je signale simplement quelques expressions plus fortes, à la mort de quelques pères.

- au père Sumien, le 2 mai 1823, à la mort du père Jacques-Antoine Jourdan (20 avril 1823): «Malheur qui nous a tous consternés. J'en suis abasourdi...^{27»}

- *Journal*, fin janvier 1829, pendant la maladie du père Marius Suzanne, décédé le 31 janvier: conversation avec le malade: «Ce furent autant de propos qui portèrent le glaive si avant que je m'étonne de n'en pas mourir. Jamais je n'avais eu une

²³ EO I, 233; voir aussi : à M^{gr} Guigues, 1^{er} septembre 1849, EO I, 236.

²⁴ EO I, 245.

²⁵ EO II, 194.

²⁶ J. PIELORZ, *Les chapitres généraux au temps du Fondateur*. Ottawa, *Études oblates*, vol. II, 1968, p. 141.

²⁷ EO VI, 119.

idée des angoisses de la sainte Vierge auprès de la croix comme à présent. Je meurs cent fois le jour; ma douleur est excessive, je ne puis l'exprimer...²⁸»

- au père Mille, le 15 septembre 1836: «Ce qui est plus désolant encore, ce qui me déchire l'âme et mine ma propre existence, c'est l'état désespéré où se trouve notre excellent, notre à jamais regrettable Pons. Il est depuis quatre jours entre la vie et la mort, et à moins d'un miracle il ne peut pas en échapper...²⁹»

- au père Guibert, le 11 janvier 1837 : (mort accidentelle du père Joseph Laurent Richaud, le 7 janvier) : « Je le pleurerai toute ma vie comme ceux qui l'ont précédé dans l'éternité, de la perte desquels je suis inconsolable. [...] J'avoue ma faiblesse et mon infirmité : un coup pareil m'atterre; mon âme est abîmée de douleur³⁰. »

- *Journal*, 17 novembre 1838: «Coup de foudre qui m'a atterré. Le père Albini est si dangereusement malade qu'on a dû lui administrer [...] le saint viatique et l'extrême onction. Prosterné la face contre terre, je demande à Dieu qu'il m'enlève de ce monde plutôt que cet apôtre à l'existence duquel se rattache le salut de tant de milliers d'âmes. [...] Personne ne peut remplacer le p. Albini en Corse où il a déjà surpassé tout ce qu'ont pu faire, dans tous les siècles qui ont précédés, tous les hommes puissants en œuvre, les saints même qui ont travaillé à la sanctification de ces insulaires...³¹ »

- *Journal*, 5 février 1846: «En rentrant chez moi, coup de foudre! Une lettre du père Lagier m'apprend crûment la mort de notre bon et vénérable père Moreau [supérieur du grand séminaire d'Ajaccio]. Il faut se prosterner la face contre terre et méditer profondément cette parole de l'oraison dominicale: *Pater noster, fiat voluntas tua.* Cette perte est irréparable. La

²⁸ EO XV, 208-209.

²⁹ EO VIII, 221.

³⁰ EO IX, 6.

³¹ EO XIX, 241.

douleur que j'éprouve est à son comble c'était une des colonnes de la congrégation...^{32»}

- au père Gondrand, le 24 novembre 1853, après le décès, le 1^{er} octobre, du père Baudrand, supérieur au Texas: «Je suis depuis quelque temps si affligé, si affecté, mon cœur est tellement sous le pressoir, qu'il faut que je me fasse violence pour aborder certaines questions qui ne font qu'aggraver mon mal^{33».}

- au père Conrard, le 19 mars 1855, en apprenant la mort du père Eugène Dorey (15 mars 1855) : « Quelle nouvelle, mon cher fils, viens-je d'apprendre! J'en suis accablé [...] Quel coup après tant d'autres! Il faut que je boive le calice jusqu'à la lie. Que Dieu bon me donne la force de le supporter. Si j'avais plus de vertu, je me réjouirais de voir notre petite famille fournir au ciel un si grand nombre d'élus, car tous les nôtres meurent dans la paix du Seigneur au milieu de l'exercice du plus saint ministère, la plupart victimes de leur charité, vrais martyrs de cette première des vertus. Mais comme le Seigneur m'a donné éminemment un cœur de père, si j'en ressens toutes les consolations, j'en éprouve toutes les faiblesses. Je vous aime très certainement d'un amour surnaturel, mais je vous aime aussi à la manière et j'ose dire plus tendrement que n'aiment les pères terrestres...^{34»}

- *Journal*, 3 janvier 1859: décès du père Dominique Luigi (28 décembre 1858): «Mon Dieu, quel coup terrible! Il faut donc que les plus douces jouissances soient tout à coup neutralisées et que la joie se transforme en la plus amère douleur! Aujourd'hui même nous apprenons la mort imprévue de notre angélique et bienheureux p. Luigi, ce modèle de toutes les vertus religieuses, cet ange de paix dont la seule présence calmait toutes les passions de ces Corses indomptables qu'il évangélisait avec une constante bénédiction. Je suis atterré du coup; j'en éprouve un serrement de cœur inexprimable; mon

³² EO XXI, 247.

³³ EO XI, 175.

³⁴ EO XI, 258-259.

âme est dans la tristesse au point d'être obligé d'avoir recours à la prière pour supporter cette épreuve avec résignation. Quel pays que la Corse pour notre petite famille! C'est une terre qui nous dévore les uns après les autres: Albini, Moreau, Richaud, Gibelli, Pasqualini, etc., et maintenant Luigi! Quelle perte! Quelle douleur³⁵!

- *Journal*, 17 janvier 1860: «Le saint, l'incomparable père Casimir Aubert [secrétaire général et provincial du Midi] est mort subitement. Je me voile la face, je me prosterne, j'adore. *Nescio loqui!* Coulez, coulez mes larmes, c'est tout ce que je puis. C'est au sortir de mon adoration à Saint-Michel, pendant le dîner du président Luce, qu'une voix peu discrète vint me dire à l'oreille qu'on administrait l'extrême-onction au p. Aubert. Quel coup de foudre! Je me lève consterné, laissant tous les convives dans la stupéfaction. J'accours au Calvaire, mais sans espoir de retrouver ce cher fils en vie. Ce devait être, me disais-je, un coup foudroyant, qui réduit à recevoir l'extrême-onction un homme plein de vie quelques heures auparavant. Hélas, mon pressentiment n'était que trop réel! En arrivant au Calvaire, on me fait entrer dans la salle de communauté : notre bien-aimé fils n'était plus! Je monte, je me prosterne devant ce corps saint, qui semblait dormir dans la paix de sa belle âme. J'aurais été tenté de dire : ne faites pas de bruit pour ne pas le réveiller! [...] Mais, le croirait-on, je me levai d'une sorte d'extase produite par la vue de cet objet attrant qui faisait naître dans mon âme tant de sentiments divers, que je ne pouvais distinguer, sans avoir fait une seule prière. Je sentais apparemment que j'étais en la présence d'une précieuse relique, d'un corps saint. Je me retirai sans verser une larme; je rentrai tristement dans la salle de communauté où tous nos pères du Calvaire, ainsi que ceux du grand séminaire, étaient réunis. Là je me sentis affaissé sous le poids de ma douleur. J'étais comme étouffé. Je voulus me rendre à l'évêché; mais, à peine levé, je sentis mes jambes faiblir sous moi et ma tête tourner au point d'être obligé de

³⁵ EO XXII, 161-162.

m'appuyer contre le mur pour ne pas tomber. Je rentrai dans la salle avec le secours d'un bras charitable et, m'étant assis de nouveau, ce poids qui m'oppressait se fondit en larmes et en sanglots. Ce fut un soulagement pour mon cœur; je pus bientôt reprendre la route de l'évêché. Depuis, mes larmes ont coulé doucement, et elles coulent encore bien souvent, sans amertume, quand il me faut parler de la personne ou des œuvres de ce fils chéri, de cet homme précieux, enlevé si inopinément et sitôt à mon amour et à l'affection de tous ses frères³⁶.»

IV. Sorties de la congrégation

Cent trente pères et frères sur 613 qui ont fait leur profession perpétuelle avant 1861 sont sortis ou ont été expulsés, soit 23%. Si le grand nombre de décès s'explique uniquement par une série de circonstances fortuites et, en dernière analyse, par la volonté insoudable de Dieu, on peut trouver au contraire dans les projets et les exigences du Fondateur le motif du départ de nombreux Oblats. Sur la perfection de la vie religieuse qu'il demandait à ses fils comme condition indispensable pour demeurer dans la congrégation, il s'exprima souvent, en particulier dans les lettres de 1854-1855.

Il faut avouer, écrit-il par exemple au père Vincens, le 31 août 1854, que nous avons des hommes qui n'ont pas les premières notions des vertus, je dis plus, des devoirs de la vie religieuse. Où a-t-on vu qu'il faille sans cesse pactiser avec les sujets pour ne pas contrarier leurs caprices ou leurs répugnances? Il serait temps que ce malheureux système cessât. Quelle que soit l'utilité des sujets, sous certains rapports, je trouve qu'il y a un vrai danger pour l'avenir de la congrégation de les garder à ces conditions... C'est à prendre ou à laisser³⁷.

Le 8 novembre 1855, il annonçait au père Bellon que le père Piot a été dispensé de ses vœux et le père Sigaud le sera bientôt; il termine par ces mots: «Nous ne nous arrêterons pas là pour purger entièrement

³⁶ EO XXII, 192-193.

³⁷ EO XI, 238-239.

la congrégation des humeurs peccantes qui la déchirent.³⁸» Le même jour, il écrit au père Baret à Bordeaux:

Dites-vous tous de réparer les blessures que tant d'indignes sujets font à notre Mère, par un redoublement de zèle et de régularité. Petit à petit tout ce qui n'est pas digne de vous se met dans le cas d'être expulsé comme une humeur impure dont il faut purger le corps. Ils ne nous laissent qu'un regret, c'est d'avoir trop long-temps patienté, dans l'espoir d'un amendement que l'expérience nous prouve être presque impossible d'obtenir³⁹.» Il avait également écrit dans son *Journal*, le 19 juillet 1846: «Je ne veux point de mèches fumantes dans la société, qu'on brûle, qu'on réchauffe, qu'on éclaire ou qu'on parte⁴⁰.»

Voici quelques extraits de lettres à ce sujet:

- au père Mye, le 31 octobre 1823, après le départ de plusieurs Oblats, suite à la nomination des pères de Mazenod et Templier comme vicaires généraux de Marseille: «Tant que les coups ont été portés par le dehors, je n'y faisais seulement pas attention; mais aujourd'hui que Satan a obtenu de nous cribler, et que, secouant son van avec violence, il a fait passer avec la paille une portion du grain qui devait, ce semble, rester dans les greniers du Père de famille, j'en suis affecté au point de pouvoir dire comme Notre Seigneur: *Tristis est anima mea usque ad mortem.* » Je ne me fais pas à l'idée que l'on puisse se jouer de ce qu'il y a de plus saint, sous des prétextes frivoles et peut-être pour des raisons moins qu'édiifiantes. Et tandis que je vois des Turcs mourir plutôt que de manquer à leur parole, quand en la donnant ils ont invoqué le nom de Dieu, des prêtres fausseront des promesses d'un tout autre genre, faites sciemment et volontairement à Jésus-Christ, le prenant à témoin et sous ses propres yeux ! C'est affreux...⁴¹»

- au père Albini, au début juillet 1829, après l'expulsion des pères J.S. Reynier et N. Riccard: «Mon cher père Albini, quoique je garde encore la chambre, il est de fait que je vais

³⁸ EO XI, 292.

³⁹ EO XI, 291.

⁴⁰ EO XXI, 259.

⁴¹ EO VI, 133-134.

beaucoup mieux. En attendant quelque autre visite de la miséricorde de Dieu, je savoure à loisir d'autres genres d'amertumes, infiniment plus sensibles, parce que Dieu est grièvement offensé et qu'il en résulte pour notre chère famille une confusion qu'il est difficile de supporter sans chagrin...⁴²»

- au père Courtès, le 25 septembre 1832, disant que dans l'institut il y a beaucoup d'ingrats et d'infidèles à leur vocation: «Ici ceux qui sont dans ma position font comme je suis parfois obligé de faire, mais ils m'ont tous dit qu'ils laissaient à Dieu le jugement de ce grand crime de l'apostasie *a religione*: perpétuité, contrat synallagmatique accepté des deux côtés, serment solennel jusqu'à la mort, etc., il y a injustice, sacrilège, impiété...⁴³»

- aux pères de Billens, le 23 juin 1833: «J'avoue que la plume m'est tombée des mains, chaque fois que j'ai voulu vous écrire. Que dire à des hommes qui après tant d'années de religion n'ont pas les premières notions de leurs principales et essentielles obligations, dont quelques-uns vont jusqu'à menacer d'apostasier si on ne déplace pas l'obédience, c'est-à-dire, si au lieu de leur prescrire ce qu'ils ont à faire, on ne leur demande pas leurs ordres pour se conformer à leurs goûts... Vous voulez que je vous écrive, et j'ai les mains vides de bénédictions; je n'aurais que des anathèmes à lancer. Vous êtes tous coupables, sans en excepter un seul. Insensé est l'acte que vous eûtes la témérité de m'envoyer en votre nom collectif...⁴⁴»

- au père Mille, le 26 mai 1836 : « J'espère que vous n'aurez pas faibli dans votre entrevue avec le père Rossi. Il faut stigmatiser avec l'accent de l'indignation toute pensée d'apostasie. C'est un si grand crime qu'on ne peut que s'élever avec énergie contre le moindre soupçon d'une si exécutable prévarication...⁴⁵»

⁴² EO VII, 187.

⁴³ EO VIII, 65.

⁴⁴ EO VIII, 75-76.

⁴⁵ EO VIII, 211.

- au père Joseph Martin, à Billens en Suisse, le 9 janvier 1837: «Je protesterais devant tous les hommes et devant Dieu contre ces apostasies, jusqu'à mon dernier soupir et au-delà, car c'est au tribunal de Dieu que je cite tous ceux qui s'en sont rendus coupables...⁴⁶»
- au père Gignoux, le 14 septembre 1839: «Dieu m'est témoin que j'aurais volontiers donné de mon sang pour calmer votre exaspération. J'en appelle à vous pour ma décharge devant le tribunal de Dieu; j'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour détourner de vous ce malheur. Je prie Dieu qu'il détourne de vous le châtiment que je redoute pour ceux qui sont infidèles à leur vocation. Je lui offrirais ma vie si je croyais que le sacrifice pût vous préserver de cette perte⁴⁷.»
- *Journal*, 25 octobre 1840: « Je voudrais n'être plus dans le cas d'enregistrer de nouvelles apostasies. Celles de Gignoux et de Pélassier ont des caractères qui leur sont propres. C'est à faire horreur. En voici une autre inattendue, inexplicable. C'est Ancel, homme de 50 ans. [...] Il ne lui est pas possible de supporter que des hommes plus jeunes que lui aient le pas sur lui, comme si ce point de règle ne lui avait pas été connu. Que répondre à une pareille démence? J'ai eu pitié de cette pauvre tête, et je lui ai écrit une lettre toute paternelle pour l'exhorter à rentrer dans son devoir⁴⁸.»
- au père Carles, 22 juillet 1844. Après lui avoir accordé la dispense des vœux, M^{gr} de Mazenod ajoute: «Je finis cette lettre le cœur navré de douleur, je mesure d'avance les conséquences désastreuses pour votre pauvre âme de la démarche que vous venez de faire. Je savais que vous étiez très imparfait, mais je ne supposais pas que vous étiez infidèle au point que vous vous êtes montré. Le venin était caché dans la plaie. Avec plus de franchise, le mal n'eût peut-être pas été sans remède, mais quand on laisse pénétrer Satan dans l'esprit, il

⁴⁶ EO IX, 3.

⁴⁷ EO IX, 119.

⁴⁸ EO XX, 231-232.

vous a bientôt entraîné loin. C'est là votre déplorable histoire⁴⁹.»

- au père Charles Baret, le 8 novembre 1855. Les pères Aubry et Piot ont été dispensés de leurs vœux: «La plaie de leur âme est si profonde, si purulente, c'est à ne pas le croire, si on ne le touchait du doigt. On ferait un volume sur l'indignité de leur conduite. Il n'y a dans ces âmes dégradées ni honneur, ni délicatesse, ni sentiment; ce sont des consciences cautérisées qui avalent des chameaux comme des mouches. Aussi, ils compromettent tous plus ou moins notre congrégation, avant qu'on soit forcé de les expulser...⁵⁰»

IV. La famille de Mazenod

1. Amour de la famille

Eugène a aimé sa famille au-dessus de tout. Cet amour s'est manifesté quelquefois d'une façon qu'on pourrait dire maladive. Dans son portrait tracé pour M. Duclaux, en octobre 1808, il écrit:

Mon cœur n'a point changé avec l'âge. Il est idolâtre de sa famille. Je me ferais hacher pour certains individus de ma famille, et cela s'étend assez loin, car je donnerais ma vie sans hésiter pour mon père, ma mère, ma grand-mère, ma sœur et les deux frères de mon père. J'aime en général passionnément tous ceux dont je crois être aimé, mais il faut que l'on m'aime passionnément. La reconnaissance donne ainsi le dernier développement à l'électricité de mon cœur⁵¹.

Il reconnaît quelquefois que cet amour est excessif. Dans une lettre à sa mère, le 11 novembre 1810, il pense qu'il prolongera de moitié son séjour dans le purgatoire à cause de sa famille⁵².

⁴⁹ EO X, 74.

⁵⁰ EO XI, 291.

⁵¹ EO XIV, 77.

⁵² EO XIV, 193.

2. Souffrances causées par la séparation des membres de la famille

C'est à ce sujet de l'amour de sa famille qu'Eugène a le plus souffert tout au long de sa vie, non par méchanceté de quelques-uns, mais suite aux événements. Il a vécu longtemps séparé soit de sa mère et de sa sœur soit de son père et de ses oncles, il a surtout pleuré la mort des membres de sa famille, en particulier de trois de ses cinq neveux et nièces envers qui il avait « un cœur de père⁵³ ».

Au début de la Révolution, des émeutes éclatent à Aix les 12-14 décembre 1790, suivies de perquisitions et d'arrestations dans la noblesse. Le Président de Mazenod prend la fuite, en habit de chasseur, dans la nuit du 12 au 13 décembre. Le 14 au matin, des fenêtres de leur hôtel sur le Cours, les Mazenod voient deux corps pendus aux lanternes. On craint pour le Président; les heures paraissent interminables, mais on apprend après quelques jours qu'il est arrivé sain et sauf à Nice. Son exil durera 18 années et il ne reviendra jamais habiter Aix.

En février 1791, par crainte d'un massacre des fils d'émigrés, Eugène est envoyé à Nice avec son oncle Charles-Louis-Eugène, capitaine de vaisseau. Au mois de juin, Mme de Mazenod et sa fille Eugénie rejoignent le Président. Au début de l'année scolaire, Eugène entre comme pensionnaire au collège des Nobles à Turin, dirigé par les Barnabites. Il y demeure jusqu'en 1794; c'est-à-dire de 9 à 12 ans. Au début de 1792, la famille trouve un logement à Pianezza, près de Turin, avant de s'établir dans la ville. Donc il ne vit pas avec ses parents sauf pendant les vacances.

En avril 1794, par crainte des armées révolutionnaires qui se dirigent vers le Piémont, les Mazenod s'en vont à Venise. Ils y demeurent de 1794 à 1797. L'année 1795 est la plus pénible pour Eugène âgé de 14 ans. Mme de Mazenod et sa fille rentrent en France par la Suisse pour sauver une partie des biens de la famille. Le 9 mai, meurt à Aix Charles-Alexandre, grand-père paternel d'Eugène qui lui avait enseigné le provençal. Le 9 novembre meurt également à Aix Joseph-Thomas Joannis, grand-père maternel. Le 23 novembre, un troisième deuil s'ajoute aux deux premiers : le grand-oncle Charles-Auguste-André de Mazenod, vicaire général de Marseille, mourait à Venise. Eugène lui avait servi la messe tous les matins.

⁵³ Lettre à son neveu Eugène, le 10 décembre 1856. Aut.: Aix, Méjanes B 69.

On ne conserve pas d'écrits d'Eugène de cette période, mais ces événements l'ont certainement profondément marqué. On a cependant une lettre de Mme de Mazenod, datée de Lausanne le 1^{er} novembre, dans laquelle elle dit: «Ce n'est pas sans une grande douleur et le chagrin le plus vif que je m'éloigne de toi, mon tendre et cher enfant. [...] Sois assuré mon cher Zézé que je fais un grand sacrifice⁵⁴.» Il ne reverra sa mère qu'en 1802, c'est-à-dire après sept ans.

Le jeune homme vit alors avec son père, ses deux oncles Louis et Fortuné, d'abord à Venise jusqu'en 1797, à Naples en 1798 et à Palerme de 1799 à 1802. Il s'attache beaucoup à son père, excellent éducateur, et à ses oncles. Il passe les mois d'été avec les Cannizzaro aux Colli, hors de Palerme. Il aime beaucoup la duchesse Cannizzaro, qui meurt en mai 1802, quelques mois avant le départ d'Eugène. Il est très affecté et bouleversé. Il est alors gravement malade jusqu'à son départ. On conserve, de ces quelques mois, plusieurs lettres à son père. «C'est une plaie qui ne se fermera jamais, gémit-il le 2 mai. Je ne pleurerai jamais assez une aussi bonne mère⁵⁵.»

Le 11 octobre 1802, Eugène part pour la France; sa mère lui a trouvé une épouse et veut lui assurer un avenir. Sur le bateau, le 12 octobre, il écrit à son père:

Je ne m'efforcerais pas à vous prouver, mes très chers parents, quelle a été ma douleur pour une séparation si cruelle. Je serais un monstre, si je pouvais oublier tout ce que je dois à des parents si rares. Vous êtes certainement bien, assurés de mes sentiments. Vous connaissez mon cœur ; il ne changera jamais. Rompons là-dessus, il me coûte trop d'en parler. [...] Je cherche de me distraire, mais cela ne me réussit pas. Mon cher papa, mes bons oncles, quelle privation de ne plus être avec vous autres! Soyez sûrs que je me reproche comme un crime tous les petits dégoûts que je vous ai donnés; vous ne méritiez pas qu'on vous affligeât en aucune manière. [Deux taches de larmes sur ce début d'alinea] Mais vous savez que mon cœur ne vous a jamais manqué. Je vous ai tous présents. Hélas; je ne puis vous serrer entre mes bras. Que je suis malheureux! Mes larmes mouillent le papier et m'empêchent d'écrire.

⁵⁴ AGR FB I-7. Pour des détails sur ces événements, voir J. LEFLON, *Eugène de Mazenod*, vol. I, Plon, 1957, p. 46-126.

⁵⁵ Toutes les lettres d'Eugène à son père sont conservées dans la bibliothèque Méjanes d'Aix B 69.

Arrivé à Marseille, où sa mère n'est pas venue à sa rencontre, il lui écrit pour annoncer son arrivée et finit par dire: «Que je vous aime!», mais il pense tout de suite à son père: «Mon pauvre père, qu'il serait heureux, s'il pouvait participer à ma joie, car l'idée de le sentir dans la peine m'afflige infiniment. Cet excellent homme a fait un bien grand sacrifice en se séparant de moi⁵⁶.»

D'Aix, le 26 novembre, il donne ses impressions sur ses premiers jours en Provence, et ajoute:

Je viens de relire, mon tendre père, mes chers oncles, vos lettres du 15 octobre. Je n'ai eu qu'une consolation en les lisant, c'est de verser abondamment des larmes, car les témoignages de bontés et d'amitiés que vous me donnez ne sont capables qu'à me donner de plus grands regrets d'avoir quitté d'aussi bons parents. Vous le savez, si je me serais résolu de vous quitter sans les circonstances qui m'y ont forcé. Je ne perds pas de vue le projet de vous aller voir l'année prochaine; je l'ai déjà communiqué à ma mère, qui ne l'a pas trouvé étrange.

Il continue, le 9 janvier 1803:

Il m'est impossible de m'accoutumer à être séparé de vous et de mes chers oncles, et c'est une privation cruelle qui se renouvelle à chaque instant. [...] Vous savez combien je vous aime; je ne puis vous aimer davantage, c'est tout dire... »

Dans la maison des Joannis à Aix, Eugène trouve sa mère, sa sœur, sa grand-mère, sa tante Mme Dedons de Pierrefeu, séparée de son mari, et le fils de celle-ci Émile Dedons. C'est un autre monde. Au lieu d'avoir à ses côtés trois hommes calmes, réservés, à l'esprit large, il trouve quatre femmes qui l'aiment certes, mais d'une affection accaparante et tatillonne. Sa mère et sa tante sont d'une extrême vivacité. Au sujet de sa mère, il écrit le 16 février 1803:

La moindre chose l'inquiète et toute sorte d'inquiétude lui est nuisible. Elle court, va, vient, monte, descend, toujours comme si elle n'avait que quinze ans; elle voudrait tout faire. Et puis, lorsqu'elle est s'est bien agitée, elle souffre. Le lendemain, elle est bien, et voilà qu'elle recommence: à la bastide, à l'Enclos, à la cave, au grenier. En vérité, il est quelquefois impossible de n'en pas rire...

Quant à la tante Dedons il faut avec elle être prudent.

⁵⁶ Lettre à Mme de Mazenod, le 24 octobre, AGR FB I-7.

Elle est d'une violence extrême. [...] Son fils est la plus grosse bête que la terre ait portée. Il n'a pas une idée à lui; il répète toujours ce que dit sa mère, et il ne sera jamais qu'un pauvre sot. Il est hargneux, malin, égoïste, avare; il a la semence de beaucoup de vices. [...] Ma grand-mère ne peut pas faire une réflexion que sa fille cadette [Mme Dedons] n'entre en violence, et alors, si on ne voyait pas le mal que cela fait à ma pauvre grand-mère, il y aurait de quoi pouffer de rire. Ce sont des cris, des hurlements, des menaces de se précipiter, des reproches sur la partialité qu'elle a toujours eue pour son ainée, enfin toutes sortes d'extravagances. Dans la dernière scène, je fus obligé d'enfoncer une porte, de prendre ma tante en poids, de la jeter sur un canapé, de lui faire avaler de l'eau par force, de me saisir d'un grand éventail, et lui faire du vent, et puis, la chose la plus difficile, de m'empêcher de rire en regardant ma sœur dans un coin de la chambre faire toutes sortes de grimaces...⁵⁷

Dans toutes les lettres à son père, il reconnaît les bonnes qualités de sa mère et apprécie l'affection de sa nouvelle famille, surtout de sa grand-mère, mais il ne cesse de répéter, comme le 6 mars 1803 en recevant une lettre de Palerme:

Je m'attendris, et les larmes qui baignent mes yeux vont m'obliger de quitter la plume. Vous me manquez, je me le dis cent fois par jour, et rien n'a pu encore ni ne pourra jamais vous remplacer dans mon pauvre cœur qui souffre toujours infiniment à cause de cette triste et malheureuse séparation. Aussi, sitôt que je pourrai vous aller faire une petite visite, je n'en laisserai pas échapper l'occasion, ne fût-ce que pour un mois.

Jusqu'en 1805, Eugène espère retourner en Sicile. Il se propose d'y acheter une terre avec l'argent de la vente de Saint-Laurent, d'entrer dans la noblesse et de s'y fixer. En 1805, lors d'un voyage à Paris, on lui refuse un passeport et son projet s'écroule. Il insiste alors, jusqu'en 1808, pour que le Président retourne. Celui-ci refuse, sachant que sa femme n'y tient pas et qu'il n'aurait pas de quoi vivre, pendant qu'en Sicile il reçoit une petite pension de la Reine de Naples. Eugène apporte toutes sortes d'arguments en faveur du retour, mais en vain. Le 4 juillet, il déclare:

Ce n'est pas vivre, mes chers amis, que de voir nos jours s'écouler à trois cent lieues les uns des autres. Y pensons-nous, et pouvons-nous de sang froid former le cruel projet de ne nous revoir qu'au jour de la Résurrection. Nous détruisons autant qu'il est en nous l'ordre établi par l'auteur de la nature qui n'a pu

⁵⁷ Lettres du 16 février et du 31 août 1803.

vouloir, en nous formant du même sang, que nous nous obstinassions à vivre séparés. [...] Quant à moi je ne cesserai de vous tenir ce langage; tant que j'ai conservé l'espoir de vous aller joindre, j'ai pu parler faiblement, mais aujourd'hui que tous mes projets se sont évanouis je répéterai toujours la même chose, jusqu'à ce que vous vous soyez rendus à mes raisons; je me suis fait toutes les objections que vous pourriez me faire, les anciennes et d'autres encore, et je réponds victorieusement à toutes. Bref il n'y a plus qu'un parti à prendre, c'est celui de vous rendre aux désirs et dans le sein d'une famille qui vous tend les bras.

Quant à moi, confie-t-il, le 15 septembre 1806, il est plus probable que l'absence de mon père a fixé ma destinée d'une manière bien opposée à ce que mon cœur autrefois si jaloux de la gloire paraissait me promettre. J'en serai peut-être que plus heureux si je sais mettre à profit pour le ciel une inaction peu volontaire...

En effet, en 1806 il commence à travailler dans les prisons et il insiste tellement pour le retour de son père qu'il devient agressif. Le 19 novembre 1806 il parle de l'obstination de son père et d'une «odieuse séparation qui fait le tourment de ma vie»; il ajoute le 19 janvier 1807 : quand il est question de votre retour «votre intelligence et perspicacité ordinaires s'évaporent et il ne vous reste d'esprit que pour sophistiquer». Le 26 décembre 1807, Eugène se plaint des rares lettres de son père :

Serait-ce, écrit-il, que l'excès de mes sollicitudes un peu pressantes, et en peine pour donner une raison apparente à votre obstination, vous préfériez vous taire? Je ne puis le croire, car, après tout il me semble que vous vous puniriez en m'affligeant et que d'ailleurs, connaissant à fond toutes les chicanes du Palais, vous n'êtes pas embarrassé pour trouver des défaites, mais elles sont absurdes, même le plus bête des hommes ne s'y tromperait pas. N'importe, on gagne du temps. Une chicane demande une réponse. Voilà trois mois. Ensuite deux mois pour en éclore une autre qui met le même temps en route, ainsi que la réfutation, et puis encore une autre, et puis une autre, et puis la mort, qui mettra fin à tous ces débats...

C'est la dernière lettre d'Eugène à son père avant l'entrée au séminaire; elle étonna le Président. Il répondit qu'il ne comprenait plus son fils. De toute façon leur correspondance resta interrompue pendant cinq ans, suite surtout au blocus continental contre la France par la marine anglaise. C'est le 1^{er} mai 1813, après son retour à Aix, qu'Eugène annonça aux Mazenod de Sicile qu'il était prêtre. Il écrivit ensuite assez régulièrement jusqu'en 1817; il ne cessa au cours de ces

années de demander leur retour qui s'effectua en 1817, à la nomination de Fortuné au siège épiscopal de Marseille. Eugène, alors en voyage à Paris, écrit le 17 novembre: «Enfin, voilà le terme de cet interminable exil, et l'heureux moment d'une réunion après laquelle je soupirais depuis si longtemps. Peut-être, à l'heure où je vous écris, êtes-vous en France, et je trépigne que vous ne soyez pas encore dans mes bras⁵⁸.»

Eugène est entré au séminaire Saint-Sulpice au mois d'octobre 1808. Une autre souffrance du cœur allait se présenter. D'abord son absence au mariage d'Eugénie au mois de novembre puis, suite à cela, les rares lettres pendant quelques mois d'Eugénie et de Mme de Maze-nod qui s'opposait à sa vocation. Eugène se préoccupe et s'ennuie. Il écrit le jour de Noël:

Hélas! Vous connaissez assez mon cœur puisqu'il a été formé du vôtre, ainsi vous devez bien être persuadée que le sentiment de la nature y est aussi vif et s'y fait autant sentir que dans le vôtre. Nous devons donc travailler l'un et l'autre, non pas à détruire, à Dieu ne plaise, mais à le tenir en respect, si je puis me servir de ce terme; il ne s'est peut-être pas passé un jour depuis que je vous ai quittée où je n'ai eu à me reprocher de l'avoir trop écouté; il est évident qu'il devient une vraie tentation puisqu'il afflige et attriste excessivement l'âme qui devrait jouir d'une paix inaltérable. Du reste, c'est un mal qu'il faut que je prenne en patience, car il n'y a pas d'apparence qu'il ne finisse jamais. D'ailleurs, il m'est si cher que je crains bien que le médecin ne soit d'accord avec le malade. Offrons donc au bon Dieu tous ces déchirements et considérant que Jésus-Christ a quitté le sein de son père pour se revêtir de notre dépouille, qu'il s'est banni en quelque sorte du ciel pour habiter parmi nous, supportons encore quelque temps avec patience une séparation qui nous coûte si cher à tous les deux.

Il continue, le 12 janvier 1809:

Qu'est-il donc arrivé? Ma chère maman, comment se fait-il que vous ayez laissé passer un mois entier sans m'écrire, qu'est-il donc arrivé? Je ne puis vous dissimuler que je suis dans une peine effroyable; voilà déjà plusieurs jours que je compte sur une lettre, mais toujours inutilement. À moins de quelque accident, il n'est pas naturel de penser que vous me laissiez si longtemps sans nouvelles du seul objet qui m'intéresse en ce monde, la santé de ma famille. Comment concevoir que personne ne m'écrive. [...] aussi suis-je le seul en peine et dans une peine qu'il ne

⁵⁸ RAMBERT I, 244-245 ; Rey I, 219.

serait pas aisé de décrire. Un mois sans recevoir aucune nouvelle, je n'y tiens pas [...]; trouvez le moyen pour pouvoir, sans vous incommoder, ne jamais laisser passer quinze jours sans m' rire. Vous n'ignorez pas que vos lettres sont ma vie, je tombe dans la tristesse et dans l'abattement quand j'en suis privé, parce que mon esprit se forge mille horribles fantômes qui m'accablent. Au nom de Dieu, qu'il ne vous arrive plus de m'oublier de la sorte.

Une autre déception se présente bientôt. En partant pour Paris, il s'était bien proposé de venir passer en Provence les vacances d'été 1809. Mais voilà qu'au mois d'avril Eugénie lui annonce que Mme de Mazenod est peu favorable à ce voyage; il coûte cher, Eugène passera peu de temps avec chacune puisque la grand-mère sera dans ses propriétés de Saint-Julien, Eugénie au château des Boisgelin   Saint-Martin-de-Pallières et Mme de Mazenod   Saint-Laurent. Eugénie ajoute que Mme de Mazenod préfère qu'il ne se fasse pas voir en soutane à Aix. Cette réflexion le pique au vif.

Tu ajoutes, continue-t-il dans sa réponse à Eugénie, les 7-15 avril, que maman craint que si je paraiss à Aix en habit ecclésiastique je n'ose plus dans la suite me dédire. Cela me paraît tout à fait drôle. Comment peut-on ne s'imaginer qu'aucune considération humaine [puisse] me déterminer à entrer malgré la volonté de Dieu dans un état, et surtout dans l'état ecclésiastique. Est-il possible que l'on me considère si peu? Le respect humain a-t-il jamais eu le moindre pouvoir sur mon esprit? N'ai-je pas prou  que l'opinion des hommes était pour moi comme une pincée de poussiere que je dissipe en en y soufflant dessus... »

Au cours de ses quatre années de séminaire, il ne viendra en vacances qu'à l'été 1810⁵⁹.

3. Décès dans la famille

Eugène a déploré plusieurs deuils dans sa famille, en particulier trois de ses cinq neveux et nièces qu'il aimait beaucoup et dont, avec sa mère, il paya les études comme pensionnaires à Paris ou en Suisse.

Le premier deuil est celui de la grand-mère Joannis, décédée à Saint-Julien le 15 août 1811. Eugène, encore à Paris, apprend cette nouvelle au début de septembre. Il écrit à sa s eur le 7 septembre:

Je ne commencerai pas par te dire l'effet qu'a produit sur moi la nouvelle atterrante de la mort de ce que j'avais de plus cher, ce

⁵⁹ Aut.: St-Martin-de-Pallières. Photocopie: AGR FB IX-2.

serait vouloir augmenter inutilement la douleur que tu ressens toi-même sans diminuer en rien l'excès de celle où je suis plongé. Tout ce que je demande au Seigneur en ce moment, c'est de vouloir bien accepter en expiation de mes péchés ma déchirante résignation à sa divine volonté. Elle serait d'autant plus méritoire si je faisais bien mon devoir que mon absence a rendu mon malheur plus cruel... »

Il continue, le 19:

Je reprends mon petit entretien avec toi, et comme ma pensée la plus familière est le souvenir de notre bonne grand-mère, je t'en parlerai encore, car ce m'est une sorte de consolation de parler d'elle, de son amour pour moi, et du mien pour elle, de ses vertus, de mes regrets, de ma peine, de mes larmes; tout cela est dans l'ordre quand la résignation et la soumission à la volonté de Dieu couronnent et perfectionnent tous ces sentiments...⁶⁰

Le président Charles-Antoine de Mazenod, rentré en France en 1817, meurt entre les bras de son fils, à Marseille où il réside, le 10 octobre 1820. Le père de Mazenod annonce aussitôt au père Tempier:

Vous savez, mon cher ami, à ces heures-ci, le malheur qui m'est arrivé et les circonstances qui l'ont accompagné. Je ne vous en parlerai pas, pour n'être pas tenté de m'étendre sur un pareil sujet, qui serait inépuisable. Mon unique consolation est de penser qu'il n'est pas possible d'avoir sur la terre une plus grande assurance du salut d'une âme. Je me nourris de cette pensée, tout en priant du fond de mon cœur pour cet excellent père qui nous a laissé des exemples héroïques de foi, de patience, d'humilité, de résignation, de confiance en Dieu, de dévotion à la sainte Vierge, de force, etc. Quelle belle fin de vie! Mais quel martyre pour le pauvre fils que Dieu avait appelé auprès de lui pour l'exhorter à la mort!⁶¹!

La nièce d'Eugène, Caroline de Boisgelin, meurt à Paris, à l'âge de 12 ans, le 25 juin 1825. Elle est pensionnaire chez les Dames du Sacré-Cœur. Eugène se trouve à Paris avec son oncle M^{gr} Fortuné à l'occasion du sacre du roi Charles X. Il écrit ce jour là au père Suzanne peu avant le décès:

Il est déchirant et au-dessus de mes forces de la voir mourir à petit feu. [...] Pour moi, je n'en puis plus. Je vais, je viens, je voudrais être auprès d'elle; quand j'y suis, je ne puis y rester.

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ EO VI, 72.

L'enfant, la mère, qui est un prodige de force et de courage, me percent tour à tour le cœur de part en part⁶²...

Une autre nièce, Nathalie de Boisgelin, meurt à Aix, à l'âge de 19 ans, le 14 novembre 1829. Le père de Mazenod, malade lui-même, passe deux mois près d'elle et lui administre le sacrement des malades. Après une conversation avec la malade, il écrit au père Tempier, le 28 octobre :

Le martyre sur les chevalets, les peignes de fer et le feu ne sont rien en comparaison des tourments que cette demi-heure d'entretien m'a fait éprouver. Je ne conçois pas comment mon cœur n'éclate pas dans ces occasions où je suis forcé de le comprimer pour agir et parler comme s'il ne se passait rien en moi de violent⁶³»

Il souligne cet anniversaire chaque année. Le 14 novembre 1838, on lit dans son *Journal*:

Douloureux anniversaire! Angélique Nathalie [...], comment nous consoler de ta perte? Le sentiment en est aussi vif, aussi amer que le jour de déchirante mémoire où tu nous fus enlevée. [...] Ô Dieu que je suis faible! Pourquoi mon cœur est-il toujours si terrestre? [...] Mais non! La nature est là pour faire sentir tout le poids de son accablante oppression, pour percer de son glaive acéré qui blesse si profondément les coeurs sensibles. Il y aurait de quoi se reprocher d'être ainsi, ou du moins de quoi s'en affliger si notre modèle, notre aimable Sauveur Jésus, n'avait d'avance sanctifié nos larmes et sanctionné nos douleurs en pleurant la mort de Lazare qu'il devait pourtant ressusciter⁶⁴.

Son neveu Louis de Boisgelin est décédé au noviciat des Jésuites à Avignon le 24 mars 1842. Il avait 27 ans. M^{gr} de Mazenod l'avait quitté depuis peu. Il note dans son *Journal*, le 25 mars:

Vendredi saint. Depuis longtemps la maladie désespérée de mon bien-aimé Louis m'avait cloué sur la croix, aujourd'hui j'ai dû y expirer avec l'Agneau de Dieu qui s'y est immolé pour nous. [...] Ainsi, voilà dans le ciel celui qui eût fait notre consolation sur terre. Tant de talents, tant de vertus, un si bon caractère sont perdus pour nous. Un des plus beaux fleurons de notre couronne

⁶² EO VI, 187.

⁶³ EO VII, 196.

⁶⁴ EO XIX, 238.

est tombé, une portion de notre être a disparu; car ne vivons-nous pas dans les objets de notre tendresse⁶⁵.

M^{gr} Fortuné de Mazenod est décédé à Marseille le 22 février 1840. Eugène ne dit rien à ce sujet dans sa correspondance; mais il cesse même de tenir son Journal pendant quelque temps. Au début d'avril, il écrit:

Je reprends ce Journal avec une extrême répugnance. [...] Je me trouve d'ailleurs dans une disposition d'esprit et de cœur à ne tenir à rien et à attacher infiniment peu d'importance à tout ce qui arrive ici-bas. [...] Ma pensée plonge habituellement dans le tombeau où je viens de déposer les précieux restes de mon vénérable oncle. Encore un petit nombre d'années et je descendrai dans ce même caveau pour y être déposé à ses côtés et nos cendres y attendront ensemble le grand jour de la bienheureuse résurrection⁶⁶...

Mme de Mazenod est décédée à Aix, à 95 ans, dans la nuit du 17 au 18 décembre 1851. C'est à M^{gr} Guibert, évêque de Viviers, que M^{gr} de Mazenod se confie le 29 décembre:

J'aurais dû, mon cher ami, t'apprendre moi-même l'affreux malheur que je venais d'éprouver, mais tu t'expliques facilement comment j'ai dû être empêché. Ma bonne mère nous a été enlevée dans toute sa force sans avoir gardé le lit une seule journée, sans fièvre, sans agonie, on pourrait dire sans maladie si un rhume de quelques jours n'était pas une maladie dans un âge avancé. [...] Certainement je me résigne à la volonté de Dieu, je serais bien indigne de ma sainte mère s'il en était autrement, mais ma douleur est à son comble, et je ne puis me consoler de n'avoir plus sous mes yeux ce modèle accompli de toutes les vertus chrétiennes personnifiées dans ma propre mère, si digne de mon amour et de ma vénération⁶⁷...

Après le décès de sa mère, M^{gr} de Mazenod est demeuré en relation étroite avec sa sœur Eugénie et son beau-frère Armand-Natal de Boisgelin, avec sa nièce Césarie et son mari le marquis Charles de Damas qui habitaient dans le nord-est de la France, et surtout avec son neveu Eugène de Boisgelin, avec qui il correspond régulièrement pour parler d'affaires parce que celui-ci était l'héritier d'une bonne partie des biens des Boisgelin, des Mazenod et des Joannis. Le 22 mai 1849,

⁶⁵ EO XXI, 33.

⁶⁶ EO XX, 212-213.

⁶⁷ EO XI, 66-67.

il demande à Eugène et à sa famille de venir passer quelques jours à la campagne de l'évêque à Saint-Louis, et lui fait cette confidence: «J'en profiterai pour vivre un peu avec ceux qu'il m'est toujours aussi pénible de n'avoir pas avec moi. Cela a été le sacrifice de toute ma vie auquel je ne me suis jamais accoutumé!»

Conclusion

Toutes les expressions dont se sert saint Eugène pour parler de ses sentiments sont très fortes. Elles ne semblent pourtant pas être des exagérations méridionales mais plutôt la manifestation de l'ardeur de son amour, de l'horreur de l'infidélité aux vœux, de la profondeur de sa peine à l'occasion de la mort des Oblats ou des membres de sa famille. Il reconnaît qu'il y «aurait de quoi se reprocher d'être ainsi, ou du moins de quoi s'en affliger, si notre modèle, notre aimable Sauveur Jésus, n'avait d'avance sanctifié nos larmes et sanctionné nos douleurs en pleurant la mort de Lazare qu'il devait pourtant ressusciter.»

Ottawa, le 21 novembre 2009

Twenty-two Missionary Oblates, Victims of the Religious Persecution in Spain (1936-1939)

EUTIMIO GONZÁLEZ, O.M.I.¹

Sommaire – Pendant les sanglantes années 1936-1939, l’Église d’Espagne connut un nombre élevé de martyrs, dont 22 religieux Oblats de Marie Immaculée. Après une présentation générale de cette sombre période, l’A. se concentre sur la communauté du scolasticat des Oblats à Pozuelo de Alarcón, au diocèse de Madrid. Le 24 juillet 1936, sept d’entre eux furent mis à mort en haine de la foi, en même temps qu’un laïc ami, père de famille et président du syndicat catholique des travailleurs des chemins de fer; puis, le 7 novembre suivant, deux autres Oblats; et enfin, le 28 novembre, treize autres, dont le provincial et le supérieur du scolasticat. En tout: 5 prêtres, 1 diacre, 3 sous-diacres, 4 profès perpétuels et 9 profès temporaires. Le procès diocésain pour leur cause de canonisation est terminé; celle-ci est maintenant sous examen à Rome.

The three years between 1936 and 1939 were bloody and filled with martyrs for the Church in Spain. About 7,000 priests and religious violently lost their lives because of their faith. Among them we find 22 Oblates of Mary Immaculate.

This deadly end had a slow process of incubation and development throughout the nineteenth century. The root of these causes has been attributed to foreign ideas issuing from the Enlightenment, the

¹ Vice-Postulator of the Cause of the Oblate Spanish Martyrs, Madrid. The original Spanish text, including the quotes from Spanish authors, was translated into English by David Muñoz López, O.M.I.

French Revolution, English Constitutionalism and the methods of the Bolshevik Revolution.

I. The Roots of Spanish Anticlericalism

Liberalism, socialism and other extremist movements were growing with foreign support. The French and Italians were notorious as proliferators of these ideas and formed part of the first groups of anarchism and socialism in Spain.² The most negative aspect of this influence occurred in the religious setting. The proletarian class, miserable and not cared for, began to emancipate itself from the Church seeking other redemptive means. The new politico-social situation was being identified with irreligiosity, anticlericalism and persecution.³

Historian V. Palacio Atard affirms that anticlericalism in Spain had two sources: an intellectual root, fruit of liberal subjectivism and scientific positivism, and another popular source of enormous passionate force stimulated by revolutionary agents.⁴

Vicente Cárcel Ortí adds:

The two anticlerical currents advanced simultaneously, and acting together with the orators and demagogues were the tribunals of the plebs, directly responsible for the street disturbances and assaults on the people. This spirit was also fostered within the literary world: newspapers, magazines, plays and other writings brought to popular environments, among the obscenities, blasphemies and every genre of liberties and vulgarities, stereotypical and false images of a Church that was solely responsible for all the social evils of Spanish society and, as a consequence, worthy of the greatest punishment. Nobody was,

² M. Fernández ALMAGRO, *Historia política de la España contemporánea*. Madrid, Ediciones Pegaso, 1956, 3.

³ LLORCA-VILLOSLADA-LABOA, *Historia de la Iglesia Católica*, V. Madrid, B.A.C. 1980, 573.

⁴ V. PALACIO ATARD, quoted by Vicente CÁRCEL ORTÍ, *Mártires Españoles del siglo XX*. Madrid, B.A.C., 1995, 52.

therefore, surprised that the Republic arrived impregnated with an anticlericalism that had deep roots in the Hispanic society.⁵

The phrase “religion is the opium of the people” was repeated *ad nauseam* among the popular Spanish class; it presented the Church as an ally to power and cause of all social evils. “There is nothing sacred on earth... The people are slaves to the Church. The Church must be destroyed,” were the words of Alejandro Lerroux, the future head of the government, in 1936, in one of his exhortations to the “Jóvenes bárbaros”, as cited by V. Palacio Atard.

II. Consequences of Anticlericalism: Aggression Towards the Church

During the 19th century and the first three decades of the 20th century, hostility towards the Church was frequent: the confiscation of ecclesiastical goods reached a high point, there were deportations of bishops and priests, the expulsion of the Jesuits, the rupture of relations with the Holy See, the burning of churches and convents and the assassination of priests and religious.

The rejection of the Church reached ridiculous extremes. Already in 1854, General Espartero, temporary governor, in tune with his sectarian anticlericalism and terrorizing the religious sentiments of Spanish Catholics, refused to allow the publishing of the Papal Bull on the occasion of the Dogma of the Immaculate Conception.

The institutional animosity contaminated the people who reacted with violent and bloody acts. It was enough for a malicious brain to idealize the calumny that friars were poisoning the public fountains, as a cause for the cholera that was decimating the Spanish population, that the masses would throw themselves at what was called “a sin of blood”. On July 17, 1834, almost 100 religious perished in Madrid, brutally assassinated, among them Jesuits, Dominicans, Franciscans and Mercedarians.

From the courts more sectarian regulations were emanating: the majority of religious communities were suppressed; the Jesuits

⁵ V. CÁRCEL ORTÍ, *Mártires españoles del siglo XX*. Madrid, B.A.C., 1995, 53-54.

were expelled again; the bishops were forbidden from conferring holy orders and many of them were thrown out of their dioceses. Neither the Pope's protests nor the apostolic nuncio were able to abate such a turbulent wave. Things got worse during the three years between 1840-1843, during which Espartero [...] held the position of regent due to the voluntary exile of doña María Cristina [...] He closed the Nunciature, confiscations reached a climax. He persecuted bishops and pastors, naming intruders to replace them, he forbade the Work of the Propagation of the Faith and gave free range to the Protestants.

Condemnations against these measures against the Church in Spain came forth from all of Christianity, to the point that Gregory XVI published the encyclical *Afflictas in Hispania res*, asking the whole Catholic world to pray for the Spanish faithful. These, for their part, promoted tirelessly the active and passive resistance against the violent general who, on August 12, 1843, had to give up his power and flee to England.

The sectarian legislation subjected to harassment and sieges all that was considered vital in Christian life: the Pope, bishops, priests and religious.

Eighteen bishops were persecuted by the government and forced to flee from their respective dioceses. Another seven bishops remained in their dioceses, but had their activities limited by government regulations. Between 1843 and 1847 a number of dioceses were left vacant due to the death of their prelates.⁶

Religious did not come much better before the laws.

Soon after a decree of confiscation placing all goods that belonged to religious corporations on sale on March 8, 1836, a decree of exclastration was issued by which were suppressed "all monasteries, convents, congregations, community houses and the male religious institutions, including those of the clerics regular and of the four military orders and of Saint John of Jerusalem, which existed on the peninsula, adjacent islands and Spanish possessions in Africa..."⁷

The revolutionary forces maintained their positions against the monarchy and against the Church, which they considered to be its most faithful ally. Beside socialism there were also more radical groups: U.G.T. (Unión General de Trabajadores), C.N.T. (Confedera-

⁶ Ricardo GARCÍA VILLOSLADA, *Historia de la Iglesia en España*, V. Madrid, B.A.C., 1979, 179 – 180.

⁷ Id., *op. cit.*, 1979, 139 ss.

ción Nacional de Trabajadores) and F.A.I. (Federación Anarquista Ibérica).

Every year that passed the pressure was stronger and finally exploded on April of 1931. The monarchy disappeared: King Alfonso XIII was forced to abandon Spain and the Second Republic was proclaimed.

The monarchy had disappeared. The Church also had to be made to disappear. Anticlericalism moved on to generalized bloody deeds.

III. The Church and the Republic

On October 13, 1931, D. Manuel Azaña, the then minister of war and later head of the government and President of the second Republic, affirmed in a session of Congress: "Spain has stopped being Catholic."⁸ This affirmation was not to ascertain a reality, but it could have been a declaration of intentions.

The Church in Spain did not live any agonizing moment. It counted on more than 30,000 priests and 3,500 seminarians, religious congregations multiplied, catechetics was being renewed, parish missions were increasing, the structures of Catholic Action were growing; the Catholic Circles in the working class were gaining strength, Spiritual exercises and retreats spread rapidly and popular religiosity was strong.

Judging by the deeds that happened all over, there was, as Mr. Azaña mentioned, an intention and a project to erase from the Spanish map the long centuries of Christian life and culture. Nevertheless, the Spanish Church's attitude was one of respect and submission [...]

Professor Juan María Laboa writes:

On April 24, on instructions from Rome, Nuncio Tedeschini sent a note to the Spanish bishops in which he communicated: 'It being the wish of the Holy See I suggest to priests, religious and faithful of your dioceses to respect the constituted powers and to obey to maintain order and the common good.' The bishops' pronouncements were numerous. The Archbishop of Valencia, the Bishop of Sigüenza, the Bishop of Zamora and many others

⁸ Diario de sesiones del Congreso, 14 de octubre de 1931.

considered that ‘it is duty to respect the new form of government’; the bishops of Avila and Oviedo promised exemplary obedience to the established authorities; the bishop of Palencia insisted that the forms of government are accidental and that the Church is indifferent to it; Cardinal Ilundain exhorted that, out of patriotism, the government be respected sincerely and that obedience be given to those things that do not oppose themselves to the divine laws and the rights of the Church. As a consequence, the common denominator of the documents and speeches of the bishops were characterized by an insistence on obedience, cooperation and respect to the constituted power.

Motivated by the surprise of change, due to fear and apprehension, out of conviction or due to the suggestions coming from Rome, the bishops, conscious of the difficulties, were willing to respect, accept and collaborate with the Republic.⁹

IV. Systematic Aggression Towards the Church

Antireligious Propaganda

Throughout all of Spain books, magazines, pamphlets proliferated that diffused slogans of militant soviet atheism. In the center of the cities, in the suburbs and the villages, spontaneous orators would stand up and, in their rallies, attack God, the Church, the bishops, priests and religious. Manifestations in which the cries of “down” and “die” were frequent, an amen to all sorts of rude comments against anything that had a religious sign.

Antonio Montero writes:

Those who saw the first Republican Days remember that with the propaganda of the new regime the rudest attacks against religion were mixed in the vulgar slang of the suburban and village rallies. Father Constantine Bayle mentions 146 antireligious journals that existed in Spain in 1936. Not all can be classified as propagating atheism neither were their virulence and lexicon the same. Madrid, Barcelona and Valencia were the most significant workshops of all this shady press, of a sick literary quality in

⁹ J.M. LABOA, *La larga marcha de la Iglesia*. Madrid, Artes Gráficas Benzal, 1985, 242.

many cases, and circumstances that favored the penetration into the more illiterate class...¹⁰

Burning of Convents

As an immediate result of the antireligious intoxication there were attacks on religious buildings, profanations of churches and the burning of convents which coincided on the same dates in many cities.

Cárcel Ortí writes:

On May 11, 12 and 13, not even a month after the proclamation of the Republic, in Madrid, Valencia, Alicante, Murcia, Seville, Malaga, and Cadiz the first violent manifestations of the unstoppable anticlericalism took place with assaults, ransacking, burning of churches, monasteries and convents which the public service officials did not forbid to the extent that the Civil Guard and the Firefighters stayed away. Almost one-hundred buildings were partially or completely destroyed.¹¹

A Sectarian Legislation

On December 9, Congress voted and approved the new Constitution which surprised all the Spanish Catholics because it legislated in a very sectarian and antireligious manner and opened the door to other minor decrees which wounded the conscience of the Catholic people.

On January 16, 1932 the national teachers received a circular letter from the general director of Primary Education which obliged them to remove from the schools any religious object because 'school should be lay', and, in applying article 43 of the Constitution, crucifixes were suppressed. This measure, although legal, provoked a great irritation among numerous Christian families which felt their faith profaned and threatened by the education of their children. On January 24, the Society of Jesus was dissolved, since article 26 of the Constitution had declared the suppression of religious orders which, in addition to the three canonical vows, would impose upon its members another special vow of obedience to any authority other than the legitimate one of the State. On January 2, the divorce law was approved and on January 6, all the cemeteries were secularized. On March 11, religion, as a subject, was suppressed in all academic centers. However, the most polemic of the legislative arrangements of the

¹⁰ A. MONTERO, *Historia de la persecución religiosa en España*. Madrid, B.A.C., 1998, 36-37.

¹¹ V. CARCEL ORTÍ, *op. cit.*, 54-55.

first two republican years was the *Law of Religious Confessions and Congregations*, approved by the courts on May 17, 1933, with great satisfaction to the leftist parties and published in the Gazette on June 3, which was later classified as "the work of art of the Republic". This innocuous law limited Catholic worship and submitted it, in practice, to the control of the civil authorities, with an ample margin for personal arbitration of the municipal powers.¹²

Pope Pius XI expressed his concern in the encyclical *Dilectissima Nobis* published on June 3, 1933. The Pope made his the views of the bishops and ratified them with strong expressions: "The Catholic Religion alone sees its teaching odiously watched, as well as its schools and other institutions". "Even religious Congregations are now stricken in an inhuman manner by these deplorable laws. Deprived of everything, they will not be able to pay taxes." "The free will of founders and benefactors was openly violated through the seizure of buildings with the object of creating lay schools that are Godless." "By taking out the Society of Jesus they hoped to destroy the faith and Christian morals of the Spanish nation and with that they tried to wound severely the very supreme authority of the Church."¹³

Rectifying is the business of the wise. In this case those responsible in the government did not have such wisdom. There stood up, yes, some voices asking for moderation, but they were drowned out by the cries of those who wanted a faster pace. Religious persecution continued to advance in a rushed rhythm.

Taunts and a Climate of Terror

In the cities, villages and businesses *local committees* were created characterized by their rejection of the Church and everything that was religious. The more extreme unions took possession of the direction and put out revolutionary slogans as they filled the so-called "houses of the people" with newspapers, books and proclamations saturated with falsities and calumnies that would move credulous and un-educated people to aversion and hate.

The committees spearheaded the October 1934 revolution with strikes, provocations and violent actions. On February 16, 1936 when

¹² Id., *op. cit.*, 60–61.

¹³ J.M. LABOA, *op.cit.*, 245.

the Popular Front came to power, formed by communists, socialists and syndicates, provocative acts aimed against religious institutions were part of the daily news.

Cárcel Ortí writes in his book *Spanish Martyrs in the 20th century*:

According to official data collected by the Ministry of Governance, completed with others originating from the diocesan curia, during the first five months of the Popular Front government, many hundreds of churches were set on fire, sacked or affected by different attacks; some were seized by the civil authorities and registered illegally by the town. Dozens of priests were threatened and forced to leave their respective parishes, others were expelled violently; many rectories were sacked and set on fire while others were passed to the local authorities; the same sort awaited many catholic centers and numerous religious communities; in some villages in different provinces worship was not permitted or limited, forbidding sounding the bells, procession with the viaticum and other religious manifestations; some cemeteries and statues were also profaned... Stealing the Blessed Sacrament and the destruction of the Sacred species was frequent. Parodies of sacred carnivals were held in Badajoz and Málaga. Personal attacks affected many priests, for besides the seventeen killed, others suffered imprisonment, beatings and wounds. However, despite the threats, most priests remained faithful in their ministry with the ensuing risk, while religious were expelled from all official centers. In many populations, the dismantling happened with the consent of the local authorities. In many places, even defending Catholics was forbidden. In all cases, the culprits remained unpunished.

A climate of terror was created in which the Church was the main object. To foster the hate and aversion against the Church false accusations multiplied and on May 14 word was circulating around Madrid that the Salesian sisters were giving children poisoned sweets, provoking the attack and burning of their school, with violent aggression towards the sisters, many of which were seriously wounded. The government attempted, in this circumstance, to clear up the situation and officially declared that the accusations were false. All revolutionary actions and demagogic propaganda were successfully developed by extreme left groups: the anarchists with their union, the F.A.I.; the most radical socialists, with Largo Caballero, known as the "Spanish Lenin" and the communists, with Stalin-like ideologies and methods. And all this exploded incited by the anticlerical and antichristian fear of the Masons.

Therefore, it is necessary to ask: 'Is it worth insisting that, on the margin of its own civil war and with its anticipation, the program of Church persecution had been prepared.'¹⁴

When the war began in July 1936, the committees launched themselves to the streets, uncontrollably. Every intoxication of lies and calumnies burst out ferociously and cruelly.

The persecutors formed revolutionary committees which received many names: *Milicias Armadas Obreras y Campesinas*, *Milicias de Vigilancia, Patrullas de Control, Guardia popular antifascista*. They were, in fact, the material executors of the arrangements adopted in the highest political posts, which supplied even weapons to civilians and militants, the authors of the worst destruction and crimes. The slogan was: "Destroy the Church."

All these committees acted freely and totally unpunished, protected and authorized by the same political authorities. Detainment and executions took place without intervention of any judicial power, without giving the victims the possibility to defend themselves and without due process.¹⁵

V. Martyrs of the Religious Persecution

It is legitimate here to speak of martyrdom in its proper and authentic sense. On September 30, 1936 the bishop of Salamanca and later archbishop of Toledo, Dr. Enrique Pla y Daniel, did so in a pastoral letter to his diocese.¹⁶ The same goes for 39 other Spanish bishops on May 1, 1937 in a collective letter directed to the bishops of the whole world¹⁷, and for Pope Pius XI on September 14, 1936 in an allocution to five hundred Spanish pilgrims.¹⁸

This is how it was understood by a good and faith-filled people that witnessed the events and now waits for the Holy Church to one day proclaim it such.

¹⁴ V. CÁRCEL ORTÍ, *op. cit.*, 72-73.

¹⁵ *Ibid.*, 76-77.

¹⁶ See Appendix.

¹⁷ See Appendix.

¹⁸ See Appendix.

In the religious persecution in Spain there were thousands of people who suffered violent death, who were tortured and faced firing squads solely because they were believers, because they wore a cassock or a religious habit, for being priest or religious with some pastoral activity in a parish, institution of learning or hospital, or for being fervent lay people committed to their faith in Jesus Christ.

Antonio Montero, in his book on the history of the religious persecution in Spain (pg. 762), presents us with a statistic of 6,832 ecclesiastics sacrificed in the religious persecution. The members of the secular clergy, including twelve bishops and an apostolic administrator, numbered 4,184, that is 13% of the total number of clergymen. Among the religious there are 22 martyrs belonging to the Missionary Oblates of Mary Immaculate who constituted 36% of their Congregation residing in Spain. The martyred women religious numbered 283. It has not been possible to present an approximate number of lay Catholics assassinated for being believers as a consequence to their faith.

In the chronology of events of the revolution, 33 priests and religious were counted among those sacrificed in the October 1934 Revolution; nine of them have already been beatified. Another 17 priests and religious were killed between January 1 and June 18 of 1936 during the government of the Popular Front which consisted of all the parties of a Marxist affiliation.

The persecution became bloodier beginning in the summer of 1936 and was relentless for more than a year. It began to subside in July 1937 because the credit of the Republican Government was affected greatly due to the collective protest of the Spanish bishops, complaints from the Holy See and warnings from various European sectors.

Cárcel Ortí in his book on the Valentian martyrs of the 20th century writes something that is valid also for the rest of Spain:

More than it being premeditated, the persecution developed in a cruel manner, because almost all assassinations were preceded by psychological and physical torture, mutilations, beatings, insults, etc., to such an extreme that the bishops, in their collective letter, declared: 'We would have not found in the Roman Martyrology any form of martyrdom that has not been used... not exempting crucifixion; nevertheless, there are new forms of torture that have been possible due to modern substances and machines'. All that,

according to Pius XI, ‘with a hate, barbarity and ferocity that could not be believed possible in our century’.

And returning to the religious character, it is necessary to insist once more that the sole reason for many of the condemnations was ‘for being a priest, a religious or a nun’. Even if they had done good for the poor and needy, even if they had worked as laborers, with the elderly or the sick...

In many cases it provoked a betrayal, retraction and abandonment of the faith. Many priests were killed because they would not blaspheme and the same happened with many lay people. Others had the exercise of their ministry thrown in their faces: the celebration of the Holy Mass, visits to the sick, the distribution of Holy Communion, the celebration of funerals, etc. Others were invited to violate the seal of confession, to step on the crucifix or on sacred images and were provoked to commit dishonest actions. The cruelty of these satires and humiliations can be made longer with thousands of other examples, but it is enough with the cases here mentioned to show the eminent antichristian character of the persecution and the blind obsession of the persecutors for all things holy.¹⁹

The project of annihilation of the Church was so generalized and so radical that in all Republican Spain “not only was the priesthood suppressed and were churches closed or destroyed, but it also arrived at ridiculous extremes. Any reference to religion was eliminated: throughout Spain, place names making reference to God, the Blessed Mother, the saints or any other person or object related to religion, no matter how small, be it in cities or small towns, hill, river, borough, street, plaza, all were changed.”²⁰

VI. Religious Persecution and Martyrdom in Pozuelo de Alarcón

In this general climate of hate and antireligious fanaticism it is necessary to place the martyrdom of 22 Missionary Oblates of Mary Immaculate from Pozuelo de Alarcón.

¹⁹ V. CÁRCEL-ORTÍ - R. FITA REVERT, *Mártires Valencianos del siglo XX*. Valencia, Edicep, 1998, 40-42.

²⁰ Ramón SALAS LARRAZÁBAL, *La Iglesia Católica y la guerra española*. Fundación Friedrich, Instituto Fe y Secularidad. Documentos y Estudios, 69, 151.

Pozuelo de Alarcón was, in 1936, a town of about 2,000 inhabitants. It was made up of two population centers: the old town of farmers and a new quarter, mainly of laborers, created with the arrival of the railroad which was called, and continues to be called, the Station. Apart from agriculture, the town lived off various other industries. There was a chocolate factory, a regional slaughterhouse, a workshop for sleeping cars for the Northern train and another factory for curing leather. There was no lack of steelworkers, plumbers and construction workers. The labor unions F.A.I. and C.N.T. were able to penetrate the labor environment and began to spread republican and anticlerical slogans which had in their sights the Oblate "friars".

In the "Station" district, the Missionary Oblates of Mary Immaculate acquired a farm in 1929 which had a large living space and was destined to become the Major Seminary. In the same district there were already three women religious congregations: the religious of Saint Joseph of Cluny who dedicated themselves to teaching, the Franciscan Missionaries of Good Counsel who ran an orphanage for abandoned girls, and the Servants of Mary Ministers of the Sick who had a convent that served as a retirement home for their elderly sisters and at the same time visited and cared for the sick in their homes.²¹

In the first two centers the Oblate Fathers served as chaplains. At the convent of the Servants of Mary, Fr. Vicente Blanco ministered as a confessor for the sisters. The Oblates also went regularly to the neighboring parishes to help with funerals, hear confessions and preach, especially during Lent and Holy week. The Oblate seminarians taught catechism in preparation for First Communion in the two churches of Pozuelo, in Aravaca and in Majadahonda. During Lent they would prepare the adults for their Easter obligation. On the great festivities, the Seminary choir would receive an invitation to sing Mass and organize processions, which they accepted whenever possible. In Pozuelo there was only one diocesan priest who was the pastor of the old city and who would help in the chapel of the "Station" quarter. The Oblate priests would celebrate the nine-o-clock Mass on Sundays and Feasts in the Parish of the Assumption and helped with funerals celebrated in the chapel of the "Station" quarter.

²¹ Cf. MATRITEN, *Beatificationis seu Declarationis Martyrii Servarum Dei Aureliae Arambarri Fuente et III Sociarum*, Positio super Martyrio. Roma, 2002, Informatio, 20.

All this apostolic activity that the Missionary Oblates of Mary Immaculate did in town was the reason for the hopes the bishop of the Diocese of Madrid-Alcalá placed on the new Congregation of Mary Immaculate when, in response to a letter to the Apostolic Nuncio to Spain, he wrote that the new house of the Oblate Congregation would be very useful for the good of the diocese, that it would make a good impression on the people and would not create a problem for other religious institutions.

At the same time this apostolic activity began to disturb the socialists, communists and labor unions which had formed their committees in the "Station" quarter. With great apprehensiveness they confirmed that the "friars" (as they were called) were the locomotive that moved the religious life in Pozuelo and its surroundings. It irritated them that the religious walked the streets in their cassocks and even with their crucifix visibly hanging on from their necks. The degree of irritation increased when they noticed that an Oblate priest would attend the meetings that the Catholic Railroad Workers would hold in the church buildings. Due to all these exclusively religious activities the seminary of the Missionary Oblates became increasingly hated by the Marxist groups.

Something about this antireligious environment had created a premonition for the Apostolic Nuncio. So when he authorized the opening of a new house for the Oblates in Pozuelo, he spoke of possible campaigns against religious Congregations. In May 1931, starting with Madrid on May 11, 12, 13, hatred flared up and convents were burned. From Pozuelo one could see the smoke rising in the sky. These violent acts awoke in the Marxists of Pozuelo an instinct of revenge. The Oblate convent was already for them an obsession and a nightmare. The religious received threats and observed strange behaviors. Fearful, the community Superiors opted for distancing themselves from the danger. The academic year was interrupted to transfer all to the north, near the French border, to a house the Oblates had in Urnieta near San Sebastián. The formators, seminarians and Brothers remained in Urnieta until September, away from the dangers at Pozuelo.

But again threats appeared during the October 1934 Revolution. Pozuelo was a watchtower for Madrid. Every revolutionary slogan, every harassing phrase towards the Church and every provoking gesture had immediate resonance in the committees of Pozuelo which

maintained a permanent belligerent attitude. The Oblate religious community did not allow itself to be intimidated. It took extreme measures of prudence, serenity, calm and a commitment to not respond to any provocative insult. And, of course, no religious took part in political activities, not even occasionally. However, they did maintain their program of spiritual and intellectual formation without renouncing the different pastoral activities that were part of the priestly and missionary formation program.

Despite the fact that the revolutionary slogans were ever more aggressive, the Oblate Superiors did not imagine that things could get worse. They could not conceive that one day they could be victims of such hatred due to their faith in Jesus Christ and for being heralds of God. And when the seminarians, at the end of the academic year, proposed going home to their parents for some time, the formators preferred to stay in Pozuelo to maintain the community alive.

The first seven months in 1936 were very tense. With the electoral triumph of the Popular Front the hostility became entrenched. Every weekend the Marxist youth, based at the park they called Font of Health next to the convent, would cry at the house door: "U.H.P. Death to the friars!"

The oratory of the convent faced the street. At dusk every Saturday and Sunday the Oblate community would sing Vespers and, at nightfall, Compline. In spring and summer the windows were kept open so that those outside could hear. Frequently good people would stop to listen to the beautiful singing. It would also happen that members of the Popular Front would come near to bother them by yelling curse words and blasphemies, "U.H.P. Down with the clergy! Fascists! Death to the Friars! Long live Russia!"

They threw anticlerical slogans that they had received and assimilated well in the faces of the religious suggesting that the friars were enemies of freedom, oppressors of the people, and encouraged capitalism. And, to top it all, the members of the Pozuelo committee were convinced that the friars hid an arsenal of weapons and that,

from their convent to the school of the women religious, they had dug a tunnel through which they secretly passed.²²

When the militants attacked the convent, the first thing they did was to look everywhere to gather the weapons and destroy the tunnel of evil. They were also convinced that the friars carried guns. This is how they explained the fact that one Father always walked with his right hand in the pocket of his cassock.

On July 20, 1936, once the barracks in Madrid gave up, the socialist and communist youth went to the streets and began again to burn churches and convents.

The militants in Pozuelo did not falter and began their outrageous festival. They attacked the chapel in the "Station" quarter; they brought out to the streets the sacred ornaments and images and set them on fire as they performed a great sacrilegious orgy. They then burnt the chapel and repeated the scene at the town parish.

We have here the clear witness of Jesús Pérez García, who appeared before the First Territorial Military Tribunal in Madrid. In his declaration he denounced the acts of the red committee in Pozuelo de Alarcón, whose members "ordered the arrest of all elements of the right that led to the Church and, after giving them instruments, forced them to destroy the altars with weapons and to remove the images so that they could be burned in the town square."²³

That same act, a living expression of a deep antireligious sentiment, appears ratified in the Report of the Pozuelo town council at the Getafe Court. Speaking of a detained neighbor of Pozuelo, Julián Moreno Morán, it affirms: "He is a person with leftist ideologies, a member of the red committee of this village who was involved in

²² About all this, and especially about the attacks on the convent, the arrest of the members of the community, the execution of the first group of Servants of God, the dispersion, the arrest and execution of the rest of the Servants of God, we have valuable information from Fathers Delfín Monje and Porfirio Fernández, O.M.I., who, as members of the Community, were direct witnesses, lived and suffered, in all their cruelty, the events they describe. See: Delfín MONJE, O.M.I., *El Calvario del Escolásticado de Pozuelo*. Unpublished work printed on exercise paper, 42 p. Madrid. 1939. Porfirio FERNÁNDEZ, O.M.I., *Mis vivencias durante la guerra*. Unpublished work printed on exercise paper, 33 p. Folio. Córdoba, Argentina, 1942.

²³ Tribunal Militar Territorial Primero, Sumarísimo nº. 5455, folio 23 Vtº.

plundering and forced, together with others, people of the right to throw out the saints of the parish church.”²⁴

On July 22, at three in the afternoon, a nurtured contingent of militants, armed with rifles and guns, attacked the convent. They first arrested the religious, numbering 38, enclosed them in a room and kept them under close watch pointing weapons at them. It was a moment of great tension in which all believed they had reached the moment of death. In the nervous, rude and disorganized attitude of the militants they could not read anything else.

The militants immediately set to look minutely for the weapons and the tunnel. All they found were religious paintings, images, crucifixes, rosaries and sacred ornaments. From the top floors everything was thrown down the stairwell to the floor below to be destroyed in the fire ablaze in the middle of the street. In the windows flags of the C.N.T. and the F.A.I. were burning. Soon, very soon, it would be the turn of those they hated so much.

On July 24th, at three or four in the morning, the first executions were held. Without interrogations, with no accusations, no trial and no defense, seven of the Oblate religious were called and separated from the rest. The first to be sentenced to death were:

Juan Antonio Pérez Mayo, priest

Manuel Gutiérrez Martín, subdeacon

Cecilio Vega Domínguez, subdeacon

Juan Pedro Cotillo Fernández, perpetually professed

Pascual Aláez Medina, temporarily professed

Francisco Polvorinos Gómez, temporarily professed

Justo González Lorente, temporarily professed

Among those called forth was also a layman, a neighbor of Pozuelo, **Candido Castan San José**, a Catholic father of a family and president of the Catholic Railroad Workers.

With no explanation they were placed in two cars and taken to their martyrdom. For a long time it had not been discovered where

²⁴ *Ibid*, Sumarísimo nº. 58729, folio 73.

they were shot to death. Today, thanks to documents found in the archives of the First Territorial Military Tribunal, in Madrid, we have found witness statements that ascertain that the execution took place in the Fieldhouse.

Eladio Gómez Morata, in a declaration before the Military Tribunal, affirms that on July of 1936:

...When the Glorious National Movement exploded, he was residing in Pozuelo de Alarcón, and when he presented himself before the revolutionary committee which was formed in the same town, he was given a gun and ordered that he lend his services as a guard in the convent of the Oblate fathers to prevent the escape of those who were inside... and he continued to be a guard at night for the Committee and at the plaza of the "Station", remembering that one night he was on duty next to the employee house when he saw two tourist cars pass by with six or seven Oblate fathers guarded by Arturo Porras Asprilla, Tomas Gamez (a) Maganda, the son-in-law of his uncle Collado (the barber) and Eustaquio Del Barrio, discovering later that the friars, together with the inspector of the railroads with the surname Castan, were shot at the Fieldhouse by the aforementioned militants. The next day the rest of the Community was taken out of the convent, totaling approximately forty, and taken in two trucks to the General Security Command, escorted by Assault guards who presented themselves in the town for said purpose, but he ignored what happened to those mentioned.²⁵

Jesús Pérez García affirms the same in his declaration:

Another of the first stripping of rights committed by the above mentioned committee (the red committee of Pozuelo) was the arrest of the Franciscan Fathers at their convent in Pozuelo (he is referring to the Oblates, the only religious present in town) where the committee had installed itself, whose fathers, together with the inspector of the Northern Company surnamed Castan, were led to the Fieldhouse and there assassinated.²⁶

Juan Francisco Rodríguez, a neighbor of Pozuelo, appearing before the Municipal Judge of the same place, also attributes to Eladio Gómez Morata the "seizure of the convent of the Oblate Fathers, who he detained together with others, assassinating them later at the Fieldhouse."²⁷

²⁵ *Id.*, Sumarísimo nº. 5455, folio 242 vtº.

²⁶ *Ibid.*, folio 23.

²⁷ *Ibid.*, folio 257.

In the failed sentence against Luis Criado Portugues, the number 1 War Council declared how there were “proven documents that the accused formed part of the revolutionary Committee of said place (Pozuelo), who approved numerous outrages among them the assassination of D. Cándido Castan and other religious, escorting them to be assassinated at the place of their execution.”²⁸

Before the Getafe Court, Clemente Pérez Macein affirms that “he is certain of having seen Julian Moreno, from the beginning of the Movement, going out to the streets as a militant with a gun and revolver, that he saw how Julian carried out various arrests, taking the Oblate fathers in a truck to the Fieldhouse where they were assassinated.”²⁹ The rest of the religious remained detained in the convent and dedicated their hours of waiting to prayer and a good preparation for death.

Somebody, probably the mayor of Pozuelo, communicated to Madrid the risk run by the religious, and on that very same day, July 24 at two in afternoon, a truck of Assault Guards arrived with the order to take the religious to the General Directorate of Security.³⁰ The militants, seeing that the religious were escaping from their hands, yelled from a terrace and expressed their rage with insults and blasphemies.

Once the religious had been taken to Madrid, the red militants turned the convent into a general barracks and a jail for lay people from neighboring towns. There was also a summary trial for these lay people, with no judges nor defense, and 47 were shot. The procedure was: take them from the convent by night in groups of less than ten. The same process that was tried with the seven Oblates. It is most probable that they continued this procedure not to raise any suspicions, the committees acting on their own accord with no judicial intervention. There was a reign of terror in town and people did not dare talk or ask since everything could be interpreted as a hostile act.

On July 25, the Oblates held at the General Directorate of Security, through some arrangements, were let free. They looked for refuge

²⁸ *Id.*, Sumarísimo nº.12433, folio14.

²⁹ *Id.*, Sumarísimo nº. 58729, folio 28.

³⁰ See note 21 above.

in particular houses, but in October they were again detained and taken to the jail in Modelo. There they underwent a slow martyrdom of hunger, cold and threats until fifteen of them reached their bloody end. On November 7, in Paracuellos de Jarama, **José Vega Riaño**, priest and formator at the Seminary, and in Aldovea **Serviliano Riaño Herrero**, temporarily professed, were shot.

Twenty days later it was time for thirteen other religious Oblates, all following the same process. There were no accusations, no trial, no defense, and no explanations. There was only the proclamation of their names through loudspeakers:

Francisco Esteban Lacal, priest and Provincial Superior

Vicente Blanco Guadilla, priest and Superior of the Seminary

Gregorio Escobar García, priest ordained July 6, 1936

Justo Gil Pardo, deacon

Juan José Caballero Rodríguez, subdeacon

Publio Rodríguez Moslares, perpetually professed

Ángel Francisco Bocos Hernández, perpetually professed

Marcelino Sánchez Fernández, perpetually professed

José Guerra Andrés, temporarily professed

Daniel Gómez Lucas, temporarily professed

Justo Fernández González, temporarily professed.

Clemente Rodríguez Tejerina, temporarily professed

Eleuterio Prado Villarroel, temporarily professed

It is known that, on November 28, 1936, they were taken from their jail and led to Paracuellos de Jarama where they were executed. The lists of prisoners “taken out” from the jail in San Antón on November 27, 1936, that carried the order of “released” which was in fact the order of “execution”, give us the names of the 13 Oblates.

Antonio Montero quotes also the names of the 13 Servants of God, Oblates, on the long list in which appear many ecclesiastics: 15 Hospitallers of Saint John of God (beatified by John Paul II in October 25, 1992), 13 Augustinians, 7 diocesan priests, 3 Salesians, 2 Brothers of

the Christian Schools, one Dominican, one Paulist and a Franciscan.³¹ It has not been possible to obtain information from eye-witnesses of the moment of execution of the Servants of God. As indicated by the same Antonio Montero, they are also included in the declaration which Jerónimo Blanco Dies, a security guard, sent at the insistence of Fr. Peral, stating the exit of all of them from prison.

In the same jail they were rigorously searched, depriving them even of the most essential. They were then cruelly tied with their hands behind their backs. This was motive for one of them, I believe a serious religious, to make the others notice that this was the first step towards Calvary, the same thing they did to Jesus Christ. At that moment the militants of San Antón intervened. There were more than forty or fifty that came from outside, one of those responsible named Julian Otero Mendez, later a captain in the Red Army, who gave his services in the auxiliary battalion for fortifications, stationed at Nuevo Baztan.³²

It is believed that they died professing their faith and forgiving their executioners. We do know that none of the 22 Oblates, despite the psychological torture during their cruel captivity, was an apostate, nor denied his faith, nor denied having embraced his religious vocation. For this reason their families, their brother Oblates and the Christian people, knowing their faithfulness until death, have unanimously held them to be martyrs from the first instance and wish and ask God that the Church recognize and present them to all the faithful as authentic Christian martyrs.

* * * * *

Appendix

Gathered in this appendix are various witnesses who denounced before the world the horrors of the religious persecution in Spain, 1936-1939.

1. Ambassador Labonne

The ambassador of France Pierre Labonne, a very religious Protestant man, and a defender of the Republican cause, wrote to Mr.

³¹ A. MONTERO, *op. cit.* pp. 341-342.

³² *Ibid.*, p. 342.

Delbos, minister of Foreign Affairs, on February 16, 1938, four months after his arrival in Spain:

What a show! For almost two years, after the massive killings of the clergy, the churches remain devastated, empty, open to all winds. No care, no worship. No one dares come close to them. Among the noisy streets or deserted places, the religious buildings seem to be places of pestilence. Fear, rejection or indifference, averted gazes. The houses of Christ and his wounds remain as permanent symbols of revenge and hate. In the streets there are no religious habits, no servants of the Church, diocesan or religious. All the convents have suffered the same sort, friars, nuns, priests, have disappeared. Many of them died violently. Many others, thanks to meritorious efforts of our consulates, were able to reach French territory, a port of grace and refuge desired by many Spaniards from the first days of the tragedy.

By decree of men, religion has ceased to exist. Every religious life has been extinguished under a shroud of oppression and silence. Through all the government declarations not one word; in the press, not one line...³³

2. The Spanish Episcopate

Paragraphs from the collective letter of the Spanish bishops to the bishops of the whole world. July 1, 1937.

Judging globally the excesses of the Spanish communist revolution, we affirm that in the history of the western world no phenomenon can equal the collective insanity, or a similar load, produced in a few weeks, of attacks against the rights of God, of society and of the human person. It will not be easy, gathering the analogous acts and adjusting their characteristic traces for the composition of criminal figures, to find in history a time or a people that could offer us similar and as many outrages. We have made history, without the interpretation of a psychological or social character which claim a particular study. The anarchic revolution has been "exceptional in history".

We add that the catastrophe produced in the people and affairs by the communist revolution was "premeditated". Shortly before the revolution, 79 specialized agitators arrived from Russia. The National Commission for Marxist Unification during those same days ordered the constitution of revolutionary militias in all towns. The destruction of churches, or at least their ornaments,

³³ Quoted by Ramón SALAS LARRAZÁBAL, in *La Iglesia Católica y la guerra civil española*. Fundación Friedrich, Instituto Fe y Secularidad Documentos y Estudios, 9 p., 147.

was systematic. In the short span of a month they had rendered all houses of worship unusable. In 1931, the Atheist League had in its program an article which said: "plebiscite about the destiny of churches and rectories"; and one of the provincial committees had this rule: "The place or places destined until now for worship, will be destined to become collective warehouses, public markets, public libraries, bath houses or houses for public hygiene, etc., according to the needs of each town". To eliminate those people considered as enemies of the revolution, they had previously drawn up "black lists". In some the bishop was first on the list. Speaking about priests and the attitude of the people who wanted to save their pastor, a communist leader said: "We have been ordered to eradicate his seed".

This is an eloquent proof that the destruction of churches and the killing of priests were universal, premeditated, and surprisingly in high numbers. Although the data is still premature, we have counted 20,000 churches and chapels destroyed or completely stripped. Among the priests who were assassinated we count an average of 40% in those devastated dioceses; in some it reaches 80%. The diocesan clergy alone sums up to 6,000. They were hunted like dogs, they were chased over mountains; they were searched for relentlessly in every corner. They were killed without judgment the majority of times with no other reason than that of their social office.

The revolution was "very cruel". The forms of assassination took on the character of horrendous barbaric acts. We can calculate more than 300,000 lay people who succumbed to assassination, solely for their political, and especially religious, ideals; in the first three months in Madrid more than 22,000 were assassinated. In most towns the most prominent members of the right were eliminated by summary execution, with lack of form, of accusation, of proof, and with mostly no trial. Indulging in cruelty, many had their limbs amputated or horrendously mutilated before being killed; their eyes were carved out, their tongues cut out, they were chopped to death, dissected, burnt or buried alive. Maximum cruelty was exercised upon the ministers of God. Out of respect and charity we don't want to mention any more.

The revolution was inhumane. The purity of women was not respected, not even of those consecrated to God by vows. The tombs and cemeteries have been profaned...

Above all, the revolution was "antichristian". We don't believe that in the history of Christianity and in the span of some weeks an explosion of the sort has occurred in any form of thought, will and passion of hate against Jesus Christ and his holy religion. Such has been the sacrilegious havoc the Church in Spain has suffered, that the delegate of the Red Spaniards sent to the Congress of "those without God" in Moscow, could say: "Spain has exceeded in many ways the work of the Soviets, since the

Church in Spain has been completely annihilated".

The martyrs can be counted by the thousands; their witness is one of hope for our poor land. We would have not found in the Roman Martyrology any form of martyrdom that has not been used, not exempting crucifixion; nevertheless, there are new forms of torture that have been possible due to modern substances and machines

The hate towards Jesus Christ and the Virgin Mother is out of this world, and in the hundreds of stabbed crucifixes, in the brutally profaned images of the Virgin Mother, in the political writings of Bilbao in which the Mother of God was sacrilegiously blasphemed, in the infamous literature of the red trenches where the divine mysteries were ridiculed; in the reiterated profanation of sacred objects, we can imagine the hate of hell incarnate in our infamous communists: "I swore to take my revenge on you" one of them told the Lord locked up in the Tabernacle; and pointing the gun shot at him saying: "Surrender to the reds; surrender to Marxism."³⁴

3. Pope Pius XI

Address of His Holiness Pope Pius XI in an audience given to 500 Spaniards. (September 14, 1936).

You are here, dear children, to tell us of the *great tribulation from which you come*, a tribulation of which you bring signs and visible prints on yourselves and your belongings, signs and prints of the great battle of suffering which you have sustained, that made you a public spectacle before our eyes and those of the whole world; you have been stripped of everything, hunted and sought to be put to death in the cities and towns, in private homes and in the loneliness of the hills, just like the Apostle saw in the first martyrs, admiring and rejoicing at seeing them shout to the world that intrepid and magnificent word that acclaimed it unworthy to have them: *Quibus non erat dignus.*

You come to tell us of your joy at being found worthy, as the first apostles were, to suffer *pro nomine Jesu*; your happiness, already exalted by the first pope, covered with humiliation because of the name of Jesus and for being Christians. What would he say that We could say in your praise, venerable bishops and priests, persecuted and insulted precisely *ut ministri Christi et dispensatores mysteriorum Dei?*

All this is the splendor of Christian and priestly virtues, of hero-

³⁴ *Pastorales de la Guerra de España*, Madrid, 1955. Quoted in A. MONTERO, *Historia de la persecución religiosa en España*, 733- 735.

ism and martyrdom; *true martyrs in all the sacred and glorious significance of the word*, even in the most innocent of lives, of the venerable elderly, of the youth in their springtime, of the intrepid generosity which asks for a place in the chariots where the victims wait for the executioner... We can and should tell you, as the Apostle to our first predecessors in the glory of martyrdom, "my joy and my crown" ...³⁵

4. Pope Pius XII

Radio address to the Spanish people. (April 16, 1939).

The tenacious propaganda and constant efforts of the enemies of Jesus Christ seem to have wanted to make Spain a supreme experiment of the dissolving forces that they have at their disposal spread throughout the whole world, and although it is true that the Omnipotent for now has not permitted that they succeed, he has tolerated at least some of the terrible effects so that the whole world could see how religious persecution, destroying the very basis of justice and charity, which are the love of God and respect of his holy law, could drag modern society to the unsuspecting abysses of innocuous destruction and passionate disharmony.

And now, before the memory of the accumulated ruins of the bloodiest civil war that modern history remembers, We, with a pious impulse, bow, above all, our forehead to the holy memory of the bishops, priests, religious of both sexes and faithful of all ages and conditions who in great numbers sealed their faith in Jesus Christ and their love for the Catholic religion with blood...³⁶

5. Pope John Paul II

Decree of the Congregation for the Causes of Saints (1992).

To the brilliant and glorious *army of martyrs* belong many Spanish Christians assassinated because of hatred towards the faith between the years 1936-1939, during the events of the civil war suffered by their nation, and because of the innocuous persecution brought against the Church, against its members and its institutions. Many bishops, priests and religious were persecuted with particular hatred and cruelty, their only fault—so it can be said—was to believe in Christ, to announce the Gospel and to

³⁵ B.O. del Obispado de Pamplona, 1936. Quoted by A. MONTERO, *op.cit.*, 741, 742.

³⁶ B.O. del Obispado de Pamplona, 1939. Quoted by A. MONTERO. *op. cit.*, 744-745.

lead a people down the road of salvation. With their elimination, the enemies of Christ and of his doctrine wished to make the Church disappear completely from Spanish soil...³⁷

³⁷ *Decreto de los mártires de Almería.* Quoted by V. Cárcel Ortí, *op. cit.*, 24.

International Formators at the Oblate Scholasticates in Poland (1926-1934)

PAWEŁ ZAJĄC, O.M.I.¹

SOMMAIRE – La Province de Pologne, établie dans les années 20, ressentit dès ses débuts un besoin urgent de personnel pour les maisons de formation qui ne tardaient pas à se développer. Elle fit appel aux autres provinces de la Congrégation qui, entre 1923 et 1934, lui prêtèrent quelques professeurs, soit pour le juniorat de Lubliniec, soit pour le scolasticat de Krobia transféré à Obra en 1926. Sept Oblats provenant d'Allemagne, de France et du Canada, fruits d'un esprit d'obéissance et de coopération religieuse, donnèrent un caractère d'internationalité à la jeune province. De par leur apprentissage de la langue ou le souvenir personnel de leur séjour en Pologne, ces Oblats témoignèrent du profit d'une telle expérience, mais aussi de l'importance de prédispositions personnelles spécifiques et d'une préparation pratique pour en assurer le succès.

The early history of the Polish Oblate Province, like that of almost any other province in the Congregation, is marked by internationality. It is well known that the first Polish Oblates received their religious formation in Germany, Canada, Belgium and Italy, at the juniorate, novitiate and scholasticate levels. Then, many exercised their pastoral ministry in Canada or Germany long before the Polish Province came into existence.

In the following article, I would like to focus on “foreign” Oblates who came as professors and formators to the Polish scholasticates shortly after the Polish Province was created, giving it an international character. I will pay attention in particular to their personal reflections on their ministry as formators which they shared in letters addressed

¹ Doctor in Church History; professor at the Oblate Scholasticate in Obra.

to various members of the General Administration and services in Rome or to the superiors of their provinces of origin.

1. Particular Difficulties of the Young Province

There are three important dates in the early history of the Polish Province. On the 6th of June 1920, the first Polish community was detached from the Province of Germany and became directly dependent on the General Administration. On the 22nd of February 1922, Poland became an Oblate Vicariate.² Finally, on the 13th of June 1925, the Polish Province was canonically established. The creation of the twelfth province of the Congregation was greeted by the Polish Oblates with enthusiasm. The future was promising, as the candidates were simply pouring into the juniorate already opened in 1920 in Krotoszyn and transferred two years later to larger facilities in Lubliniec and Krobia.

The founding members of the new Province were rightly focused on formation. It is significant that the first Oblate community of Krotoszyn was at the same time a formation community, with 29 students in the first year of its existence. Fr. Józef Pielorz, in his historical study commemorating the 50th Anniversary of the Province in 1970, quotes an important letter written in 1920 by Fr. Paweł Czakaj to the Polish civil authorities in Poznań, asking permission to start a juniorate:

C'est au nom des prêtres polonais de la Congrégation des Pères Oblats de Marie Immaculée, que je me permets la présente requête à son Excellence M. le Voivode. Il y a 20 ans que nous nous occupons de nos émigrés au Canada, et 15 ans de ceux de la Rhénanie et de Westphalie. Les besoins de notre émigration sont énormes, et nous avons absolument besoin d'aide. C'est pourquoi nous voudrions ouvrir en terre polonaise une maison d'éducation qui formerait de futurs prêtres-religieux; ils seraient à la disposition des émigrés polonais partout où le besoin se ferait sentir. Il ne s'agirait pour le moment que d'un internat. Les

² A. Boucher, *Provinciaux et Vicaires des Missions dans la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, 1841-1948*. Ottawa, 1949, p. 36. See also J. Pielorz, *Les Oblats polonais dans le monde 1920-1970*. Rome, 1971, p. 23-40.

garçons iraient au Collège. Ils seraient nourris et logés chez nous où ils pourraient profiter de certains cours particuliers.³

The argumentation strictly links the necessity of vocational ministry in Poland with the pastoral requirements of the Oblate Congregation. Fr. Czakaj suggested that having sufficient personnel trained in Poland the Oblate structures could expand to include the ministry to Polish immigrants across the world.

In September 1926, the Polish Provincial Superior and one delegate of the young Province participated for the first time in a General Chapter in Rome. On that occasion the directors of the Polish Oblate review *Oblat Niepokalanej* (Oblates of the Immaculata), published a 4-page brochure further promoting the cause of vocations to the international Oblate Congregation. The title was meaningful: *The formation of missionaries as the most urgent missionary matter*,⁴ At the beginning the authors summarized the proceedings of the Chapter. They underlined that the gathering which took place in Rome in 1926 had brought together representatives of the whole Oblate world: provincials, superiors of missions and delegates, altogether 64 Oblates from France, Belgium, England, Ireland, Germany, Italy, Czechoslovakia, Poland, United States and Canada, and from many missionary fields ranging from the Arctic Ocean to African and Asian territories. The missionary needs of the Oblates were constantly increasing. If the fruits of these missions were disproportionate to the amount of effort invested, the only cause of such disproportion was seen in the “great lack of missionaries”. This theme was echoed in the aforementioned brochure where one reads of the “lack of missionaries, great need of missionaries, more missionaries”, etc. If such reflections were obviously meant to inspire Polish Catholics and induce them to support the Congregation financially, it was also congruent with the spirituality of the time:

One is moved to the point of shedding tears at seeing superiors of missions, responsible for hundreds of thousands of pagans almost kneeling and begging the provincials of the European provinces where usually the future missionaries are being educated: “Send us missionaries, send as many as you can, for we are overworked; send them as fast as you can, so that

³ J. Pielorz, *op.cit.*, p. 46. Transl. from Polish to French by Fr. Pielorz.

⁴ *Kształcenie Misionarzy najbardziej nagląca sprawą misyjną*, Krobia [1926], 4 p. Transl. mine, PZ.

thousands and hundreds of thousands of pagans may not die to the Church and to heaven.”⁵

Another reflection followed: in some European societies, there was not enough faith to help develop missionary vocations, for to be a missionary meant to be a martyr. In other countries, faith was sufficient but there was not enough material means to support the formation of candidates. The Oblate Province in Poland, for example, belonged to the latter category: with 300 young candidates applying to the juniorate every year, the Oblates could accept only 50 for financial reasons. Therefore, the Polish readers of the missionary review were asked to contribute for the education of these future apostles.

The document witnesses to the rapid growth of the young Province. The first superiors of the Polish Province acted with courage and boldness despite not having enough personnel, and they swiftly proceeded to open a juniorate in 1920, a novitiate in 1921, and finally two scholasticates in 1923 and 1926, in Krobia and Obra respectively. The challenge was serious such that some scholastics had to teach in the juniorate while still being in formation themselves. They had yet to be professionally trained in philosophy and theology. Though the Province could manage to run the juniorate for the time being with the help of scholastics, it did not have enough priests prepared to teach courses at the major seminary level. Therefore, the superiors looked for help abroad, to other provinces of the Congregation, and on April 9, 1926 an extraordinary council of the Polish Province addressed the Superior General with a letter asking for “at least two professors of no matter what nationality who would like to dedicate themselves for at least few years to the formation of our future Oblates.”⁶

2. A Professor from Germany (1923-1928)

Since the 1920s, as the basic institutions of the young Polish Vicariate and, then, Province grew, more and more thought was given

⁵ *Ibid.*, transl. mine, PZ.

⁶ Pères F. Kowalski, J. Kulawy, T. Nandzik, P. Czakaj, J. Pawołek au Père Général, 9.04.1926, AGR [Archives Générales – General Archives, Rome], Polonia, Consilium Provinciale 1926-1935, p. [1]. Original in French, transl. mine, PZ, like in other cases below, unless stated otherwise.

to the idea of providing it also with a fully equipped house of studies. The scholasticate was opened in the summer of 1923 in Krobia (80 km south of Poznań). The house was blessed by the Superior General, Archbishop Augustin Dontenwill (1857-1931), on July 4, and the first scholastics were received in September of the same year. As their number grew quickly, the community was moved in 1926 to an old Cistercian monastery in Obra, which serves as the scholasticate to this day⁷. Krobia was reopened as the scholasticate for the philosophy students from 1931 to 1939, but is no longer an Oblate house.

From the very beginning the community of formators both in Krobia and in Obra was international. The majority were Polish, but precious help was received from other provinces. The first “foreign member” came to Krobia in the person of **Fr. Wilhelm Carduck (1881-1930)**, a German Oblate who received his obedience to Poland on May 28, 1923.⁸ He returned to Germany after 5 years of service as professor of dogmatic theology and philosophy, and died prematurely in 1930.⁹ The General Archives in Rome have preserved several letters from the period of his work in Poland.

Fr. Carduck had received most of his Oblate formation in Rome. After his first vows pronounced in St. Gerlach in 1901, he joined the Roman scholasticate where he professed his perpetual vows on August 15, 1902 and was ordained a priest on April 22, 1905. His personal record tells us that he earned two doctorates – in philosophy and canon law, an achievement which must be measured by the edu-

⁷ Oblate presence and formation in Obra became the topic for a number of studies, including Master's theses and commemorative articles. See J. Pielorz, *op.cit.*, p. 58-62; W. Popielewski, *75th Anniversary of the Scholasticate in Obra*, in *Vie Oblate Life*, 61 (2002), 1, pp. 131-158.

⁸ *Missions*, 57 (1923), p. 905.

⁹ Obedience for Germany of 27.07.1928, see *Missions*, 62 (1928), p. 615. He died in Bonn on 20.11.1930, in the 30th year of his religious life. See *Missions*, 64 (1930), p. 599. He is briefly mentioned also in the *Report of the Provincial of the Polish Province* at the General Chapter in 1926, see *Missions*, 61 (1927), p. 80, and in *Missions*, 65 (1931), p. 135, as “le regretté P. Carduck, qui fut le premier professeur du Scolasticat” – first from the group of foreign Oblates who worked in Poland. His picture can be found in the 10-years of the Polish Province Jubilee issue of *Oblast Niepokalanej*, 5 (1930), p. 474-475, along with pictures of Frs. Thiel, Lesage and Matte.

tional standards at the Roman universities at the time.¹⁰ Nevertheless he was remembered as a brilliant student and later on as a communicative professor. In 1931 the Polish Oblate review published a short note after his sudden and unexpected death, saying: "All who have known him, especially his confreres and students, have appreciated and loved him as a noble, good and altruistic man, a very devoted priest and an exemplary religious."¹¹

In fact, since the beginning, he integrated himself quite well into the Polish context. In 1924, after his first year of teaching was completed, he visited the Oblate houses of Lubliniec and Markowice and traveled to Częstochowa, calling the Polish Vicariate "notre Vicariat". He reported to Rome on the enthusiasm which persisted in Poland after the visit of the Superior General in 1923. Despite his many responsibilities during the schoolyear – he taught philosophy and dogmatic theology – Fr. Carduck did his best to learn Polish as well.¹² The General Administration in Rome was discretely supervising his experience, offering help if necessary, for example by sending some works of Thomas Aquinas.¹³ The German professor not only gave precious help to the growing Province, but also witnessed some of the most important moments of its history. On August 23, 1926 he wrote a short note to Rome, saying: "Vers la fin de la semaine dernière, notre scolasticat a été enfin transféré à Obra. Le bon peuple a fait aux nouveaux religieux une réception splendide."¹⁴

Fr. Carduck accepted his mission to Poland in a spirit of religious obedience. The only problem was his fragile health, the result of World War I experiences, had already forced him to interrupt his teaching in Hünfeld to seek urgent medical assistance. The situation

¹⁰ AGR, Dossier "Carduck Guillaume". Handwritten note of 1901 says that scholastic Carduck's "intellectual qualities are excellent in every aspect". Such opinion persisted until the end of his education in Rome.

¹¹ *Oblast Niepokalanej* 6 (1931), p. 80.

¹² Carduck to Dontenwill, 24.08.1924, AGR, Dossier "Carduck Guillaume".

¹³ Carduck to Dontenwill, 14.11.1924 ; Dontenwill to Carduck, 22.11.1924; Carduck to Dontenwill, 27.12.1924; 8.04.1925, AGR, Dossier "Carduck Guillaume".

¹⁴ Carduck to Dontenwill, 23.08.1926, AGR, Dossier "Carduck Guillaume".

repeated itself in Obra in the fifth year of his stay in Poland¹⁵. Thus, he concluded his teaching at the Polish scholasticate after five years, although he was expected to continue for another three or four years. As the future proved, his concerns were justified: he lived only two more years after his return to Germany.

3. Two Formators from Canada (1929-1931)

After the letter written in 1926 by the Polish Oblate administration to the Superior General, briefly mentioned above, the call for help was further answered with the coming in 1927 of Fr. Joseph Thiel, from France, and of two Canadian oblates, **Frs. Henri Matte (1898-1970)¹⁶** and **Gérald Lesage (1902-1985)¹⁷** who arrived in Obra on September 10, 1929.

I will first focus on the Canadian Oblates who, already within four weeks of their arrival, began teaching regular courses. When Christmas came, they felt that they had well earned their holidays.¹⁸ It is interesting to note the motivation underlying their dedication to the ministry in Obra. We see no general concept of an Oblate international vocation, but rather a strong attachment to their Province and country of origin: "Our ambition is to bring honor to the Canadian Oblate Province and to our homeland."¹⁹ Their plan was simply to do good

¹⁵ Carduck to Blanc, 19.04.1928, AGR, Dossier "Carduck Guillaume": "Mon poste à Obra surpassé mes forces". A more detailed description of his personal situation : Carduck to Dontenwill, 25.06.1928, AGR, Dossier "Carduck Guillaume".

¹⁶ Born on the July 5, 1898 in Buckingham, Canada; perpetual vows on February 17, 1920 in Ottawa; ordination on June 17, 1923 in Ottawa. He died in Montréal on April 4, 1970. AGR, Dossier "Matte Henri", [p.1]. See G. Carrière, *Dictionnaire biographique des Oblats de M.I. au Canada*, vol. 2. Ottawa, 1977, p. 375-376.

¹⁷ G. Lesage was born on May 28, 1902 in Louiseville, Canada; perpetual vows on August 2, 1926 in Rome; ordination on July 8, 1928 in Rome. He died in Sainte-Agathe-des-Monts on March 16, 1985. M. Gilbert, N. Martel, *Dictionnaire biographique des Oblats de M.I. au Canada*, vol. 4. Montréal, 1989, p. 185-186.

¹⁸ Matte to Dozois, 27.12.1929., AGR, Dossier "Matte Henri".

¹⁹ "Notre ambition commune à tous deux est de faire honneur à la Province oblate canadienne et à notre patrie". Matte to Dozois, 27.12.1929.

and give a good example of religious life, becoming better persons every day, without judging others.

Fr. Matte spoke more than Fr. Lesage about his feelings in his letters to Rome. Just a year after his ordination, he had received an obedience to the Scolasticat Saint-Joseph in Ottawa, where he began to teach Holy Scripture, rhetoric and philosophy to the first year students of philosophy.²⁰ In 1929, after six years of successful ministry, he accepted his obedience to Poland where he was asked to teach philosophy:

Tel que prévu, on attribue au Père Matte les cours de philosophie. Ici, comme à Ottawa, son enseignement en latin est clair et vivant. Il entraîne forcément ses élèves à approfondir toujours davantage leur matière. Ses deux années passées là-bas lui permirent d'apprendre assez bien le polonais.²¹

Fr. Matte returned to Canada in 1932, after an extra year (1931-1932) spent in Rome.²² His later career included teaching posts at the University of Ottawa and the Laval University in Quebec City. The short commemorative phrases which praise his involvement in Poland, although justified, do not fully reflect the entirety of his experience, especially the many challenges for a Canadian priest working in a very foreign context. Besides brilliant courses at Obra, there was the reality of every day life that at times proved to be difficult for Fr. Matte. In a letter written from Obra to Fr. Albert Perbal (1884-1971) on May 3, 1930, he speaks about *solitude*. Mentioning his companion, Gérald Lesage, he says:

Mon compagnon réussit très bien dans l'enseignement; il est estimé de ses élèves et aussi des autres membres du personnel très restreint du Scolasticat S. Bernard. Pour ma part, il m'est très précieux, comme compagnon de même race et de même mentalité, et de même *formation philosophico-théologique* [underlining his].²³

²⁰ L. Cary, *Père Henri Matte*, in: *Notices nécrologiques. Province Saint-Joseph*, Montréal, 1975, pp. 6, here: p.4. He was mentioned in *Missions* five times between 1921 and 1931, but only in registers of oblations, ordinations and obediences.

²¹ L. Cary, *Père Henri Matte*, op. cit.

²² *Ibid.*

²³ Matte à Perbal, 3.05.1930, AGR, Dossier "Matte Henri".

There are four other letters remaining at the General Archives in Rome from Fr. Matte's "Polish" period: one addressed to Fr. Perbal and three to Assistant General Fr. Servule Dozois (1859-1932) "from this Poland so distant and so faraway from our dear French Canada"²⁴. It is obvious that Matte accepted his obedience as a temporary solution and a kind of self-sacrifice for the Congregation. Compared to Ottawa, the village of Obra was a rather humble institution. As a young scholasticate, it could not offer the intellectual or cultural advantages of St. Joseph, which was considered as one of the best places for formation in the Oblate world. One passage in his letter is particularly interesting:

Jusqu'à présent pour ma part j'ai été heureux, sans effort. Sans doute qu'au scolasticat d'Obra je ne trouve pas les avantages *intellectuels* [underlining his] dont jouissent les professeurs du Scolasticat St-Joseph d'Ottawa. Car tant du côté des élèves que du côté des instruments de travail, et du milieu même, ce ne peut être mieux. C'est un commencement et tout scolasticat qui débute est faible nécessairement et longtemps. Aussi avant qu'Obra aie atteint le degré de quasi-perfection et d'organisation de *l'unique* [underlining his] Scolasticat St-Joseph, il s'écoulera plus d'une année. Je dis "unique" Scolasticat St-Joseph qui n'a pas son pareil.²⁵

Although realistic about the modest advantages which the new Polish scholasticate could offer, at the same time Fr. Matte valued very much his personal experience in Obra: new situations gave him a chance for personal growth and maturity.²⁶ He wrote again to Fr. Dozois exactly a year later, on December 27, 1930, underlining his experience of loneliness describing it as "ma solitude d'Obra". At that time there were six formators on the staff: three Polish, one French and two Canadians "dont l'un est sage"²⁷ [Gérald Lesage]. The beauty

²⁴ "Cette Pologne si lointaine, si éloignée de notre cher Canada français". Matte to Dozois, 27.12.1929, AGR, Dossier "Matte Henri".

²⁵ Matte to Dozois, 27.12.1929, AGR, Dossier "Matte Henri".

²⁶ "Cette obéissance, cette transplantation qu'on dit devait être temporaire – si elle est délicate, difficile, et par certains côtés, entourée de plusieurs petits sacrifices – n'en comporte pas moins d'immenses avantages, tant intellectuels que religieux et humains: je veux dire qu'elle est de nature à donner beaucoup d'expérience et de maturité – de jugement et de formation, à celui qui en est le sujet". Matte to Dozois, Dec. 27 1929, AGR, Dossier "Matte Henri".

²⁷ Matte to Dozois, 27.12.1930, AGR, Dossier "Matte Henri".

of Fr. Matte's letters lies in the fact that he does not play a hero for whom everything everywhere goes well, but he acknowledges his own limitations. For example, speaking about parish ministry at Obra he wished he could do more than just liturgy in Latin...²⁸ At the same time, he did not blame anyone for his experience of loneliness and he judged his situation serenely. Leaving Poland as planned in July 1931, he referred to the country as "cette chère Pologne".²⁹ What is even more important: his recollections of his stay in Poland were still positive when he reached a more mature age. When in 1966 Fr. Leo Deschâtelets (1899-1974) sent him a postcard and greetings from Obra, Matte answered:

Vous avez été bien fin, surtout bien inspiré de m'adresser ces quelques lignes au verso d'une carte pour moi très parlante, parce que me mettant dans la mémoire cette église des Cisterciens de jadis! Je me revois dans ce milieu polonais et oblat, dans lequel j'ai joui de diverses choses, manières, situations; milieu oblat que j'ai aimé, et qui m'a instruit, qui m'a pour ainsi dire gâté, grâce à l'amitié sincère du Père Nawrat, le supérieur d'alors: homme très objectif, désintéressé, point du tout assoiffé d'honneurs ou de pouvoirs, ou d'autorité...³⁰

Fr. Matte's companion, Gérald Lesage, also received his formation at the Roman scholasticate. He was one of 100 Oblates who professed their perpetual vows in 1926. It was a special year for the Oblate Congregation since it was the first time since World War I that the number of oblations was so high. The directors of *Missions* called it a "délicate attention de la Providence – cent Oblations pour le Centenaire de l'approbation de nos Saintes Règles". In 1929 Fr. Lesage received his first obedience to the Province of Canada, but he was "lent" immediately to the Polish Province where he was to teach philosophy and dogmatic theology at Obra.³¹ In 1931, together with Fr. Matte returned to Canada, visiting Rome on the way. Later on, he went on to teach Logic and Cosmology at the University of Ottawa.³²

²⁸ Matte to Dozois, 27.12.1930, AGR, Dossier "Matte Henri".

²⁹ Matte to Dozois, 23.06.1931, AGR, Dossier "Matte Henri".

³⁰ Matte to Deschâtelets, 1.09.1966, AGR, Dossier "Matte Henri".

³¹ *Missions* 60 (1926), p. 600; 61 (1927), p. 805; 63 (1929), p. 687.

³² *Missions* 65 (1931), p. 829; 66 (1932), p. 728.

A short passage regarding his stay at Obra is found in the official biographical note composed on the occasion of his death. It recalls two letters of Fr. Lesage to his Provincial, Fr. Philémon Bourassa (1884-1964). In the first, written in the middle of his stay at Obra, the young Canadian Oblate said simply: "Je crois faire un peu de bien (...)" . And after his international experience was completed, he stated: "Je n'ai qu'à me louer des deux années qui s'achèvent en Pologne."³³ The same feelings were expressed several times on other occasions.

Both young priests studied Polish and, to facilitate the process, spent their vacations separately. They were able to visit all the Oblate communities in Poland, as well as many houses of the neighboring German province. As the second year of their stay in Obra was coming to an end, Fr. Lesage suggested delicately that he was beginning to feel the loneliness of the distant location and was ready to return to Canada or at least to Rome.³⁴

The gratitude of the Polish Province was expressed in a commemorative article in the Province's review.³⁵ The experience of the first group of formators from abroad in Poland had not always been easy, but it was fruitful and necessary to the young Province and was accepted by all Oblates as a sign of Divine Providence.

4. More Professors from Canada and France

Four other Oblates stayed in Poland from several months up to six years. They will be presented briefly here below, according to the length of their service in the Polish scholasticates, beginning with the shortest stay of Fr. Jean-Baptiste Salles.

a) **Jean-Baptiste Salles (1883-1972)** was supposed to teach philosophy in Krobia, but did not complete even a single university year there. Of his short stay in Poland, the biographical Dictionary of Canadian Oblates says only that it took place in 1931. Adding to what can be found in several issues of *Missions* from 1919 to 1939, the

³³ Province Saint-Joseph, Montréal, *Notice biographique*, p. 4. AGR, Dossier "Lesage Gérald".

³⁴ Lesage to Dozois, 13.02.1931, AGR, Dossier "Lesage Gérald".

³⁵ *Oblast Niepokalanej*, 5 (1930), p. 474-475.

Dictionary mentions that Fr. Salles received his Oblate formation in Belgium and Italy, and that besides Krobia he worked in the scholastics at Edmonton, Lebret and Roviano.³⁶ On the eve of his trip to Poland he had to fight an infection but was soon ready to travel and start his new assignment. Not knowing Polish, he expected to be able to learn it sufficiently well in a short period of time³⁷. The trip to Poland took place probably in the Spring of 1931. At the beginning of September of the same year, Fr Salles received an unexpected order to return to Canada.³⁸ Thus his stay at the scholasticate in Krobia which had just reopened for the students of philosophy, was limited to a few months.

b) Charles Séty (1886-1976) taught moral theology in Obra during the university year 1933-1934. Born in Marseilles on July 25, 1886, he joined the Oblates in 1906 at the novitiate of Aosta, Italy and took his perpetual vows in 1908 in Liège. He completed his Oblate formation in Liège and Marseilles between 1907 and 1910, when he was ordained a priest. His obedience to Obra was dated December 21, 1932 and he was to return to France September 6, 1934.³⁹ In a short note to Fr. Euloge Blanc (1871-1941) he declares himself ready to go to Obra.⁴⁰ And this is the sum total of the correspondence in the

³⁶ J.B. Salles was born in Saint-Amand-la-Lozère in France on July 14, 1883, entered the novitiate in Belgium, joined the Roman scholasticate in 1902, took his perpetual vows in Rome on October 28, 1904 and was ordained a priest also in Rome on March 30, 1907. In 1908 he was sent to British Columbia and from then on was engaged in various ministries in Canada until 1939, with the short interlude in Obra in 1931. Later on, he returned to Europe and eventually died in Aix-en-Provence on April 19, 1972. G. Carrière, *Dictionnaire biographique des Oblats de M.I. au Canada*, vol. 3, Ottawa, 1979, p. 159. See also AGR, Dossier "Salles Jean-Baptiste".

³⁷ Salles to Dontenwill, 14.02.1931, AGR, Dossier "Salles Jean-Baptiste": "Si je peux vous faire plaisir en allant en Pologne j'irais de bon cœur, assuré de faire la volonté du Bon Dieu ; il est vrai que je ne connais pas le polonais, mais j'espère pouvoir l'apprendre bientôt".

³⁸ Salles to Dontenwill, 11.09.1931, AGR, Dossier "Salles Jean-Baptiste": "Je reçois dans l'instant votre communication de Paris m'enjoignant de retourner au Canada. C'est une surprise, mais puisque c'est la volonté de Dieu je suis prêt à partir, et je partirai dès que j'aurai les passeports voulus. J'espère que je vous verrai encore à Paris".

³⁹ AGR, Dossier "Séty Charles".

⁴⁰ Séty to Blanc, 23.12.1932, AGR, Dossier "Séty Charles": "D'Aix m'arrive votre lettre. Bien volontiers je me mets en route pour Obra".

Oblate Roman Archives concerning his mission to Poland. All that can be ascertained is that it was accepted in a spirit of religious obedience.

c) **Achille Vasall (1902-1989)** taught dogmatic theology in Obra between 1931 and 1934. He took perpetual vows on July 25, 1928 in Liège and pursued his philosophical and theological studies in Liège and in Notre-Dame de Lumières.⁴¹ Ordained in 1930, he received his first obedience to the Province of France-Midi, but already in 1931 he was “loaned” to the Polish Province.⁴² He responded to this proposal with enthusiasm. In 1932, young Fr. Vasall was one of the five members of the community of formators in Obra, together with three Polish priests and Fr. Joseph Thiel from France-Est.⁴³ After completing three years of teaching in Poland, he continued his international career and was sent in 1934 to the newly founded scholasticate for the students with more fragile health in Cineto Romano, Italy.⁴⁴

Together with the gift of teaching, he had a true missionary spirit. Knowing that his stay in Poland was temporary – from the beginning it was supposed to be for only one or two years – , he kept thinking about his next assignment and already dreamt about joining the Inuit missions in the Hudson Bay area. According to an April 1932 letter to Assistant General Fr. Euloge Blanc, his prevailing feelings about his experience in Poland were positive.⁴⁵ But he confessed having always been attracted to the Eskimo missions and thus looked upon his present situation as temporary. He shared his feelings with the Polish provincial, Fr. Jan Nawrat (1883-1960) and Bishop Arsène Turquetil (1876-1955), Apostolic Vicar of the Churchill-Hudson Bay Vicariate, and received positive answers concerning his eventual assignment to the Canadian North. Fr. Blanc answered on April 16, trying to convince the young Oblate that his enthusiasm and volunteering for the Northern missions were a little hasty. Not only was he appointed for a relatively short stay as a formator in Obra, but his eventual mis-

⁴¹ AGR, Dossier “Vassal Achille”.

⁴² *Missions*, 62 (1928), p. 608; 63 (1929), p. 677; 65 (1931), p. 829, 956;

⁴³ *Missions*, 66 (1932), p. 148.

⁴⁴ *Missions*, 68 (1934), p. 424; 69 (1935), p. 171.

⁴⁵ “Je me sens très heureux en Pologne et je vous resterai toujours reconnaissant de m'avoir envoyé dans cette noble et sympathique nation. Mais ce séjour touche à son terme.” Vassal to Blanc, Apr. 7 1932, AGR, Dossier “Vassal Achille”.

sionary destination had already been chosen for Ceylon.⁴⁶ The superiors simply wanted to assess his aptitudes before letting him go to the foreign missions, as his scholasticate report judged him to have few practical qualities. Thus, he was sent to Poland for one or two years.⁴⁷

Three weeks later, Fr. Vassal further explained his intentions. An offer to go to the Canadian North was not meant to be an attempt to escape his present ministry which was necessary to the Polish Province. It was not the result of any disappointment as a professor but simply the expression of a desire which he had felt for the past ten years, the desire to be a missionary among the Inuit.⁴⁸ Other reasons explained in the letter to Fr. Blanc are even more intriguing: despite real poverty experienced by the Oblates in their early days at Obra, the French formator felt that his life in the scholasticate was too comfortable and deprived of sacrifice.⁴⁹ He repeated his desire to join the Arctic missions while underlining his admiration and respect for all the other missions of the Congregation.

The Inuit missions were Fr. Vassal's true passion. He greatly admired Bishop Turquetil, the founder of the first Oblate mission post in the Hudson Bay area in 1912, Chesterfield Inlet. Vassal's vocation itself was substantially nourished by the examples of the "Arctic Apostle".⁵⁰ Nevertheless, he remained in Poland until September 1934 and eventually was assigned to the scholasticate at Cineto Romano rather than any distant mission, whether in the Arctic or in Ceylon. Without a word of resentment, he expressed his gratitude to the Superior General for the new obedience, hoping to do as much good in the future as he had done during his stay in Obra⁵¹. Throughout the

⁴⁶ Blanc to Vassal, 16.04.1932, AGR, Dossier "Vassal Achille".

⁴⁷ Blanc, 31.07.1931, AGR, Dossier "Vassal Achille".

⁴⁸ Vassal to Blanc, 28.04.1932, AGR, Dossier "Vassal Achille".

⁴⁹ "Humainement parlant je ne me sens guère pressé de quitter la Pologne. J'y resterai 1 an, 2 ans, et même plus si on désire, mais précisément ma « conscience surnaturelle » me reproche cette voie « lasse ». (...) Il me faut une discipline sévère, l'effort et la difficulté, matérielle au besoin. Je sens que le N[ord], la vie rude dans le froid (...) seuls s'harmonisaient aux aspirations profondes de mon être – mon R.P. Je suis en train de vous ouvrir mon âme". Ibid.

⁵⁰ Vassal to Turquetil, 17.02.1932, AGR, Dossier "Vassal Achille".

⁵¹ Vassal to Labouré, 4.09.1934, AGR, Dossier "Vassal Achille".

official correspondence, there is not a single word of complaint about his international experience at Obra. Fr. Vassal simply wanted to be a missionary in more demanding conditions, a dream which could not be fulfilled at the time.

d) **Joseph-Félix Thiel (1892-1968)**, taught moral theology in Poland from 1927 to 1933, longer than any other “international” professor⁵². He was probably the most successful in his “inculturation” within the Polish context, for example learning Polish quite well.

Born on July 30, 1892 in Neunkirchen in the diocese of Metz, he was of French nationality. He took his perpetual vows on August 15, 1914 in Hünfeld and received oblation number 3134. Ordained a priest in 1916 in Hünfeld, he received his first obedience for the province of Alsace-Lorraine on November 6, 1919, and got involved in the press-apostolate, as the director of the popular Oblate review *Immaculata* to which he contributed frequently with articles of his own.⁵³ In 1927, he received an obedience to the Polish Province where he stayed until 1933.⁵⁴ He is remembered, among other accomplishments, for a conference on the Founder given in French in 1931 during the celebration of the 70th anniversary of Eugene de Mazenod’s death. It coincided with the canonical visitation of the province by Fr. Euloge Blanc from Rome, who was present in Obra at the end of May 1931.⁵⁵ On January 10, 1933, Fr. Thiel was transferred to the General House in Rome and became deeply involved in historical research concerning the Oblate Congregation.⁵⁶

While in Poland, Thiel taught various courses not only in Krobia and Obra, but also at the Oblate juniorate in Lubliniec at the beginning of his sojourn, from 1927 to 1929, where he taught French and the history of the Congregation. In one of his letters to Rome he gave a

⁵² AGR, Dossier “Thiel Joseph”.

⁵³ *Missions*, 53 (1919), p. 172; 54 (1920), p. 390, 397; 55 (1921), p. 210.

⁵⁴ *Missions*, 61 (1927), p. 817; 65 (1931), p. 135; 66 (1932), p. 148; On his return to Rome he was greeted by the editors of *Oblat Niepokalanej* with a short article, thanking him for his 6 year-involvement in the Polish Province. See “Oblat Niepokalanej” 8 (1933), p. 154.

⁵⁵ *Missions*, 66 (1932), p. 424-425.

⁵⁶ *Missions*, 67 (1933), p. 577; 69 (1935), p. 486. See other several entries in *Missions* between 1935 and 1939.

very positive opinion of the Polish scholastics, both concerning their scholarly progress and their involvement in the duties assigned to them at the juniorate.⁵⁷ On several other occasions he offered his correspondents in Rome insights and opinions concerning individual Oblates or the overall situation in the Polish Province.⁵⁸ He commented on various events, like the acceptance by the Oblates of the old Polish shrine in Koden, which was, in Fr. Thiel's opinion, a door towards Eastern Europe.⁵⁹

He also pursued his personal historical and missiological interests, concerning, among others, Fr. Charles-Dominic Albini (1790-1839). He wrote frequently to Fr. Albert Perbal,⁶⁰ one of the most important Oblate missiologists of the time, and other missionaries involved in the publication of the Oblate review *Missions*.⁶¹

His scholarly passions once led Fr. Thiel to a curious situation. During his stay in Lubliniec, the closest university center with a good library was in Breslau (Wrocław), in the German territory. He sometimes wanted to visit this city for scholarly reasons but the regulations of the Polish Province were strict on the subject of going abroad, even if it was to a place of such close proximity as was the case of Lubliniec and Breslau. For many Oblates who had their home villages on the other side of the border, it meant that they could not visit their families only distant only a few kilometers away. Thiel wrote on the subject to the Superior General asking him to influence the Polish Provincial to become less strict in such cases.⁶²

These are just a few examples of Fr. Thiel's deep involvement with "Polish affairs". It continued after his mission to Poland was over.⁶³ While in Rome, he was often asked to translate letters written

⁵⁷ Thiel to Blanc, 31.03.1928, AGR, Dossier "Thiel Joseph".

⁵⁸ For example: Thiel to Dontenwill, 24.06.1929, AGR, Dossier "Thiel Joseph".

⁵⁹ Thiel to Trébaol, 27.10.1927, AGR, Dossier "Thiel Joseph".

⁶⁰ Quite numerous letters to Fr Perbal and Fr Trébaol are kept in AGR, Dossier "Thiel Joseph".

⁶¹ For example: Thiel to Trébaol, 2.02.1928, AGR, Dossier "Thiel Joseph", where he speaks about his appreciation of the review *Missions*.

⁶² Thiel to Dontenwill, 5.07.1929, AGR, Dossier "Thiel Joseph".

⁶³ For example: Thiel, 5.11.1934, AGR, Dossier "Thiel Joseph".

in Polish, and after World War II, had frequent occasions to help in the pastoral ministry with Polish immigrants or refugees.⁶⁴

Fr. Thiel was a very active person and spoke several languages fluently, including Polish. Upon his death a short necrology was entitled: *Un de nos grands travailleurs a disparu...*⁶⁵ His full biography is worthy of further research, especially because he was dedicated for a long time to the promotion of the history of the Congregation and its saints, like Father Albini and Brother Antoni Kowalczyk (1866-1947). He was also a very active and prolific writer, publishing in various reviews across Europe, sending, for example, regular *Lettres de Pologne* to the French review *L'Ami des Foyers Chrétiens*. For the purpose of this article, it need only underlining that the key to his success and full involvement in Poland was his quick mastering of the language, in which he surpassed the achievements of the other Oblates who had come to Poland from abroad.

Conclusion

The word “internationality” has become popular among Oblates in recent years. Maybe it is not always understood in the same sense by all, especially when it comes to the practical realization of the concept. This article was intended to offer a glimpse of Oblate history which in fact has always been deeply marked by internationality. The case investigated here is the milieu of the Polish scholasticates of Krobia and Obra in the 1920s and 1930s. Altogether seven Oblates from other countries and provinces joined the team of Polish formators in a spirit of religious obedience and Oblate cooperation.

The level of their satisfaction in this international experience was varied. Not everyone became equally familiar with the Polish culture, but at the same time, despite the difficulties, they offered a significant

⁶⁴ This aspect of his ministry had a long tradition. Already in 1916 as a young priest he was assigned to minister to the Polish-speaking prisoners of war in the diocese of Fulda. After 1951 he began to work actively with Polish workers in Luxemburg. This involvement lasted for 16 years. See: *Le P. Joseph-Félix Thiel, Oblat de Marie Immaculée. In Memoriam*, in *La Voix de Lorraine*, Metz, 16.06.1968. AGR, Dossier “Thiel Joseph”.

⁶⁵ AGR, Dossier “Thiel Joseph”.

aid in a period of great needs in personnel of the young Polish Province. Many treasured precious memories of their stay in Poland for the rest of their lives. It can be said that such international experience can be very rewarding but also complex, requiring a set of specific emotional and personal predispositions, as well as practical preparations to make the experience a successful one. In this sense, this page of our history can be a *magistra vitae* for the present generation of Oblate missionaries.

Obra, November 2010

Richard Hanley's Election by the 1972 Chapter as the Ninth Superior General

HARRY E. WINTER, O.M.I.

SOMMAIRE – L'élection du 13^e Supérieur général au Chapitre de 2010 rappelle à l'A. celle du 9^e par le Chapitre de 1972 auquel il a participé. Le père Léo Deschâtelets, élu supérieur général à vie en 1947, avait annoncé que, pour des raisons de santé et dans l'esprit des Constitutions révisées après Vatican II qui limitait désormais la charge qu'il occupait à 12 ans, il démissionnerait au 25^e anniversaire de son élection. Précédé par deux sondages, le premier scrutin officiel de 1972 eut lieu le 8 mai où 19 candidats obtinrent des voix, avec les pères Jean Drouart et Wilfried Rossel en tête. Après le quatrième tour de scrutin, il parut évident qu'aucun des candidats ne s'approcherait des deux tiers requis pour remporter l'élection, et le nom de Richard Hanley, provincial de la Province de l'Ouest des États-Unis, commença à prendre de l'essor. Malgré ses fortes hésitations personnelles, des échanges entre capitulants conduisirent à son élection au neuvième scrutin le matin du 9 mai. Personne ne prévoyait alors les événements de 1974.

The election of Louis Lougen on Sept. 28, 2010 as the 13th Superior General of our Congregation, and the second from the USA, reminds Oblates that it has been 38 years since the election of Richard Hanley on May 9, 1972, as the 9th Superior General, and the first from the USA. Hanley's two years as General, and resignation in 1974, marked a time of great creativity, and then great difficulty for our religious family.

The modern miracle of media technology enabled many Oblates to watch within a few hours as Secretary General Tom Coughlin demonstrated on Sept. 28, 2010 that the ballot boxes were indeed empty. Oblates then watched the expression on Lougen's face as the votes mounted in his favor. The 1972 Chapter had no such visibility to those not at the Chapter.

In this article I plan to do two things. First, I want to present some of the complexity of that Chapter, so our historians and formators may begin to examine both the similarities of the two Chapters, and the great differences between them. Secondly, I hope to follow this article on Hanley's election, with two more, one on his life up to his election, and the next on his administration and life after his resignation, to his death on Dec. 6, 2004. Those older Oblates who knew Hanley are encouraged to send their remembrances either to me, or to our General Archivist.

Richard Hanley made his first vows as an Oblate of Mary Immaculate on September 8, 1952, at the novitiate of the former Eastern U.S. Province, Ipswich, Mass. He was then sent to the International (Roman) Scholasticate for the full seven-year course, and ordained a priest at Roviano, Italy, on July 12, 1958. His first assignment was to the Eastern U.S. Province, where he taught moral theology at Oblate College (Scholasticate), Washington, DC. He obtained the doctorate in theology at Catholic University of America, Washington, DC in 1964. In 1969, he was appointed provincial of the Western U.S. Province, and in that capacity attended the 1972 Chapter.

This Chapter was the largest in Oblate history, with 143 members (the 2010 Chapter had 89). Twenty of those members had been invited by the Superior General and his council, with full voice but no vote. Five of those twenty, including myself, were 35 years old or younger and had been asked specifically to represent the younger members of the Congregation, including scholastics. The Assistant General from the USA, John King, spelled that out for me:

The list of those invited did not put labels on people, but we wanted to invite some young priests in order to have the young man's point of view and attitudes present at the Chapter. You fall into the "young man's" category. So during your preparation for the Chapter try to gather the opinion of the young men—scholastics included—so that you may speak knowledgeably at the Chapter. And you must be prepared to speak. You weren't invited just to come here and eat pasta and sit silently like the Sphinx. You might also think of a report to send in to the pre-Capitular commission—or even to bring to the Chapter for

distribution – given some of the ideas and wishes of young Oblates. Better to have it well prepared.⁶⁶

Preparation for the Election

The 1972 Chapter faced a problem never before given to a General Chapter. Leo Deschatelets, elected for life, was approaching the 25th anniversary of his election as Superior General. By his own choice, he wanted to resign on that date, May 2, 1972. He would then be 73 years old, had a serious heart problem, and had to use hearing aids. The Oblate *Constitutions and Rules* up until 1966 provided that the General be elected for life. The 1966 revised text changed this to one term of 12 years, with a second of 6 possible.⁶⁷ Each delegate realized that we were confronting a difficult task, choosing a General who faced a serious decline in numbers (see below) and all the turmoil in the Church since the changes of the Second Vatican Council.

The pre-electoral retreat (one presentation in French by Jean Beyer, S.J. and another in English by Barnabas Ahern, C.P.) was nothing new for the election of the General. But a “murmuratio,” where delegates from different backgrounds walked and talked together, was new at this level.

Two straw votes were taken during the week of May 1st. The first was simply to see how many would receive any votes; the number of votes for each was not tabulated. Fifty-nine received a vote, including seven not at the Chapter (two archbishops, Joseph Fitzgerald and Denis Hurley were among them). The second vote saw the number reduced to 35. The young (36) Provincial and Scripture scholar from the Belgium North Province, Wilfried Rossel, received the highest number, 23. He was followed by Rene Motte, delegate of France

⁶⁶ John King to Harry Winter, Sept. 14, 1971, slightly edited. The official invitation letter from the Superior General, Leo Deschatelets, is dated Sept. 12, 1971, and was a total surprise to me. Four other priests were Jean-Pierre Bonnafoux (France Midi), Bryan Kearns (Whitehorse, Canada), Thomas Manyeli (Lesotho), and Orlando Quevedo (Philippines). Note that at least one provincial, and several elected delegates were also very young.

⁶⁷ 1966 *Constitutions*, C 122; 1928 *Constitutions*, C 480. The current (1983) *Code of Canon Law* makes clear distinctions among elected, invited, capitulants by right, etc. In 1972, these distinctions were not so clear. Although the 20 of us had full voice, we discovered this did not include making motions or seconding motions. But the elected members were always quick to submit motions for us.

North, with 16, and Lorne MacDonald, provincial of St. Peter's Province, Canada, with 16 also. Richard Hanley had 11, and Jean Drouart, 9. All 143 members voted, but in the official election, only the 6 Oblate Brothers among the 20 invited by the General had been given the right to vote by the Chapter, so the official voters would number 129.⁶⁸

The Absence of Jean Drouart and Others

One delegate from Windhoek, South Africa, Heinze Hunke (35 years of age) was unable to get visa clearance from the South African government. Another delegate, Roger Guindon, from St. Joseph Province, Canada, was excused because he was Rector of the University of Ottawa, and at the time the Oblates were engaged in delicate and complicated discussions on the future of the University. Both Hunke and Guindon were replaced by alternates.

The absence of Jean Drouart is not so easily explained. He had been the first Superior of the International (Roman) Scholasticate after World War II, had served a six year term as Assistant General, and had traveled extensively all over the Congregation giving very well-received presentations on our Founder Eugene DeMazenod. Many wondered why he was not among the twenty invited by the General Administration. Indeed, the official letter from Superior General Leo Deschatelets to the Congregation announcing the twenty went into great detail to explain the reasoning, stating "we are aware that the choice that has been made will not completely please every group in the Congregation; we regret not being able to do any better."⁶⁹

The first official vote, on Monday, May 8, at 10:30 am found Drouart receiving 29 votes and Rossel 26 (19 received votes). The 11:45 am vote found Drouart at 37 and Rossel at 35 (12 received votes). The third ballot, at 12:30 pm showed Drouart at 43 and Rossel at 38 (10 received votes). The fourth ballot, at 3:30 pm, showed

⁶⁸ Straw vote results each one page, from the Chapter; official vote results are from notes I took during each vote.

⁶⁹ Léo Deschâtelets, "Communiqué to Members of the Congregation," Sept. 12, 1971, p. 1. We may discover the answer to Drouart's absence in the journals of Deschatelets. Drouart was a member of the 1974 Chapter, and when asked if he would let his name be put in nomination for superior general, replied that his health was a problem.

Drouart at 38 and Rossel surpassing him, at 39 (13 received votes). The fifth vote, at 4:30 pm, revealed a great surprise. While Rossel peaked at 40, Drouart dropped to 26 and Hanley went from 5 in the previous ballot, to 27 (11 received votes). The sixth ballot, at 5:15 pm found Hanley assuming the lead at 42, Rossel dropped slightly to 37, and Drouart, to 13 (10 received votes). At the 6 pm seventh and final vote for the day, Hanley had 54 votes, Rossel, 24 (10 received votes).

When it had become evident that neither Rossel or Drouart would get close to the 2/3's majority needed (88 of 129),⁷⁰ a group of European Oblate leaders, including Provincials and Assistant Generals, approached Tom Reddy, Provincial of the Eastern U.S. Province, to see if he would accept their support as the compromise candidate.

The Role of Tom Reddy

Tom Reddy first came to the attention of Leo Deschatelets, at the General Chapter of 1966. He was elected as an Assistant General, and served at first enthusiastically. But his inability to learn French frustrated him, and when the Eastern U.S. Province placed him first in the consultation to become Provincial in 1968, he was allowed to resign as Assistant General and assume the position of Provincial. He knew Richard Hanley very well from serving as Superior of Oblate College (Scholasticate), Washington, DC from 1965-66.

Tom related to several Oblates that he told those who approached him that his inability to learn French convinced him he could not serve as General. He told them frankly "Dick Hanley is my candidate." At this point, Hanley's votes took off. He had gone from having six votes in the first official ballot, to a commanding lead.

However, it was quite clear that Dick Hanley did not want to be General. The USA members had met twice to prepare for the Chapter, in San Antonio, TX, Nov. 30-Dec. 2, 1971, and in Dickinson, TX, Feb. 23-24, 1972. I clearly remember walking with Hanley under the live oak trees in San Antonio and asking him what he thought his chances were of becoming General. He replied that there were three

⁷⁰ The number is mathematically strange, perhaps because of the need for there to be one more vote than 2/3's, to discount the possibility of the winner voting for himself.

reasons he should not, and did not want to be considered. First, he stated that the General who took Deschatelets' place needed a keen intellect to confront the changes in the Church. Secondly, he must be fluent in French and Italian. Thirdly, Hanley believed that to visit Oblates in places like Communist Poland, the General could not be an American.

His first two objections were easily dismissed: while he did not have the comprehensive intellect of his Roman classmates George Kirwin and Marcello Zago, he did have a keener and quicker one, and his professors acknowledged that. Secondly, he did murder the French and Italian languages, but his personality and his basic knowledge of the languages came through. People did understand and admire him.⁷¹ The third objection could simply be left to the Chapter.

Although 14 of the invited members of the Chapter could not vote, we were asked by non-USA delegates what our views of Dick Hanley were. Orlando Quevedo, for example, had studied in Washington under Hanley. I remember in particular the young (41) Polish architect delegate, Alfons Kupka coming to me and considering what I had to say. The fact that I taught at the Washington Scholasticate with Hanley for two years gave me some contact. Since his last year as a student priest in Rome was my first year in the International Scholasticate, I had seen him develop from a student priest to a seasoned professor.

But it was Tom Reddy who marshaled all of his considerable talent as a Boston Irish politician to convince Chapter members that Dick Hanley was the man of the hour for the Congregation. Unfortunately, he may have put too much pressure on Hanley. Delegate Al Kedl (St. Mary's Province, Canada) noticed this in particular. He has wondered ever since if Tom Reddy did not cross the line in putting pressure on Hanley to accept a responsibility he basically did not want

⁷¹ A celebrated story circulated about him at one of the two parishes Oblate student priests helped out during the summer after their ordination, either Villalba or Ponte Lucano. Hanley was in the kitchen chatting with one of the parishioners, and someone called out to him and asked him what he was doing. He confused the Italian word for chatting with the very similar sounding word for defecating: *chiacchierare* with *cacare*.

and was uncomfortable with.⁷² By all accounts, Hanley spent a very uneasy and lonely night May 8.

The eighth vote, on the morning of May 9th, at 9 am found Hanley with 80 votes, and the nearest to him, Rene Motte, with 17 (nine received votes). During the middle of the ballot, there was profound silence as Hanley received about 10 straight votes.

The ninth ballot, at 9:45 am found 32 straight votes for Hanley at the beginning. At his 88th vote, there was applause, and one of the translators, Anatole (Benny) Baillargeon OMI sounded a horn and set off a smoke bomb, probably in imitation of papal elections. Hanley finished with 114 votes (six received votes). A motion was made to make the election by acclamation. Two members, Al Kedl and the Provincial of the Anglo-Irish Province, John Dore, firmly opposed it.

Two Reactions to the Election

The youngest members burned the ballots after each vote. This task fell to Jean-Pierre Bonnafoux and myself after the final vote. Bonnafoux surprised me by saying "You members from the USA brought Hanley in your back pocket," meaning that we had as a group come to the Chapter supporting Hanley. I tried to explain to him that at our two pre-capitular meetings, no one had been the favorite. Roger Roy, Provincial of St. John Baptist Province, had been strongly in favor of Jean Drouart. Hanley was known well only in the Eastern and Western Provinces; the South, Central and St. John Baptist Provinces had little direct contact with him.

Some, even before the concluding vote, and most after that vote, heard that Al Kedl had approached Leo Deschatelets on Monday evening, as Hanley's vote increased, held his Oblate cross up to the General, and said "Father General, you gave me this cross at my perpetual oblation. If Dick Hanley becomes General, I fear what will happen to this cross."⁷³ To understand Kedl's statement, it is well to remember that Hanley had been among those asked to prepare a paper for the Chapter on how they envisioned the future of the Congregation in the light of Vatican II. Most read those papers aloud in the opening

⁷² Conversation with Al Kedl and James FitzPatrick, Oblate General House, Rome, Italy, Sept. 17, 1989, recorded by the following morning.

⁷³ Ibid.

sessions of the Chapter. Hanley had arrived with a case of laryngitis, so he did not read his paper, but it was made available to all the members. Kedl examined that paper, and feared what he had read.

Hanley's Acceptance

Only with Hanley's acceptance would the election become final. He began in French by saying he didn't know how to thank the members. He continued in English, finding his election inexplicable. He used the Italian expression "Sono molto commosso" to state his feeling of complete bewilderment, with a hint of joy.⁷⁴ He was 41 years old, the youngest Superior General of the eight who followed St. Eugene DeMazenod.

State of the Congregation as Dick Hanley Began His Administration

There was both good news and bad news as Hanley began his administration. All the members knew that the Congregation had peaked at 7,628 on Jan. 1, 1965. By the 1972 Chapter opening, it had decreased over 1,000, to 6516.⁷⁵ The Pre-Capitular Commission had produced a 23-page report *Motivations of Departures*, by Don Blackwell OMI, who was a Chapter delegate, and Jacques Pasquier OMI. Ironically, both authors later left the Congregation.⁷⁶ The good news could be summed up in the two documents the Chapter produced, and one it commissioned: *Missionary Outlook*, *Administrative Structures*, and *Community*. *Missionary Outlook* came to be recognized as a daring statement, visionary, for the Oblates. *Administrative Structures* reduced the numbers coming to General Chapters, eliminated commissions and meetings deemed unnecessary and cumbersome, and thanks

⁷⁴ The new General did scandalize a few Chapter delegates by relating in his acceptance speech how he had visited Cerveteri during a Chapter break, and a pigeon soiled him. He wondered if it were the Holy Spirit. He commented that he thought the General should spend a lot of time out of Rome, so that John Dore, who had made no secret of his opposition, could stand in for him as Vicar, and Jean-Pierre Bonnafoux, who had been very frank in his examination of the Postulator General's report, could be chosen as the new Postulator General.

⁷⁵ The figure for the Chapter opening is from *Information* 364:7 (Feb. 1998).

⁷⁶ Blackwell submitted an official declaration on April 26, 1986 that he was no longer a part of the Oblates of Mary Immaculate; he was dismissed from the Congregation on Dec. 5, 2005. Pasquier was laicized on Sept. 13, 1980. My thanks to General Archivist Maciej Michalski OMI for this information.

to Tom Reddy's leadership, formalized regions. *Community*, produced from Chapter notes by Hanley's administration, struggled to strengthen Oblate community around the world.⁷⁷

Vatican II: The Fresh Air and the Bugs

It was very evident during the Chapter of 1972 that there was more to Vatican II than the figure of the fresh air brought in by opening the windows of the Church. Oblates, especially older ones, commented that a lot of bugs had come in with the fresh air. During the Chapter, I was walking with a slightly older Oblate, on the grounds of the Via Pineta Sacchetti Scholasticate where the Chapter was being held, when we came upon Deschatelets and the assistant Bursar General, Anthony Hall, one of the 20 invited members. Out of a clear blue sky, Hall said to me and my companion: "I hope you younger Oblates close the Oblate ministries you will have to close, with as much style and grace as we older Oblates are now closing them."

This was the very mixed atmosphere that Hanley had to deal with.

May 22-23 Closing

The members from the USA decided to have a farewell party, as did several of the other larger contingents, the evening of May 22. We invited Hanley, but he immediately declined, saying it might look bad, especially to the French-speaking. A red flag went up in some of our heads concerning the new General's sensitivity—was it too much? However, he did show up when the party was about half over, and the flag went down.

The concluding Mass was advanced one day, from the scheduled day of May 24, to May 23. Deschatelets' closing talk, during which he praised the Act of Consecration of the concluding Mass, was a highlight for the entire Chapter.⁷⁸ We left Rome with little foreboding of what was to happen in 1974.

⁷⁷ See Ron Carignan, "Missionary Oblates of Mary Immaculate: General Chapters—1972-1998", in *Oblate Communications*, 295 (May 2010), pp. 1-2; Harry Winter, "The 1972 General Chapter's Work in Missionary Concern for Christian Unity," in *Études Oblates*, 31 (Oct. 1972), 259-82; Harry Winter, "Missionary Ecumenism," in *Vie Oblate Life*, 39 (April 1980), 24-46.

⁷⁸ Harry Winter, *Études Oblates*, 31:267

2010

Father Lougen visited the six geographical areas of the U.S. Province during late November and early December, 2010. He told us



Ninth superior general,
Richard Hanley,
and eighth, Léo Deschâtelets

you're already taking bets on me."

May we not only "bet" on him, but also work and pray with him for the renewal of our Congregation as we examine and learn from the past.

Buffalo, NY, December 2010

he wanted to thank us for working with him during his almost six years as Provincial, and to ask our blessing and prayers on his ministry as Superior General. When he spoke in the North Central Area, Buffalo, MN, on Dec. 3, 2010, he related how he came into the kitchen of the Brothers of Christian Schools General House (where the 2010 Chapter was being held) and heard some of the English speaking delegates wondering if this American would last more than the two years the first American General had. Fr. Lougen told us he simply commented: "Oh,

Discipleship and Mission As Missionary Oblates of Mary Immaculate in Latin America¹

ROBERTO MAYER, O.M.I.

SOMMAIRE – Le document de la cinquième Assemblée générale de l'épiscopat de l'Amérique latine et des Caraïbes à Aparecida, Brésil, en mai 2007 a lancé un appel à tous les membres de l'Église à devenir des disciples missionnaires de Jésus Christ pour notre temps. Il nous met au défi de renouveler avec courage notre engagement dans les conditions présentes de l'Amérique latine et du monde. À la suite du Verbe incarné, « signe de contradiction », saint Eugène de Mazenod a embrassé la voie de la kénose pour entrer dans le monde des pauvres et appelé sa famille religieuse à l'y suivre jusqu'à la Croix. Animés d'une grande passion pour Jésus Voie, Vérité et Vie, et menant une vie simple et pauvre, on peut espérer, comme communauté de frères de Jésus, pouvoir manifester la possibilité d'un monde différent de celui qui, aujourd'hui, opprime les petits et les abandonnés.

Luke in his Gospel reminds us of the beautiful moment when Jesus was anointed as the prophet of the poor, as a sign of contradiction (Lk 2:34). As Missionary Oblates of Mary Immaculate, we make the Word our own and abandon ourselves in readiness and docility to the Spirit of Jesus of Nazareth so that we also might be able to live prophetically as signs of contradiction today.

God has chosen the disinherited, an immense crowd of people impoverished by misery, disease, hunger, unemployment. They are the landless poor, homeless, disheartened, those with no support - those people deprived of freedom and life. As we express our faith in the Lord and consecrate ourselves to Him, at the same time we assume the

¹ Translated from Portugheese by Louis Lougen, OMI.

commitment to join in the mission of Jesus to restore dignity and freedom to those who are deprived of them.

Today the pilgrimage of God's poor continues. The exodus, paschal journey of the Hebrew people escaping from slavery and suffering in Egypt, continues to be the urgent mission of our lives as Oblates. To the poor today, our vowed lives should say: "Be strong! Fear not! See in your midst the God who saves" (Is. 35:4). To show his great love for the poor, God sent Jesus: "Today a Savior is born for you. Let this be a sign for you: you will find an infant wrapped in swaddling clothes and lying in a manger" (Lk 2:10-12). The kenosis of Jesus was to pour himself out, assuming a new way of being, of living with others and of missioning. It was the path of littleness, of profound humility and radical poverty.

The kenosis of Eugene de Mazenod – a poor missionary life

Eugene de Mazenod embraced the way of kenosis, heading towards a real conversion and transformation to the Gospel of the poor. By kenosis, Eugene opened himself to become a *sign of contradiction*. The Oblate charism, spiritual heritage for all the Missionary Oblates of Mary Immaculate, is meant to be a sign of contradiction - radically prophetic, pointing to the possibility of a different kind of world. Kenosis, in the footsteps of Jesus, enables a formative process for a missionary discipleship and true community of apostolic life.

The Spirit of Jesus of Nazareth, the wellspring of inspiration for the Oblate charism, seeks to penetrate our whole being, our memory, our intelligence, our imagination, our flesh, our psyche. We are drawn from the *worldly* spirit into life within the Good News of Jesus. He is our guide: the disciple must learn to remain united to Jesus at all times and situations, with a love characterized by friendship and intimacy. The more we conform to Jesus, the more we will love him. We reach fullness in our vocation by gradual and successive stages. Natural life begins from a seed and grows little by little, until maturity. The same happens in the life of a disciple. No matter how much we want it and however generous we might be, we are not ready right from the start to witness to Jesus and his Gospel. It will only happen over a lifetime of prayer and missionary action lived and celebrated in the midst of humanity.

Jesus lived at the service of life. Oppressive forces over successive generations accumulate and persist as a form of collective egoism. These forces prevail in a society where inhumane systems and unjust mechanisms further marginalize and deprive the impoverished masses. In business, there is dishonesty; in politics, corruption; at work, injustice; and the deification of profit. One social class exploits the other; powerful nations form blocs to keep weak nations under their rule. The human heart hardens. The strength of personal sin that exists within us and the evil that exists in the environment make us insensitive to God's plan.

As Missionary Oblates of Mary Immaculate we are convoked to form a church that is truly poor, missionary and paschal (Latin American Conference of Medellin, Colombia, 1968), a church that walks with the poor and most abandoned. We recognize in the poor the image of Jesus who became poor and suffered. "*We make the path by walking.*" The Gospel of the poor destabilizes institutionally and psychologically oppressive structures. Being a missionary today within the mysticism of the exodus-passover pilgrimage means to live in a state of permanent and radical conversion.

The Missionary Gospel to the Poor

How can we conceive of mission in today's world where poverty is a product of a globalized financial market and the wealth of privileged elites? The media maintain a new colonization via insistent messages and seductive signals at the service of the market. There is no sign of spirituality present.

On the other hand, charity, solidarity and justice require struggle and austerity. The financial market will be overcome only by the gratuitousness of the Cross. The free gift of grace offered in the Cross articulates human relationships from a completely different logic. While *images* appeal to pleasure and consumerism, the *Gospel parables* require a missionary action as a response. What is the power of the missionary Gospel to the poor at that part of humanity that lives disconnected from progress and well-being? Today the abandoned poor live in poverty-stricken areas, assisted by works of charity and self-help schemes that range from begging to violence. Daily the poor struggle for a piece of bread, for some semblance of justice or for anesthetizing drugs in games of chance or miraculous interventions. This reality challenges the missionary practice of consecrated life today.

Jesus became the Way of brotherly communion in the world of the poor and most abandoned. Consecrated life was born to be the salt, light and leaven of a universal brotherhood in the world of the impoverished. A missionary community must rely on the attraction of its witness of life. Walking in the Spirit is always a journey marked by simplicity and evangelical poverty. This journey is the place for the option for the poor. It means embracing the cross of the crucified poor, as Jesus did. Consecrated life, missionary by charism, must be lived in an ardent desire to follow into the footsteps of the Pilgrim of Nazareth.

Kenosis for Eugene de Mazenod and his missionary family is to embrace the Cross each day as discipleship and mission. As the Apostle Paul of Tarsus preached, *so we too preach Jesus Christ and Him crucified* (1 Cor 2:2).

Missionary Oblates of Mary Immaculate in Latin America: Being Convoked Anew

The Document of the Fifth General Conference of the Episcopate of Latin America and the Caribbean in Aparecida, São Paulo, Brazil, in May 2007 aimed at stimulating the Church's process of evangelization. A call was made for all members of the Church to become missionary disciples of Jesus Christ, the Way, the Truth and the Life, so that our peoples might have life. The Aparecida Document (AD) challenges us to a profound reconsideration and recommitment to mission in the present circumstances of Latin America and the world. It seeks to confirm, renew and revitalize the newness of the Gospel, rooted in our history from a personal and communal encounter with Jesus Christ, who awakens the disciples and missionaries (AD, No 11).

We read in the Aparecida Document:

Today in Latin America and the Caribbean, consecrated life is called to be a discipleship life, fervent about **Jesus-Way** to the merciful Father, and hence deeply mystical and communitarian in nature. It is called to be a missionary life, fervent about proclaiming **Jesus-Word** of the Father; and hence radically prophetic, capable of illuminating in the light of Christ the shadows of the contemporary world and the paths of new life, and hence what is required is a prophetic witness that yearns even to surrender one's life in continuity with the tradition of holiness and martyrdom of so many religious men and women over the history of the continent. It must likewise be at the

service of the world, fervent for **Jesus-Life** of the Father, who becomes present in the littlest ones and those who are least whom it wishes to serve from its own charism and spirituality (AD, No. 220).

Our Passion: the Way, the Truth, the Life

1. As Missionary Oblates of Mary Immaculate, our passion is **Jesus-Way** and we become missionary disciples of the Father's compassion and mercy, living the spirituality and communion of profound fellowship. We remember that the presence of the poor in the life of Eugene de Mazenod was the source of his apostolic journey and the basis for his radical attitude of calling together his first companions. With Jesus as our way, there is no need for any other way whether it is the law, spiritual methods or institutional obstructions. Jesus is the true way that leads us to the light and gives understanding, wisdom and awareness about life itself. If we look to Jesus and listen to his word we will keep moving on the way that leads to God.
2. As Missionary Oblates of Mary Immaculate, our passion is **Jesus-Truth** who leads us to become missionary disciples who announce Truth, that is Jesus. Radically prophetic, we become the light of Jesus shining in the shadows of today's world and lighting ways to new life. Without a doubt, the missionary and prophetic life is based on radical poverty. There is no room for half-truths. Jesus is the truth of God as manifest in reality. In Jesus the veil that hides God is removed. In him the light of God becomes visible. Whoever walks the way of Jesus lives truly in touch with reality. He will see the world as it is - truly! With Jesus we are in the reality of God and in touch with our own truth - and that truth frees! It leads to freedom.
3. As Missionary Oblates of Mary Immaculate, our passion is **Jesus-Life** which makes us servants of the little ones, the least in society and reflects our very charism and spirituality. In Jesus we are able to see the possibility of an authentic life, a life that connects heaven and earth, God and the human person, time and eternity. Jesus is divine life, the divine reality, but also Jesus is human life, the human reality. In him we share in the very life and fullness of God.

A Renewed Awareness of Our Consecrated Life

The Aparecida Document reminds us of a renewed awareness of our consecrated life today and encourages us in this direction:

a **vocation** for following Jesus;

a **convocation** for a renewed radicalism;

a **provocation** for a missionary-prophetic role today.

As Missionary Oblates of Mary Immaculate, how do we position ourselves in light of these calls? Our missionary mandate challenges us to live and witness the Gospel of life. Some thoughts for reflection and prayer:

1st reflection point: **Becoming a brother of the poor.** On the journey it is the poor who show us the way of brotherhood, participation, sharing and inclusion. Walking together is the most radical form of sharing. Together, we redefine our life project. Today, we are challenged to embrace the mission of the pilgrim Church as it follows Jesus. Are we really journeying with the poor today?

2nd reflection point: **Make a rupture with a life allied with neoliberal globalization.** Missionary life means a radical and definitive rupture with the falsehoods and lies of the neoliberal system. Mere reforms or new patches on old rags do not change the course of history, or the conversion of consecrated life. How can we provoke ruptures? How can we plant the dreams of the poor and excluded into the cracks of the system? Rupture means we deprogram, pull out the plug and break all the ties. Can we renounce a life of bourgeois elitism and live the solidarity of gratuitousness? To break away from all this we must embrace an austere and sober lifestyle, avoiding anything superfluous and all the trimmings of the dominant system. Do we live with consistency and transparency this Gospel rupture?

3rd reflection point: **As contemplative missionaries, our passion is for Jesus.** A missionary disciple is passionately in love with the Master, and seeks to spend hours with him to learn the way of missionary life. Our life and mission are manifested in a radical following of love. Friendship with Jesus deepens through daily contemplation. We should never be afraid to break repetitive formulas so that we can follow Jesus more closely in his poverty and to achieve concretely in us the mysticism of the Beatitudes (Lk 6:20-26; Mt 5:1-12).

To contemplate is to remain in deep communion with the Master, Jesus, the Way, the Truth and the Life (John 14:6, 15:1 to 8). Each day becomes a living page of the Gospel. We seek a personal intimacy with Jesus Master to surrender to him once and for all. A friendship

so attuned with him that there is an irreversible contemplative impulse that puts everything into his heart.

We achieve unity in our life only in and through Jesus Christ. Our ministry involves us in a variety of tasks, yet each act in life is an occasion for personal encounter with the Lord, who through us gives himself to others and through others gives himself to us. While maintaining within ourselves an atmosphere of silence and inner peace, we seek his presence in the hearts of the people and in the events of daily life as well as in the Word of God, in the sacraments and in prayer. We are pilgrims, walking with Jesus in faith, hope and love (*OMI Constitutions*, No. 31).

Our discipleship and mission are aimed at the formation of a community inserted in the heart of humanity. We are Oblates and brothers of Jesus and we want our whole and entire life to be for Him. We want to be close to Jesus, embracing the essential things, radically simplifying life. Following Jesus in the footsteps of Eugene de Mazenod is to embrace the path of simplicity.

It is as missionaries that we worship, in the various ways the Spirit suggests to us. We come before him bearing with us the daily pressures of our anxiety for those to whom he sends us (2 Cor 11: 28). Our life in all its dimensions is a prayer that, in us and through us, God's kingdom come (*OMI Constitutions*, No. 32).

To deepen our prayer we must simply pray, pray much, and learn how to pray again without weakening. Jesus insisted much on perseverance because He knew how difficult it would be for us because of our constant need for change and novelty.

In the prolonged silent prayer we make each day, we let ourselves be molded by the Lord and find in him the inspiration of our conduct. Following our tradition, we devote an hour each day to mental prayer, part of which is spent together in the presence of the Blessed Sacrament (*OMI Constitutions*, No. 33).

Whatever the demands of our ministry, one of the more intense moments in the life of an apostolic community is the time spent praying together. One in spirit with those who are absent, we turn to the Lord to praise him, seek his will, beg forgiveness and ask for the strength to serve him better (*OMI Constitutions*, No. 40).

Humbled Before the Mission

Jesus wants us to be *light in the world, the salt of the earth, the leaven in the dough*. It is a way of being, not only doing! We are humbled before the mission. Our radical inability must be changed

into the radical abandonment of a child (Mt 18:3). With Jesus all things are possible (Mt 19:26). Jesus wants us to be really humble and poor. Poverty requires a change of heart, a spirit of humility, selflessness, and abandoning ourselves to the love of Jesus Crucified. It requires us to be closely united to Jesus. It is a task which must be renewed each day.

Jesus is the wellspring of love and from this love flows our brotherly love. An Oblate is a consecrated brother and beloved of Jesus, a contemplative who has been emptied and who acts with freedom in life and in regard to the use of things. He is a faithful contemplative of Jesus standing in the heart of the world in a spirit of worship and reparation through his life of poverty and sincere charity. With a contemplative view and courage to be and live differently, we remain in the world with a vision of another world. It generates an oblation of tenderness, compassion and meekness, ultimately, the experience of *kenosis*.

São Paulo, December 2010

Directoire pour les causes de candidats oblats à la canonisation¹

Le souvenir de nos devanciers oblats

Les pages de notre histoire oblate comportent les noms de nos devanciers qui ont donné leur vie au Christ Sauveur pour être missionnaires des pauvres. Leur héroïsme et leur générosité ne doivent pas être oubliés. «Ce sont les premières pierres, les pierres fondamentales de l'édifice qui doit être construit dans la Jérusalem céleste...», a écrit saint Eugène après le décès de quelques jeunes Oblats des plus prometteurs. Nous tenons à eux par les liens d'une charité particulière..., ils habitent notre maison-mère... Leurs prières, l'amour qu'ils conservent pour nous, nous attireront un jour à eux pour habiter avec eux le lieu de notre repos²».

Chaque Unité oblate, et la Congrégation dans son ensemble, ont l'obligation de s'assurer que leur souvenir continue à inspirer les missionnaires d'aujourd'hui. Dans la communion des saints, nous comptons que, grâce à leur exemple et à leur intercession, l'influence de nos anciens se prolongera jusqu'à nous. C'est là la situation habituelle, sans besoin de recours à une canonisation.

Cependant, parmi ceux qui nous ont quittés, certains sont plus que d'autres une source d'inspiration pour la Congrégation et pour l'Église. Il semble que leur canonisation porterait beaucoup de fruits. Pour cette raison, la Postulation générale propose un Directoire pour aider le Supérieur général à établir une ligne de conduite à ce sujet.

¹ Le Père Wilhelm Steckling, supérieur général, avec le consentement unanime de son Conseil, a approuvé ce Directoire le 15 avril 2009.

² Lettre au p. Hippolyte Courtès, le 22 juillet 1828, dans *Écrits oblats*, 7, p. 167.

Pourquoi une canonisation?

Le premier objectif d'un procès de canonisation n'est pas de récompenser un bon Oblat en cherchant à le faire éléver à «la gloire des autels». Une cause de canonisation ne se justifie que lorsqu'une ou plusieurs des conditions suivantes se vérifient.

1. La proclamation de la sainteté d'un Oblat remarquable (ou d'un groupe d'Oblats, ou, dans le cas d'un martyr présumé, d'Oblats avec des proches collaborateurs ou de personnes dont ils avaient le soin pastoral) aidera l'Église et la Congrégation à mieux comprendre et vivre la spiritualité et la mission des Oblats.
2. Sa canonisation contribuera à la vie de foi de l'Église locale et à l'édification des confrères Oblats et d'autres religieux.
3. Le souvenir de cette figure oblate est conservé chez un nombre croissant de fidèles comme modèle de sainteté et intercesseur.
4. Sa canonisation illustrera un aspect particulier du charisme oblat: un zèle exceptionnel pour proclamer Jésus Christ, le courage de donner sa vie jusqu'au martyre, la recherche constante de la sainteté à un degré héroïque, la promotion de la justice sociale et de la réconciliation, la fondation d'une Église locale, le service humble et soutenu des frères et des pauvres, etc.

Qui en est responsable?

Depuis la publication en 1983 de la Constitution apostolique *Divinus perfectionis magister* qui a suivi la promulgation du Code de droit canonique révisé, et les Normes subséquentes de la Congrégation pour les Causes des saints, la phase initiale du procès de canonisation est confiée à l'Église locale. C'est pourquoi l'Administration générale suit les mêmes normes pour initier une cause oblate.

Au niveau oblat

5. Si, à la demande d'un groupe ou de fidèles, un Provincial désire commencer le procès d'une cause de canonisation d'un Oblat, il doit d'abord examiner avec ses conseillers la réputation de sainteté et les écrits du sujet concerné. Il expose en-

suite clairement au Supérieur général les motifs qu'il a d'ouvrir la cause et indique sa volonté de pourvoir autant que possible au personnel requis, à l'animation nécessaire et au financement de la cause.

6. Après avoir consulté le comité de la Postulation générale, le Supérieur général décide avec son conseil s'il permet ou non que cette cause soit commencée. Le Supérieur général est en principe l'*Acteur* de chaque cause oblate et le premier responsable de toutes les causes de la Congrégation commencée par les Oblats. Par contre, il n'est pas l'*Acteur* de la cause d'un Oblat commencée directement par un diocèse ou une Conférence épiscopale. Il déterminera toutefois, pour d'indéniables motifs historiques, l'implication de la Congrégation dans cette cause.

7. Normalement, la province oblate est responsable du financement de la cause jusqu'à la canonisation. Une cause est une entreprise complexe, peut durer longtemps et coûter cher³. Si la réputation de sainteté se maintient, de même qu'une dévotion populaire envers l'Oblat concerné, la cause devrait être capable de poursuivre son chemin grâce aux contributions des fidèles qui désirent cette canonisation. Cependant, lorsque la cause arrivera à Rome, l'Administration générale pourrait être appelée à aider financièrement dans le cas où la province serait incapable d'en supporter les frais. Toute la Congrégation ou d'autres corps concernés pourraient aussi être invités à prendre part aux dépenses.

Au niveau diocésain⁴

8. Le Provincial approche alors l'évêque du diocèse où

³ Le coût financier au plan local comprend les dépenses de bureau, le matériel d'impression, la recherche dans les archives des écrits du Serviteur de Dieu ou le concernant, la composition d'une brève biographie, les honoraires des membres de la commission historique et des théologiens censeurs des écrits, les dépenses pour le procès diocésain, le salaire des experts médecins, etc. Si des Oblats ou des volontaires rendent quelques services, les coûts en sont d'autant diminués.

⁴ Voir l'Instruction *Sanctorum Mater* pour la conduite de l'enquête diocésaine ou éparchiale dans les causes des saints. Rome, Congrégation pour les Causes des saints, 2007.

l’Oblat est décédé, puisqu’il est l’autorité compétente pour instruire une cause. L’esprit de la loi et la prudence suggèrent que l’évêque soit informé assez tôt de notre intention de commencer une cause et de préparer du matériel de dévotion pour la promouvoir. Cette démarche rassurera les fidèles sur la légitimité et l’orthodoxie de la dévotion privée au Serviteur de Dieu.

9. L’évêque doit consulter la Conférence épiscopale ou, du moins, les évêques de la région sur l’opportunité de la cause. Il demandera aussi le *nihil obstat* de la Congrégation pour les causes des saints.

10. L’évêque devra approuver la nomination de la personne présentée par le Provincial et nommée par le Postulateur général pour conduire la cause dans tous ses aspects jusqu’à ce que l’enquête diocésaine soit complétée. Cette personne connue sous le nom de Vice-Postulateur travaillera en union étroite avec le Postulateur.

11. L’évêque nomme une commission historique pour l’examen des écrits du Serviteur de Dieu, les censeurs théologiens, et un délégué pour instruire la cause et éventuellement présider les séances pour l’examen des témoins. Il consultera le Vice-Postulateur ou le Provincial pour le choix de ces personnes.

12. La phase diocésaine de la cause se termine avec la fin du procès canonique diocésain, l’assemblage de la documentation requise et son envoi au Postulateur général à Rome pour être déposé à la Congrégation pour les causes des saints.

Au niveau romain

13. Lorsque s’ouvre la phase romaine de la cause, le Postulateur général assume la responsabilité de la suivre jusqu’à la fin des procédures comprenant la composition du dossier ou de la *Positio* sur les vertus et le martyre, et l’étude de ce dossier par la Congrégation pour les causes des saints.

14. Cependant, le Vice-Postulateur reste sur place comme responsable de tout ce qui concerne la cause et l’animation de la dévotion envers le Serviteur de Dieu dans l’Église locale.

Animation

La condition première et *sine qua non* d'une cause est qu'il y ait envers le Serviteur de Dieu une dévotion spontanée et grandissante (*fama sanctitatis*), qu'un bon nombre de fidèles le regarde comme un modèle et recoure à son intercession. Un critère valide de la dévotion des fidèles est sans doute le degré d'engagement de ceux-ci dans tous les aspects de la promotion de la cause (connaissance, dévotion, animation, contribution financière, etc.). Des situations particulières peuvent faire appel à un secours spécial quand la pauvreté ou la persécution rendent difficile la participation directe des fidèles.

C'est pourquoi le Vice-Postulateur devrait avoir une équipe pour l'aider à faire connaître et aimer le Serviteur de Dieu. Ici la coopération de tous les membres de la province intéressée revêt une grande importance. Pour obtenir un miracle par l'intercession du Serviteur de Dieu, il est essentiel que la dévotion envers lui se maintienne et que les comptes rendus de faveurs obtenues soient attentivement recueillis et évalués.

Miracle

Dans le cas d'un martyr, une fois le dossier examiné et approuvé par la Congrégation pour les causes des saints, le jour de la béatification en est fixé par le pape.

Dans le cas d'un Oblat non martyr, lorsque le dossier sur la vie et les vertus a été examiné et approuvé, il faut en plus, avant la béatification, qu'un miracle soit intervenu par l'intercession du Serviteur de Dieu. Lorsque ce miracle est officiellement reconnu, il appartient au pape de fixer le jour de la béatification.

Pour la canonisation d'un bienheureux, martyr ou non-martyr⁵, il faut un autre miracle obtenu par son intercession après sa béatification.

⁵ Par exemple, les bienheureux Joseph Gérard et Jozef Cebula.

Directory for Causes of Oblate Candidates for Canonization¹

Our Duty to Remember Our Oblate Predecessors

The pages of our Oblate history are filled with the names of our predecessors who gave their lives to Christ the Saviour so as to be missionaries to the poor. Their heroism and generosity must never be forgotten. “They are the foundation-stones of the edifice which must be built in the celestial Jerusalem...,” wrote Saint Eugene after the death of some promising younger members of the Society. “We are attached to them by the bonds of a particular charity...; they dwell in our mother house... Their prayers, the love which they keep for us, will draw us one day to them so as to dwell with them in the place of our rest.”²

Each Oblate unit, and the Congregation as a whole, have an obligation to ensure that their memory continues to inspire today’s missionaries. In the communion of the saints we rely on the effects of their example being prolonged through their intercession for us. This should be the normal state of affairs and no process for canonization is needed.

Yet among those who have gone before us, there are some who stand out as a special source of inspiration for the Congregation and for the Church, and it is judged that canonizing them would bear much fruit. For this reason the General Postulation has drawn up a Directory so as to help the Superior General to establish a policy on these questions.

Why a Canonization?

The primary aim of a canonization process is not to reward a good Oblate by raising him to the “glories of the altar”. A cause for canoni

¹ This Directory was approved by the Superior General in Council on April 15, 2009.

² Letter to Fr. Hippolyte Courtès, July 22, 1828, in *Oblate Writings*, 7, p. 163.

zation can only be justified when one or more of the following conditions are fulfilled:

1. The proclamation of an outstanding Oblate (or group of Oblates, or in a case of presumed martyrdom, Oblates with close cooperators, or people of whom they had the pastoral care) as a saint will help the Church and the Congregation to better understand and live out the Oblate spirituality and mission.
2. His canonization will be positively beneficial to the faith life of the local Church and/or the edification of fellow Oblates and other religious.
3. The memory of this Oblate figure continues to live in an increasing number of people as a model of sanctity and as an intercessor, either in the local or the universal Church.
4. His canonization will positively illustrate a particular aspect of the Oblate charism: an exceptional zeal for the proclamation of Jesus Christ and the courage to give one's life to the point of martyrdom; a constant search for holiness up to a heroic degree; the promotion of social justice and reconciliation to an outstanding degree; the foundation of a local Church; one's sanctification through humble service of the brethren and the poor; etc.

Who Is Responsible?

Since the 1983 publication of the Apostolic Constitution *Divinus perfectionis Magister* that followed the promulgation of the revised Code of Canon Law, and the subsequent norms issued by the Congregation for the Causes of Saints, the initial phases of the canonization process are entrusted to the local Church. Consequently, the General Administration follows the same orientation in starting an Oblate cause.

At the Oblate level

5. If, upon request of a group of Oblates or of the faithful, a Provincial wishes to begin the process of a cause for the canonization of an Oblate, he must first evaluate with his councillors the reputation of holiness and the writings of the one involved. He then writes to the Superior General, clearly motivating his reasons for wishing to initiate the process and

indicating his willingness to assume the responsibility for providing, as much as possible, the required personnel, the necessary animation and the financing of the cause.

6. Once the Superior General has consulted the General Positulation Committee, he decides with his council as to whether to permit the cause to be undertaken or not. The Superior General, who is known as the *Actor* of each Oblate cause, is the one ultimately responsible for all the causes of Oblates that have been started by Oblates. On the other hand, he is not the *Actor* in the cause of an Oblate that has been started directly by a diocese or an episcopal Conference, and he will determine for undeniable historical reasons the Congregation's implication in the cause.

7. Normally, the Oblate Province is responsible for the financing of the cause until canonization. A cause is somewhat complicated and a financially expensive undertaking.³ If there is a real reputation of sanctity and continued popular devotion to the Oblate involved, the cause should be able to run itself through the contributions of the faithful who wish to have him canonized. However, once the cause has reached the Roman phase, the General Administration could be asked for financial assistance in the event of the Province being unable to carry all the costs. In this case the whole Congregation or other bodies could be asked to participate in financing the cause.

At the diocesan level⁴

8. The bishop of the diocese in which the person died is then contacted by the Provincial since the former is normally competent to instruct the cause. The spirit of the law and

³ The financial costs at the local level include office expenses, printing of material, research in various archives for the writings of the candidate and concerning the candidate, composition of a short biography, honoraria of members of the historical and theological commissions, expenses for the diocesan inquiry, stipends of medical experts, etc. When Oblates or volunteers perform some of those tasks, the costs are lower.

⁴ See *Sanctorum Mater. Instruction for Conducting Diocesan or Eparchial Inquiries in the Causes of Saints*. Rome, 2007.

prudence suggest that he be informed early enough of our intention to start a cause and to put out devotional material to promote it. This step will assure the faithful of the legitimacy and orthodoxy of the private devotion to the servant of God.

9. The bishop must consult the Conference of Bishops concerning the appropriateness of the cause and seek a *nihil obstat* from the Congregation for the Causes of Saints to initiate the diocesan inquiry.

10. The bishop should approve the appointment of the person nominated by the Provincial and appointed by the Postulator General to run the cause in all its aspects until the diocesan phase has been completed. This person usually known as the Vice-Postulator will work closely with the Postulator.

11. The bishop names an historical commission to examine the writings of the Servant of God, appoints theological censors, and names a delegate to instruct the cause and eventually preside over the examination of the witnesses. The bishop will often seek suggestions from the Vice-Postulator or the Provincial concerning the persons to fill these roles.

12. The diocesan phase of the cause ends after the completion of the diocesan canonical investigation, the assembling of the required documentation and its sending to the Postulator General in Rome to be forwarded to the Congregation for the Causes of Saints.

At the Roman level

13. From the moment that the Roman phase of the cause begins, the Oblate Postulator General assumes the responsibility for guiding the process through the necessary phases of study, the preparation of the *Positio* on the heroicity of virtues or martyrdom, and approval by the Congregation for the Causes of Saints until the end of the cause.

14. However, until the moment of canonization, the Vice-Postulator continues to be the one responsible for making the cause known and animating devotion to this Oblate in the local Church.

Animation

The primary requisite and *sine qua non* condition for a cause is that there be spontaneous and widespread public devotion to the Servant of God (*fama sanctitatis*). This is estimated by the number of people who look on him as a model and who rely on his intercession.

A valid criterion as to the amount of devotion around this Oblate can be gauged by the level of involvement of the local people in all aspects of the promotion of the cause (knowledge, devotion, animation and financial contributions towards the costs of the process). Particular situations could call for special assistance when poverty or persecution would make it difficult for the faithful to participate directly.

For this reason the Vice-Postulator should have a team to help him make the Oblate known and loved. Here, the cooperation of the members of the Unit is of special importance. In order to obtain the necessary miracle, it is essential that devotion to the candidate to canonization be maintained, and that reports of favours received be carefully collected and evaluated.

Miracles

In the case of a martyr, once all the material has been studied and accepted by Rome, the timing of the beatification is up to the Pope to decide.

In the case of an Oblate who is not a martyr, once it has been studied and approved in Rome, the beatification needs a miracle to have been performed through the intercession of the candidate to canonization. Once this miracle has been officially recognised, then the timing of the beatification is up to the Pope to decide.

For an Oblate already beatified⁵, another miracle through his intercession that has taken place after the beatification is necessary before canonization (regardless of whether he was a martyr or not).

⁵ For example, Blessed Joseph Gérard and Jozef Cebula.

Notes de lecture – Reading Notes

Francis Cardinal GEORGE, O.M.I., *The Difference God Makes. A Catholic Vision of Faith, Communion and Culture*. New York, The Crossroads Publishing Company, [2009]. xiii, 352 p.

Independently of the merits of this book, Cardinal George is to be congratulated for taking the time and making the effort to produce *The Difference God Makes*. Besides meeting the daunting challenges of being the spiritual leader of the Archdiocese of Chicago, he has accepted a leadership role in the U.S. Conference of Catholic Bishops, currently serving as its president.

As to the book itself, it is well made. The typeset (12.5/15.5 Adobe Garamond) is eminently readable. I found reviewing the book much more challenging than evaluating any paper or test of its author when he was a student in philosophy courses I taught many years ago at Our Lady of the Snows Scholasticate in Pass Christian, Mississippi.

The book is, in large part, a compilation and adaptation of addresses the Cardinal gave on various occasions. He asserts the “basic thesis of these reflections is the primacy of relationship in establishing identity.” (p. xi) That theme does recur in widely varying contexts. Often it is not readily discernible but the chapters can be appreciated discretely, as, I am sure, were the addresses on which they are based.

Evident throughout the book is the Cardinal’s impressive erudition. It can be seen especially in Chapter 1 (Of God and Man) in which he cites no fewer than 21 philosophers and theologians, not to mention three Popes, with whom he obviously has much more than a nodding acquaintance. Noteworthy, too, are his keen power of analysis and the versatility of his imagination.

Available space does not allow for comment on all seventeen chapters of the book. I will cite two that seem especially timely: Chapters 6 and 7. In Chapter 6 (A Necessary Conversation: Catholics and Muslims in Dialogue), the Cardinal treats of the meaning of dialogue and outlines the possibility and the difficulties of dialogue with Muslims.

Chapter 7 (The Universal Church and the Dynamic of Globalization) offers a simple visual image helpful in understanding what is meant by globalization. It is that of our planet as seen from outer space. The value of the chapter lies in a sophisticated analysis and evaluation, outlining the positive and negative dimensions of globalization.

A recurring theme is the relation of freedom and truth. The Cardinal notes, “Behind the crisis of visible authority and governance in a liberal church lies a crisis of truth. In a popular liberal society, freedom is the primary value ...” (p 166). This can result in “the complete eclipse of truth by freedom and hence the subjectivising of any and all moral, metaphysical or religious claims” (p. 49). We live in a “culture that is increasingly hostile to revealed truth or any truth that is not ‘made true’ by personal choice” (p. 168).

That emphasis on freedom’s primacy over truth has two negative effects: individualism and relativism. Individualism “is an unreliable base for Catholic ecclesial communion, whatever merits it might possess as a foundation for civic life.” (p. 33) The negative result of relativism was recognized by Pope Benedict XVI in a speech to the College of Cardinals prior to the conclave in which he was elected Pope. He spoke of “a dictatorship of relativism that does not recognize anything as definitive and whose ultimate goal consists solely of one’s own ego and desires.” (*Give Yourself to Christ*: First Homilies of Pope Benedict XVI, 18) Relativism is a threat because when we abandon objective truth, it is not that nothing is true, but that anything can be true.

The book is a seriously challenging read, but ultimately satisfying. Greatly to be desired, then, is the work of a popularizer who, while remaining faithful to the Cardinal’s thought, might make it more readily accessible to a wider audience.

Belleville, IL

William Clark, O.M.I.

* * *

Paddy Kearney, *Guardian of the Light. Denis Hurley: Renewing the Church, Opposing Apartheid*, The Continuum International Publishing Group, 2009, 80 Maiden Lane, New York, NY 10038, 382 pages.

In this biography of Archbishop Denis Hurley, OMI, the author, Paddy Kearney, a life-long friend and co-worker, presents a vivid image of this outstanding and sometimes controversial Church figure. To those of us who knew Hurley, we readily recognize the man we knew and respected. The author not only draws upon his own memory of the archbishop but carefully fills in the gaps in his story with documentation and personal interviews. The text is enriched with pertinent notes for each of the thirty-three chapters. There is also a selected bibliography and a detailed index for those seeking to look at one or the other aspect of this long and active life.

Born in Cape Town in 1915 of Irish immigrant parents, Denis Hurley became the youngest Catholic bishop in 1947 when only 32 years old. When he retired in 1992 he was the longest serving bishop of the Church's more than 4,000 bishops. He had been Archbishop of Durban, South Africa for 45 years. Those were turbulent years during which Hurley became known as a courageous opponent of South Africa's apartheid regime and a champion of the reforms and spirit of the Second Vatican Council.

The author helps us “to see how Denis Hurley opened himself to learning at every stage of his life, and so developed from a white South African youth with the racial prejudices typical of his time to an anti-apartheid activist; and from a young priest with conventional theological views to a vigorous campaigner for the implementation of Vatican II. He distinguished himself as a pastoral and prayerful bishop, a man of grace and compassion, not afraid to challenge the powerful whether in the Church or in society.”

His parents provided Denis with a solid primary and secondary level education, first at St. Thomas Boys School and then at St. Charles College. It was there that he befriended the Oblates. Bishop Henri Delalle, OMI sponsored him in high school and paid his passage to Ireland for his novitiate. His novice master described him as, “a boy of great promise.” The transformation of Denis Hurley, now a young Oblate scholastic, began in Rome where he was sent to do his philosophy and theology.

He resisted philosophy at first as useless. “Why are we studying all this nonsense?” Later on in life he realized that philosophy had been important for training his mind to go to the essence of problems. During his years in theology he became interested in the Church’s social teaching and wrote a dissertation entitled ‘Economic Domination by Credit Control’. He described his research as “a great sharpening of conscience”. He learnt what capitalism was doing in the Western world and in his own country and how it disregarded the rights of the poor and workers.

At the same time dramatic political developments were taking place in Europe. In Italy Hurley saw how the Fascists behaved towards other people. He realized this was “the contempt with which whites treated blacks in South Africa.” He decided that he would have to behave differently when he returned home. This came soon with the outbreak of World War II. He was ordained a priest in Rome in 1939 and returned the following year to South Africa. Later in life, reflecting on his studies in Rome, he said that he had left South Africa in 1932 “very much as a white boy”. When he returned in 1940, he discovered that all the social teaching he had learnt in Rome challenged “in a most striking way... the racial situation in South Africa.”

After a short time as parochial vicar at Emmanuel Cathedral in Durban, and director of the Oblate scholasticate, Denis Hurley was appointed to succeed Bishop Delalle. He was 32 years old. Four weeks later he was elected one of the four members of the Administrative Board of the newly established South African Bishops’ Conference. He served the conference twice as chairperson and led his fellow bishops in formulating clear and sharp statements calling for the equality of all races in South Africa. His logical thinking and ability to express ideas convincingly permitted him to rally even the doubtful among his colleagues. The spirit of collegiality, experienced during the Vatican Council, was important to Hurley. He would take the time necessary to build consensus. This spirit earned him the trust and respect of other Christian Church leaders with whom he worked closely to bring down the unjust apartheid regime. Eventually he became one of the four Church leaders on the South African state’s “most wanted” list of political opponents. He was even charged with treason and brought to trial for statements about the abuses of the government’s counter-insurgency unit in Namibia. The prosecutor eventually dropped the charges when it became clear that Hurley’s assertions would be proven true in court.

While this cauldron was boiling back home, Archbishop Hurley was able to become totally involved in the Second Vatican Council. His reading of the leading theologians and philosophers of the 40s and 50s had made him aware of what they were saying about the Church, liturgy, Scripture and catechetics. Hurley was also aware of the limitations of his own studies in Rome and how the training of priests needed to change. His own suggestions for the Council in response to the questionnaires sent to all bishops were very close to what eventually became the agenda of Vatican II.

It was no surprise then that Hurley was appointed to the Central Preparatory Commission for the Council. He was in fact delighted, because he enjoyed debate and found himself with ecclesiastics like Alfrink, Frings, Lienart, Suenens and Bea. It was easy to engage in theological discussion with them. “It was like playing tennis,” he said. “I hit the ball to them, they returned it to me, and I found I could hit it back.”

He was considered to be among the liberals. Congar and Chenu listed Hurley as one of the sixteen bishops who could be regarded as key allies in the fight for an open Council – and the only one from Africa. Notre Dame University listed him among the 24 men “who make the Council.” He found himself among the 160 chosen to form the 10 working Commissions during the Council. He served on the Commission for Seminaries, Academic studies and Catholic education. That commission’s document which promoted the integration of the pastoral, intellectual and spiritual aspects of priestly training was well received by the Council Fathers with only 47 negative votes.

Archbishop Hurley’s ability to communicate in English, French, Italian and Latin made it easy for him to be involved in behind-the-scenes discussions and build an international network of bishops and theologians. This led to his becoming one of the four bishops who pioneered the International Commission on English in the Liturgy. He served as its chairperson from 1975 to 1991 – until his retirement as Archbishop of Durban.

After the Council, Hurley was very active in promoting the reforms of the Council in his own diocese with special study days for clergy and laity, and many ecumenical endeavours. He found experts to write new liturgical music in English, even composing the lyrics to 40 hymns himself. He built on the catechetical renewal launched in the 50s, published materials that became widely used in many parts of

the South African region. Implementing Vatican II could describe his life's work over the 38 years from the end of the Council to his death in 2004.

The flurry of activity and speaking engagements at home and abroad however did not distract Hurley from the struggle for justice and human rights in South Africa. The Vatican Council's documents like *Gaudium et Spes* had affirmed the bishops in their stance on justice issues. Under Hurley's influence the Bishops' conference issued a pastoral letter in 1966 that was seen as a charter for the dignity of human persons, their rights and responsibilities. It quoted Pope John XXIII's encyclical *Pacem in Terris*: "If any government does not acknowledge the rights of man, or violates them, it not only fails in its duty, but its orders completely lack juridical force." This was new thinking for the bishops with far-reaching implications for civil disobedience in South Africa. The author, Paddy Kearney, dedicates many chapters to Denis Hurley's leadership role in the events leading up to the end of apartheid.

There has been much speculation about why Archbishop Hurley was not made a cardinal. "Observers mention his public criticism of Paul VI's encyclical on birth control, *Humanae Vitae*, his support for making celibacy voluntary for priests and for the ordination of women. Asked about the possibility of his being named a cardinal, Hurley himself wrote: 'There is no possibility. My comments at the time of *Humane Vitae*, and a short article I wrote for *Theological Studies* have ruled me out permanently.' Writing in 1974 for a special issue for the UN World Population Year under the title, 'Population Control and the Catholic Conscience: Responsibility of the Magisterium,' he challenged the *Magisterium* to approach the population issue in all its dimensions and with broad vision; otherwise it would have no right to teach."

"Denis Hurley believed intensely in the importance of intellectual freedom whether related to science, philosophy or theology." He felt indignant about the censorship of Teilhard de Chardin's works because he saw them as making a contribution to Vatican II. In a plenary session of the Council, he boldly challenged efforts to silence Teilhard. His study of de Chardin in the 50s and 60s "was the most important part of his preparation for Vatican II." Teilhard's thought made Denis Hurley even more engaged with human suffering – not

aloof as sometimes accused. He probably paid the price for his commitment to truth and intellectual freedom.

Denis Hurley died peacefully on February 13, 2004 on his way home after saying Mass for the Newcastle Dominican Sisters. The outpouring of tribute from all over the world was tremendous. Archbishop Desmond Tutu prophesied that “his name will be etched in gold in the annals of our motherland.” Former President Thabo Mbeki saw him “as a continuing inspiration as we deepen our democracy and seek to deliver a better life to all our people.” Reverend Frank Chikane, Director General in the President’s Office said, “For those of us who were involved in the bitter struggle to remove apartheid, Archbishop Hurley’s life, work and witness saved us from a consuming and bitter hatred against whites.” Archbishop Ambrose de Paoli, a former Apostolic Nuncio in South Africa expressed the tribute of thousands very well when he wrote: “He was a gift to his country, he was a gift to the Church, perhaps not so much recognized as some would like. But he is with the One whose recognition counts the most.”

The author, Paddy Kearney, has done an excellent job of “chronicling a towering life that shaped earthshaking events in Church (Vatican II and its aftermath) and state (apartheid in South Africa)”, writes Elizabeth Johnson of Fordham University on the inside flap of the cover. “This book informs and inspires. The keenness of Archbishop Hurley’s mind was matched only by the greatness of his heart, the humor of his wit, the twinkling of his eye, the courage of his soul.”

Buffalo, NY

Ronald LaFramboise, O.M.I.

* * *

Archbishop Sylvain LAVOIE, O.M.I., *Drumming from Within: Tales of Hope and Faith from Canada’s North*, Toronto, Novalis, 2009, 176 pages.

The first page of *Acknowledgements* states that this is “a book of stories about ministry” among the First Nations of Canada’s North. While this is partly true, the book is much more. It is about “the journey of a young man seeking, exploring, risking, doubting, hoping and growing in humility” while experiencing “God’s words of love in his life and the lives of the people among whom he lived and ministered.” “Through traditional story telling, Archbishop Lavoie teaches about life as a priest”, “about being both a learner and a teacher in his invita-

tion to people” to meet God in their lives. Dr. Maggie Hodgson, in an interesting and strong *Foreword*, wrote: “This book is a must read for new pastoral ministers working in the Church, as well as of all members of our Canadian society.”

The structure of the book proceeds in the following way: it is composed of nineteen short chapters – not numbered – after the usual Acknowledgment, Foreword and Introduction. Each chapter – of about four or five pages except in a few cases when the pages are more numerous – begins with a short story or an experience in the ministerial life of the author, followed by some reflections, then a scriptural text and ends with a prayer. The way the book is presented and written gives to the reader the feeling of a deepening spiritual journey of the Author with the people he is ministering to. Ending his book with an Afterword Archbishop Lavoie expresses the following expectation: “I hope that these pages have offered you an enjoyable sampling of the life of the Church in northern Saskatchewan and Manitoba over a period of 30 years. Certainly they have given me the opportunity to express the privilege I have felt in ministering with that Church.”

Indeed the book is beautiful and inspiring. Archbishop Lavoie has a very open, gentle and sympathetic way of engaging in ministry among people of another culture and a wonderful way to explain and communicate it. It is a book to read slowly, a book of meditation, in order to let it penetrate the heart and change it little by little.

Ottawa, ON

Eugène Lapointe, O.M.I.

* * *

Salvatore FRANCO, o.m.i., *Ministri di misericordia. Il ministero della misericordia e la rigenerazione della persona umana nel carisma di Sant'Eugenio de Mazenod e dei Missionari Oblati di Maria Immacolata.* [Napoli], Editrice Missionari OMI, [2009]. 287 p.

Le lecteur trouvera dans cet ouvrage une étude du thème de la miséricorde dans l’expérience et le charisme de saint Eugène de Mazenod et de la Congrégation qui lui doit ses origines. L’A. puise dans les écrits de saint Eugène, en particulier en ce qui regarde sa vocation sacerdotale, et aussi dans des études du p. Jozef Pielorz et d’Émilien Lamirande, et d’interprètes du charisme oblat tels que les pp. Léo Deschâtelets et Marcel Bélanger «qui considèrent la vocation oblate comme une vie en union intime avec Marie Immaculée située au cœur même du plan divin de la miséricorde» (p. 9).

Le thème de la miséricorde apparaît à l'A. comme une clé de lecture permettant d'approfondir les richesses du charisme oblat tel qu'il se révèle dans son inspiration originelle et son développement historique. Il note aussi les rapprochements avec l'encyclique *Dives in misericordia* de Jean-Paul II. La spiritualité oblate, fondée sur le charisme, apparaît comme destinée à alimenter le ministère de miséricorde du Christ pour la régénération de l'homme dans le monde d'aujourd'hui.

Par mode d'introduction, l'A. précise brièvement le concept de miséricorde à la lumière du Nouveau Testament, puis rappelle en quelques pages les grandes lignes de la vie de saint Eugène.

Le corps de l'ouvrage se divise ensuite en huit parties:

- I. La miséricorde dans l'expérience d'E. de Mazenod (le péché et la grâce; devenir de dignes ministres de la miséricorde de Dieu pour l'humanité).
- II. Un prêtre nouveau pour un homme nouveau (devant la déchristianisation du monde, retrouver la grandeur de l'Église et de la personne humaine; un idéal sacerdotal pour le service de l'Église).
- III. Une communauté pour «réparer» l'Église (une cellule de «régénération» pour l'Église et pour le monde).
- IV. Des diffuseurs de la miséricorde de Dieu (enseigner qui est le Christ, proclamer le Christ crucifié).
- V. Coopérateurs du Sauveur (oblation de soi pour le salut du monde en union avec l'offrande du Christ dans l'Eucharistie).
- VI. Miséricordieux comme le Père (le ministère de la miséricorde et de la réconciliation, avec un cœur de père et de mère, en union avec le Coeur miséricordieux de Jésus).
- VII. Avec Marie Immaculée, Mère de miséricorde (coopérateurs du Sauveur avec Marie, vivant le mystère de la compassion de Marie).
- VIII. Spécialistes de la miséricorde de Dieu et de Marie (d'un regard de compassion à l'exercice de la miséricorde).

L'A. conclut que «l'expérience de la miséricorde de Dieu et l'union au Christ crucifié ont été le moteur et le cœur de la vie et de

la mission d'Eugène de Mazenod» (p. 263). «Un tel charisme, don de l'Esprit Saint, porte en lui-même un germe capable de faire naître une nouvelle forme d'humanité particulièrement adaptée à notre temps» (p. 264). Cela a permis à saint Eugène de transmettre à ses fils spirituels le zèle pour devenir des apôtres passionnés et entièrement voués au Christ et à l'Église, des annonciateurs audacieux et joyeux de la Bonne Nouvelle du salut.

Né à Naples en 1961, l'A. a poursuivi ses études en théologie à l'Université du Latran pour les y terminer par un travail sur «La science de la Croix chez Edith Stein». Son ministère s'est ensuite exercé à Rome et à Palerme, et a été accompagné par des études en psychologie à l'Université de Florence où il s'est intéressé particulièrement à la thérapie familiale.

La langue du livre en limitera sans doute l'accès à un public nombreux. Une bibliographie bien fournie en plusieurs langues (pp. 267-279) ouvrira toutefois des pistes à qui voudrait poursuivre des recherches sur les thèmes et sous-thèmes développés par l'A. On doit le remercier et le féliciter d'avoir repris pour aujourd'hui l'étude d'un des éléments fondamentaux de la spiritualité de notre Père Fondateur.

Ottawa, ON

Alexandre Taché, o.m.i.

* * *

Table des matières - Annual Index

Volume 68, 2009

ABISHEGAM, Harry Immanuel	
Tribal Reality and Oblate Presence In India.....	47
BEAUDIOIN, Yvon	
Le Chevalier Galembert, ami d'Eugène de Mazenod à Naples et à Palerme en 1798-1802.....	155
Les souffrances du cœur de saint Eugène de Mazenod.....	165
Saint Eugène de Mazenod et quelques Serviteurs de Dieu contemporains.	5
CALOZ, Jean-Pierre	
Un alerte centenaire: le père André Nottebaert, o.m.i.....	87
CAZABON, Gilles	
A Timely Connexion: Cardinal John Henry Newman And the Oblates of Mary Immaculate.....	39
CLARK, William	
Notes de lecture – Reading Notes.	265
COURVOISIER, Michel	
Eugène de Mazenod: deux années décisives, 1807-1808....	121
Directoire pour les causes de candidats oblats à la canonisation.	253
Directory for Causes of Oblate Candidates for Canonization....	259
GONZÁLEZ, Eutimio	
Twenty-Two Missionary Oblates, Victims of the Religious Persecution In Spain (1936-1938).....	191
GUÉGUEN, Jean	
Notes de lecture – Reading Notes.	107

LAFRAMBOISE, Ronald	
Notes de lecture – Reading Notes.	267
LAPOINTE, Eugène	
Notes de lecture – Reading Notes.	101, 271
LEBLANC, Jean-Marie	
Notes de lecture – Reading Notes.	112
MAYER, Roberto	
Disciple and Mission As Missionary Oblates of Mary Immaculate In Latin America.	245
NSOLO HABELL, Abel	
Le soupir d'un scaphandrier: le père Yvon Beaudoin quitte Rome! Entretien avec le père.	69
ROY, Laurent	
Notes de lecture – Reading Notes.	108, 111
TACHÉ, Alexandre	
Notes de lecture – Reading Notes.	115, 272
WINTER, Harry E.	
Richard Hanley's Election by the 1972 General Chapter As the Ninth Superior General.	235
ZAJĄC, Paweł	
International Formators at the Oblate Scholasticates In Poland (1926-1934).	217